

HISTOIRE



NATIONAL
GEOGRAPHIC

N° 10 • JANVIER 2014

LA JEUNESSE
DE CÉSAR

L'APPRENTISSAGE
D'UN FUTUR CHEF

LE PARIS NEUF
DE HAUSSMANN

LA MÉTAMORPHOSE
DE LA CAPITALE

LA LÉGENDE
DU ROI MIDAS
UN MONARQUE EN OR

HATSHEPSOUT
LA FEMME QUI
SE FIT PHARAON

LES DERNIERS FEUX CATHARES

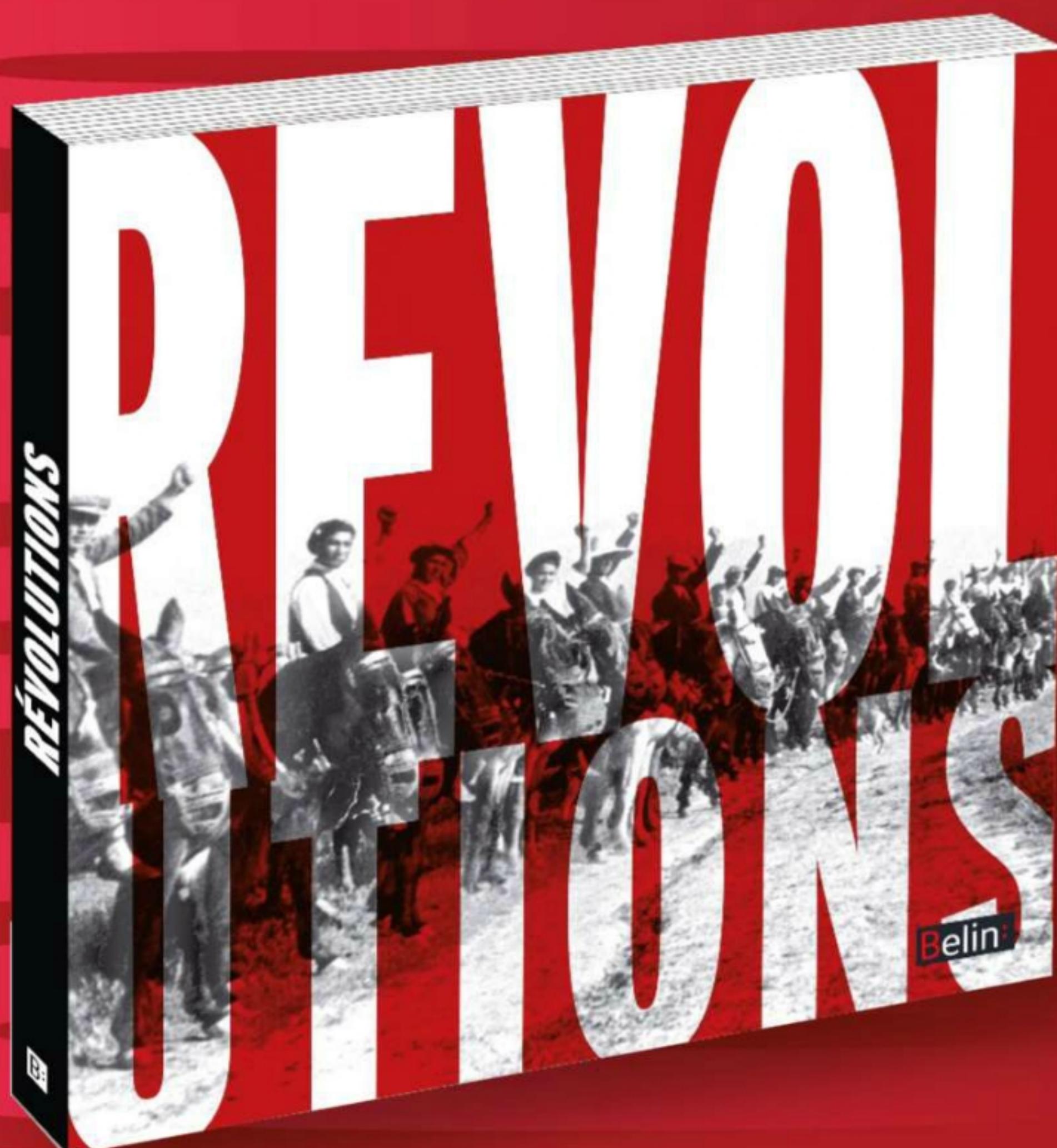
LEUR DISPARITION SIGNÉ UNE VICTOIRE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE



L 16203 - 10 - F: 5,95 € - RD

N° 10 • JANVIER 2014 • 5,95 € / BEL: 6,50 € / CH: 11 F\$

*Quand les peuples
font l'histoire...*



© DAVID SEYMOUR/MAGNUM PHOTOS.

Les révolutions dans le monde
du XVII^e siècle à nos jours.

Disponible en librairie
et sur www.editions-belin.com

Belin:



Un mouvement, un ordre religieux, un parti secrètent leurs propres dissidents, leurs contestataires. Ceux-ci se font expulser ou s'expulsent d'eux-mêmes, créent leurs propres organisations qui, à leur tour, produiront sûrement une dissidence. À moins qu'ils ne se soient fait exterminer avant. Ceux que l'on appelle de manière impropre **les cathares** – le terme ne fut appliqué au midi de la France que très tardivement – ne survécurent pas à la terrible répression qu'ils déchaînèrent contre eux. Eux se nommaient les «bons hommes» ou les «bons chrétiens» et se réclamaient de l'authentique Église chrétienne des origines. Avec les dernières exécutions et leur disparition, l'Église catholique se remit en bon ordre. De l'ordre dans la ville, Napoléon III pensait qu'il en fallait aussi dans le Paris du XIX^e siècle. Surpeuplée, pourvue d'une hygiène déplorable, la capitale était sujette aux soulèvements populaires et c'est dûment mandaté par l'empereur que **le préfet Haussmann** se lança dans une énorme rénovation urbaine : destruction des taudis, création de grands axes et de voies ferrées, nouveaux réseaux d'égouts, espaces verts et alignements de longues files d'immeubles, les fameux immeubles haussmanniens. Le chantier dura deux décennies et mit la capitale sur les rails de la modernité. En ordre, mais sans éteindre la contestation : en 1871, c'est aussi pour se réapproprier Paris que les ouvriers et artisans se révoltèrent et firent l'expérience de la Commune. **Ordre et dissidence** : l'Histoire a toujours eu deux faces. En témoignent ces deux dossiers d'**HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC**.



SYLVIE BRIET
Rédactrice en chef

OFFRE DUO SPÉCIALE ÉGYpte

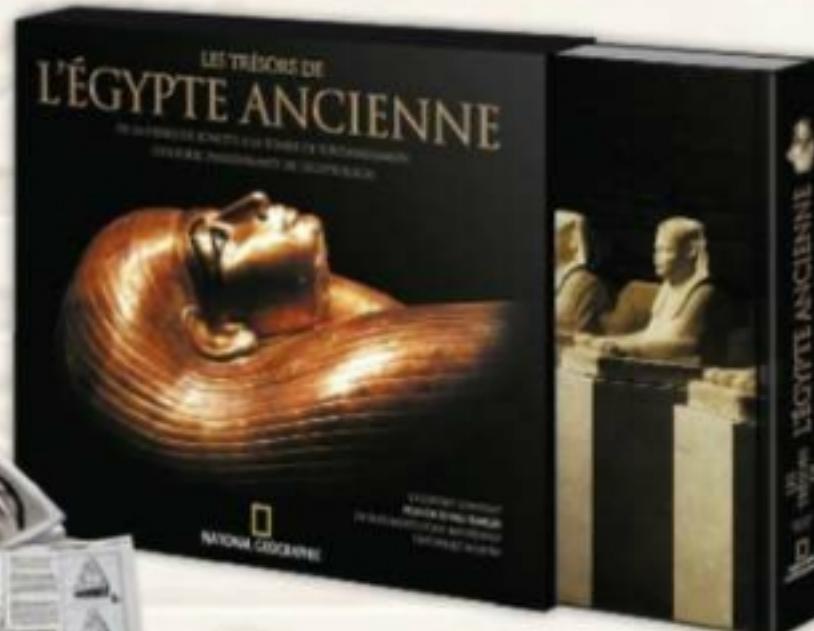
1 AN D'ABONNEMENT

Soit 11 n°s



LE COFFRET :

« Les Trésors de l'Égypte ancienne »



Offrez ou offrez-vous un voyage au cœur de l'Égypte ancienne.

Ce luxueux coffret National Geographic contenant plus de 150 illustrations et de nombreux fac-similés retrace les épopées des hommes qui ont parcouru l'Égypte à la recherche de secrets enfouis. Revivez les découvertes majeures qui ont contribué à l'avancée de l'égyptologie. De très rares documents dont les plus anciens datent de 1699 reproduits en fac-similés amovibles.

49€95

au lieu de 109^{€20*}

* 1 an d'abonnement soit 11 n°s : 65,45 € ; le coffret « Les Trésors de l'Égypte ancienne » : 39,90 € ; frais d'envoi : 3,85 €

BULLETIN D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe SANS l'affranchir
à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO
Libre réponse 83051 - 91079 BONDOUFLÉ CEDEX - Service abonnement : 01.60.86.03.31

Oui, je souhaite profiter de cette offre spéciale.

PPJ010

Je m'abonne pour 1 an soit 11 numéros + le coffret « Les Trésors de l'Égypte ancienne ».
Je paie 49,95€ par chèque ou carte bancaire.

M. Mme Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Tél. :

email :

@

Mode de paiement

Chèque bancaire ou postal de 49,95€ à l'ordre de Histoire National Geographic.

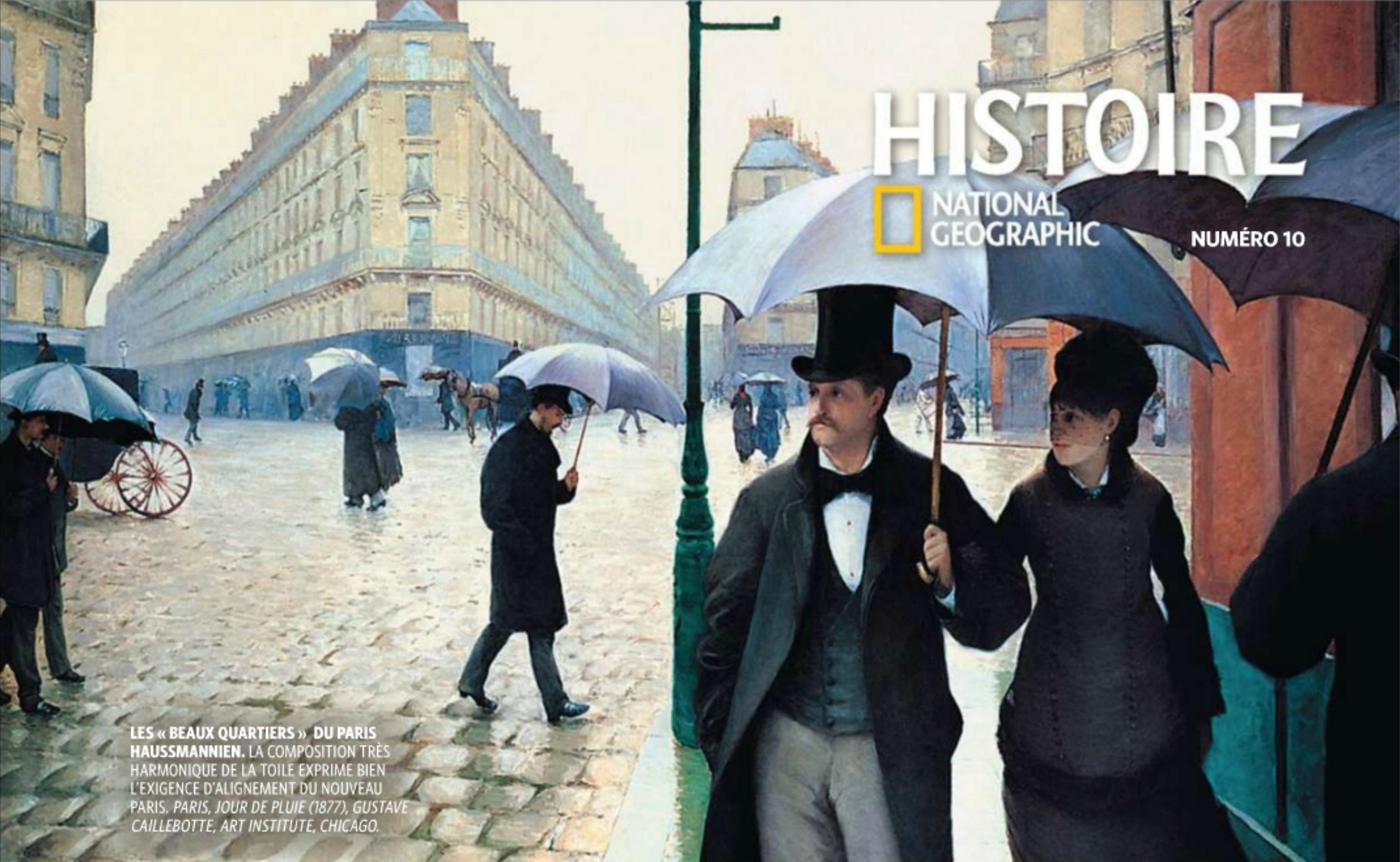
Date et signature obligatoires :

Carte bancaire

N° Exire fin :

Je note les trois derniers chiffres du numéro figurant au dos de ma carte :

Offre réservée à la France métropolitaine. Vous pouvez également acheter l'abonnement seul au magazine pour 39€ et le coffret « Les Trésors cachés de l'Égypte ancienne » seul au prix de 39,90€ hors frais de port. Pour cela, rendez-vous sur www.histoire-nationalgeographic.com. Conformément à la loi « informatique et libertés » du 6 janvier 1978 modifiée en 2004, vous bénéficiez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant, que vous pouvez exercer en vous adressant à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - I-ABO - 11, rue Gustave Madiot - 91070 Bondoufle



LES « BEAUX QUARTIERS » DU PARIS HAUSSMANNIEN. LA COMPOSITION TRÈS HARMONIQUE DE LA TOILE EXPRIME BIEN L'EXIGENCE D'ALIGNEMENT DU NOUVEAU PARIS. PARIS, JOUR DE PLUIE (1877), GUSTAVE CAILLEBOTTE, ART INSTITUTE, CHICAGO.

Dossiers

22 Les Parthes, princes de l'Orient

Au III^e siècle av. J.-C., les Parthes créèrent un vaste empire en Iran et en Mésopotamie, qui finit par défier Rome. **PAR DAVID ALVAREZ JIMENEZ**

32 Hatshepsout, la femme qui se fit pharaon

Devenue régente à la mort de son mari, qui était également son frère, elle s'autoproclama pharaon et régna sur l'Égypte. **PAR HÉLÈNE VIRENQUE**

46 La légende dorée du roi Midas

Au VIII^e siècle av. J.-C., Midas, roi de Phrygie, gouvernait un royaume puissant entre les empires d'Orient et d'Occident. **PAR FRANCISCO NIETO**

56 Jules César, les lauriers de la jeunesse

L'entrée en politique de Jules César au I^{er} siècle av. J.-C. fut marquée par la guerre civile qui déchirait Rome. **PAR JEAN-LOUIS VOISIN**

66 Les derniers feux cathares

Au XIV^e siècle, les derniers hérétiques, appelés à tort « cathares », mouraient sur le bûcher. **PAR JULIEN THÉRY**

80 La métamorphose de Paris

Sous Haussmann, au XIX^e siècle, Paris a connu une transformation urbaine majeure. **PAR DOMINIQUE KALIFA**

Rubriques

8 LES ACTUALITÉS

10 LE PERSONNAGE

Sade, pervers politique

Provocateur, Sade participa à une vaste remise en question des valeurs inhérentes à la monarchie.

14 L'ÉVÉNEMENT

L'édit de Nantes révoqué

Louis XIV révoqua l'édit de tolérance envers les protestants en 1685, après une violente répression.

18 LA VIE QUOTIDIENNE

Conquistadors au régime

Pour ne pas mourir de faim, les Espagnols durent s'adapter à la nourriture aztèque et inca.

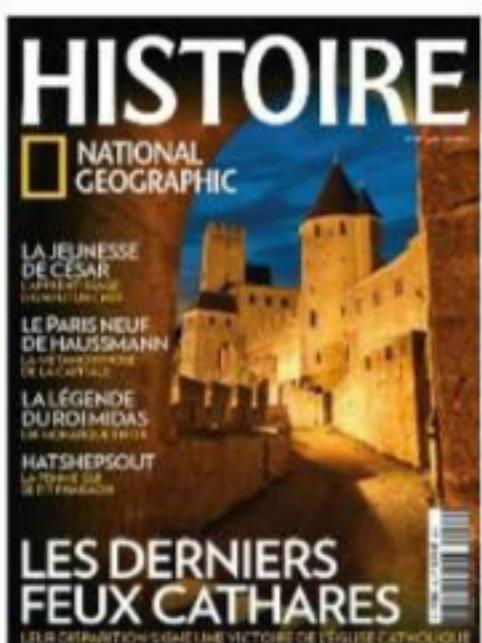
96 LA GRANDE DÉCOUVERTE

Le naufrage du *Vasa*

En 1628, le fleuron de la flotte suédoise s'inclina par bâbord et coula. Il ne fut remonté qu'en 1961.

100 L'ŒUVRE D'ART

102 LES LIVRES ET EXPOSITIONS



CHÂTEAU DE CARCASSONNE.

PHOTOGRAPHIE: © CORBIS / CORDON PRESS

HISTOIRE

NATIONAL GEOGRAPHIC

REVUE MENSUELLE ÉDITÉE PAR RBA FRANCE SARL
20, rue Cambon, 75001 Paris

Directeur de la publication : FRÉDÉRIC HOSTEINS

RÉDACTION :

Rédaction en chef : SYLVIE BRIET

Édition et actualités : ANTHONY CERVEAUX

Email : redac-histoire@rbafrance.fr

Conseillers de la rédaction :

JOSEP CASALS (directeur *Historia National Geographic*)
IÑAKI DE LA FUENTE (directeur artistique)

Ont collaboré à ce numéro : GUILLAUME MAZEAU,
XABIER ARMENDARIZ, DAVID ALVAREZ JIMENEZ,
HÉLÈNE VIRENQUE, FRANCISCO NIETO, JEAN-LOUIS
VOISIN, JULIEN THÉRY, DOMINIQUE KALIFA, V. WALKER,
C. CABRERA, CHRISTIAN JOSCHKE, MATTHIEU LAHAYE,
QUENTIN DELUERMOZ, SOPHIE BOUFFIER, FRANCIS
JOANNES, ARNAUD BALVAY.

Traduction : ISABELLE GUGNON, ISABELLE LANGLOIS-
LEFEBVRE, NELLY LHERMILLIER, ROMAIN MAGRAS

MARKETING ET DIFFUSION :

Directrice marketing et diffusion : SOPHIE THOUVENIN
(sophie-thouvenin@rbafrance.fr)

VENTES AU NUMÉRO :

SERVICE DES VENTES : PROMÉVENTE : (01) 55 51 83 62
DISTRIBUTION : MLP

ABONNEMENTS :

I-ABO – 11 rue Gustave-Madiot – 91070 Bondoufle
Tél. : 01 60 86 03 31 – Fax : 01 55 04 94 01
Email : histoire-nationalgeographic@i-abo.fr

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an – 11 numéros : 44,90 €

SITE INTERNET : www.histoire-nationalgeographic.com
www.facebook.com/HistoireNationalGeographic

PUBLICITÉ :

MEDIA OBS – 44, rue Notre-Dame-Des-Victoires – 75002 Paris
Tél. : 01 44 88 97 70 – Fax : 01 44 88 97 79 – Email : pnom@mediobs.com

Directeur de publicité : JEAN BENOÎT ROBERT – 01 44 88 97 79

Chef de publicité : AURÉLIE DESZ – 01 70 37 39 76

Studio : REINE VITRY – 01 44 88 89 17

Dépôt légal : Mars 2013

ISSN : 2266-1212

Commission paritaire : 0418K91790

Fabrication : ROTOCAYFO (ESPAGNE)

Réalisation : NORD COMPO, VILLENEUVE-D'ASCQ

Routage : FRANCE ROUTAGE

Directeur Logistique : FRÉDÉRIC BARENNE

(frédéric-barennes@rbafrance.fr)

Directeur financier : MICHAEL TIBERGHEN

(michael-tiberghien@rbafrance.fr)



COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE

FRANCIS JOANNES

Professeur d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne où il enseigne l'histoire mésopotamienne, les rapports entre la Bible et la Mésopotamie, et les langues anciennes du Proche-Orient.



GRÈCE

SOPHIE BOUFFIER

Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIII^e et le III^e s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE

DIDIER LETT

Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE

PASCAL VERNUS

Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École Pratique des Hautes Études (EPHE) de Paris.



ROME

CLAIRE SOTINEL

Professeure d'histoire romaine à l'université Paris-Est Créteil Val-de-Marne. Ancien membre de l'École française de Rome. Elle est spécialiste de l'Antiquité tardive.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE

DOMINIQUE KALIFA

Professeur d'histoire contemporaine à Paris I où il dirige le Centre d'histoire du XIX^e siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.



NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY

Inspirer le désir de protéger la planète

NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY est enregistrée à Washington D.C., comme organisation scientifique et éducative à but non lucratif dont la vocation est « d'augmenter et de diffuser les connaissances géographiques ». Depuis 1888, la Society a soutenu plus de 9 000 expéditions et projets de recherche.

JOHN FAHEY, Chairman and CEO

Executive management

TERRENCE B. ADAMSON, TERRY D. GARCIA, STAVROS HILARIS, BETTY HUDSON, AMY MANIATIS, DECLAN MOORE BROOKE RUNNETTE, TRACIE A. WINBIGLER, BILL LIVELY

INTERNATIONAL PUBLISHING

Vice President, Magazine Publishing YULIA PETROSSIAN BOYLE Vice President, Book Publishing RACHEL LOVE, CYNTHIA COMBS, ARIEL DEIACO-LOHR, KELLY HOOVER, DIANA JAKSIC, JENNIFER LIU, RACHELLE PEREZ, DESIREE SULLIVAN

RESEARCH AND EXPLORATION COMMITTEE

PETER H. RAVEN, Chairman JOHN M. FRANCIS, Vice Chairman PAUL A. BAKER, KAMALJIT S. BAWA, COLIN A. CHAPMAN, KEITH CLARKE, J. EMMETT DUFFY, PHILIP GINGERICH, CAROL P. HARDEN, JONATHAN B. LOSOS, JOHN O'LOUGHLIN, NAOMI E. PIERCE, JEREMY A. SABLOFF, MONICA L. SMITH, THOMAS B. SMITH, WIRT H. WILLS

BOARD OF TRUSTEES

JOAN ABRAHAMSON, MICHAEL R. BONSIGNORE, JEAN N. CASE, ALEXANDRA GROSVENOR ELLER, ROGER A. ENRICO, JOHN FAHEY, DANIEL S. GOLDIN, GILBERT M. GROSVENOR, WILLIAM R. HARVEY, MARIA E. LAGOMASINO, GEORGE MUÑOZ, REG MURPHY, PATRICK F. NOONAN, PETER H. RAVEN, EDWARD P. ROSKI, JR., JAMES R. SASSER, F. FRANCIS SAUL II, GED SCHULTE-HILLE, TED WAITT, TRACY R. WOLSTENCROFT

RBA REVISTAS

Licenciataria de
NATIONAL GEOGRAPHIC SOCIETY,
NATIONAL GEOGRAPHIC TELEVISION

PRESIDENTE

RICARDO RODRIGO

CONSEJERO DELEGADO

ENRIQUE IGLESIAS

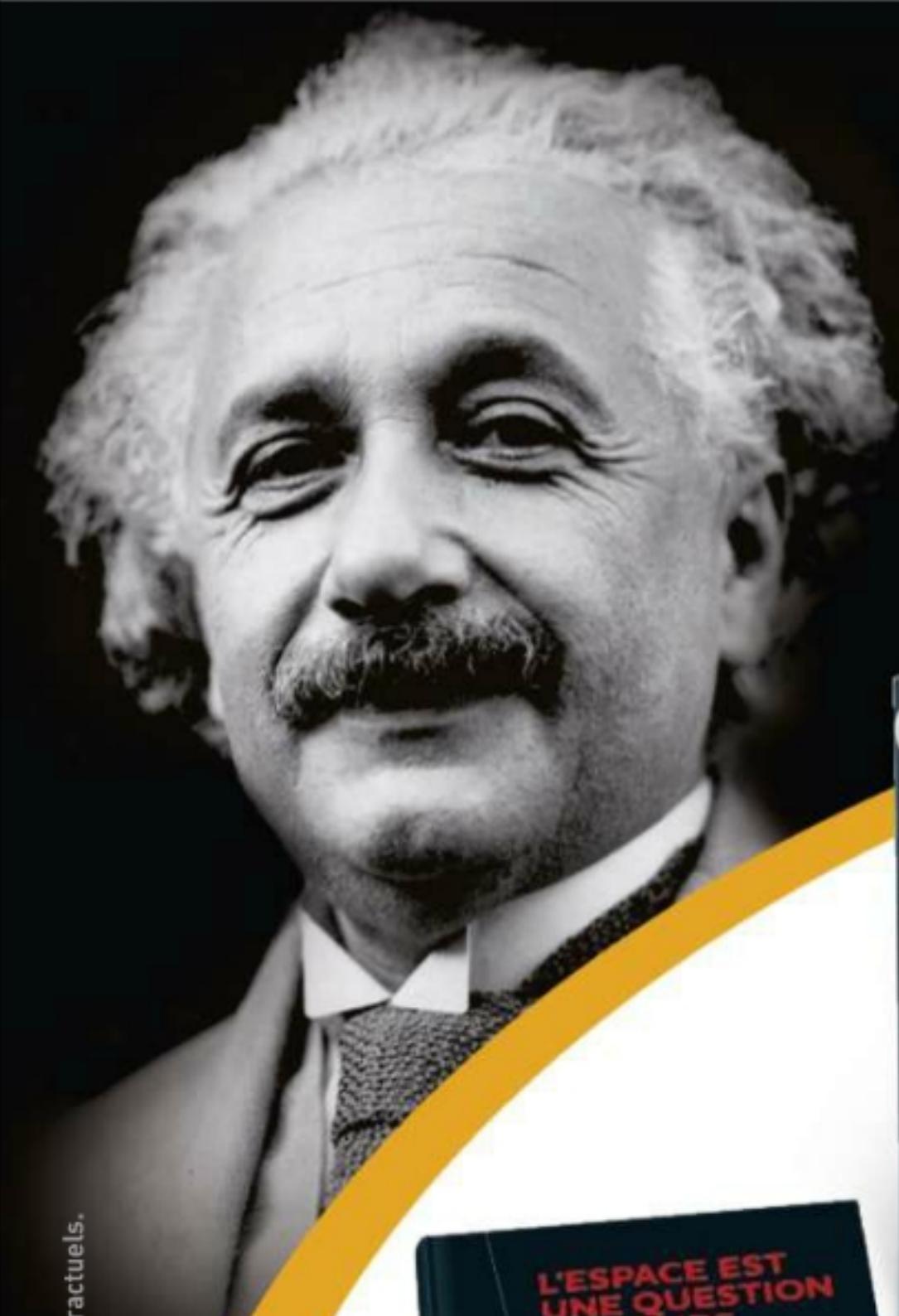
DIRECTORAS GENERALES

ANA RODRIGO,

MARI CARMEN CORONAS

DIRECTORA GENERAL EDITORIAL

KARMELE SETIEN



GRANDES IDÉES DE LA SCIENCE

LES DÉCOUVERTES QUI ONT CHANGÉ LE MONDE



» EINSTEIN, NEWTON,
MARIE CURIE, HEISENBERG, MAX PLANCK...

Plongez dans la vie et l'époque des scientifiques de génies.

» COMPRENEZ ENFIN LES THÉORIES
QUI ONT CHANGÉ LE DESTIN DE L'HUMANITÉ.

La gravitation, la relativité, la théorie quantique...

» UNE COLLECTION RIGOUREUSE,
ACCESIBLE ET VIVANTE.

Une nouvelle façon de parler de la science !

CHAQUE SEMAINE
UN NOUVEAU LIVRE
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX !

PLUS D'INFORMATION ET ABONNEMENT SUR :

www.grandes-idees-science.fr



© NICOLAS LOEW / INRAP



ARCHÉOLOGIE

Une nécropole néolithique au pied des Vosges

Un chantier de fouilles mené par l'Inrap à Obernai, en Alsace, a dévoilé plusieurs occupations d'un même site à différentes époques.

DEUX TOMBES
de la nécropole
mérovingienne
(400-500 apr. J.-C.)
contenaient des
crânes artificiellement
déformés. Il s'agit d'une
pratique, rattachée aux
traditions orientales,
permettant de distinguer
physiquement et
socialement une
élite du reste de la
population. Ces tombes
appartiendraient à des
familles de dignitaires
d'origine orientale
installées aux frontières
de l'Empire romain
déclinant.

Les 7,5 hectares, étudiés au pied du mont Sainte-Odile par l'Inrap (Institut de recherches archéologiques préventives), ont livré des informations inédites. Ce site a mêlé diverses sociétés à différentes époques : néolithique, gauloise, gallo-romaine et mérovingienne.

Une première nécropole néolithique (datant de 4750 avant notre ère) montre une quinzaine d'individus, disposés selon les traditions de la culture danubienne, parés d'anneaux-disques en pierre.

La société danubienne semble alors s'être divisée en petits groupes, ce qu'atteste ici la relative petite taille de l'ensemble funéraire.

Un vaste ensemble agricole a également été mis au jour. Il comprend une enceinte, les fondations de bâtiments et plusieurs fosses où ont été retrouvés des squelettes d'humains et d'animaux. L'analyse du mobilier a permis d'attribuer l'occupation du site au peuple des Médiomatriques vers 150 à 30 av. J.-C. Un dernier ensemble a enfin été

dégagé : une nécropole mérovingienne datant de 450 à 500 apr. J.-C., livrant des objets, comme un peigne décoré de têtes de chevaux et un miroir témoignant de l'origine orientale des défunt. L'ensemble de ces découvertes place ce site parmi les plus importants d'Alsace. Les analyses prochaines permettront d'approfondir les connaissances sur l'histoire encore peu documentée de cette région au carrefour des peuples d'Europe. ■

CAMILLE BLACHÈRE
HISTORIENNE



LA MAISON DES LUMIÈRES-DENIS-DIDEROT, LOGÉE DANS L'HÔTEL PARTICULIER DU BREUIL DE SAINT-GERMAIN DATANT DES XVI^e ET XVII^e SIÈCLES, À LANGRES.

© BAS ALTARCHITECTURE, LOUIS BÉNÉCH, AGENCE BOTOLISSA, PHOTO DANIEL MOUINET

PATRIMOINE CULTUREL

Langres fête Diderot avec la maison des Lumières

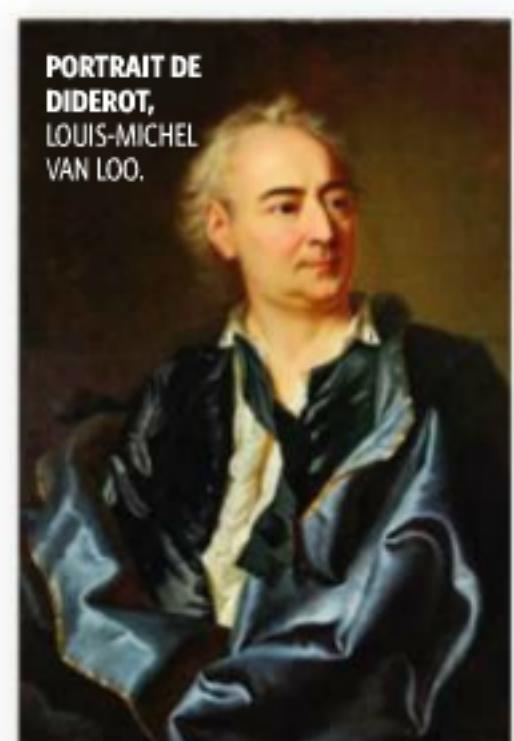
Pour les 300 ans de la naissance de Diderot, le 5 octobre dernier, sa ville natale a inauguré le premier musée entièrement consacré au philosophe.

« Pour moi je suis de mon pays », écrivait Diderot dans une lettre à son amie Sophie Volland. Issu d'une famille d'artisans couteliers langrois, il a passé toute son enfance en Haute-Marne avant de quitter Langres pour Paris à l'âge de 15 ans. Sa maison natale, où il revint quelques fois, borde toujours la place principale qui porte aujourd'hui son nom. C'est cette filiation relativement méconnue que la ville de Langres met à l'honneur, en

inaugurant le premier espace dédié au philosophe : la maison des Lumières-Denis-Diderot. Installé dans un hôtel particulier, le musée a l'allure d'une maison. La reproduction d'un intérieur domestique bourgeois où l'on croise l'œuvre protéiforme de l'auteur de *Jacques le Fataliste* et plusieurs pièces rares, comme un exemplaire du *Supplément au voyage de Bougainville*, des lettres manuscrites et une épreuve unique d'une pièce de théâtre *Est-il bon, est-il méchant ?* annotée

de la main de Diderot. La vocation de cet espace n'est toutefois pas uniquement biographique. L'écrivain, le critique d'art, l'encyclopédiste, bref le « pantophile » (amoureux du tout) Diderot, pour paraphraser Voltaire, est « remis en contexte dans son siècle », précise Olivier Caumont, conservateur des musées de Langres. Et le visiteur croise ainsi l'extraordinaire richesse d'un auteur auquel seul manque un hommage au Panthéon. ■

ANTHONY CERVEAUX



PORTRAIT DE DIDEROT, LOUIS-MICHEL VAN LOO.

© SYLVAIN RIANDET / VILLE DE LANGRES

LES TROIS DERNIÈRES

salles du musée sont dédiées à l'*Encyclopédie*. Les 35 volumes sont exposés dans leur version originale in-folio et diverses œuvres racontent les aspects techniques de cette réalisation. Louis de Jaucourt, ami de Diderot, fut, par exemple, le contributeur le plus important, rédigeant 18 000 des 73 000 articles.

Sade, la vie houleuse d'un pervers révolutionnaire

Provateur, multipliant scandales et délits, Sade participa au XVIII^e siècle à une vaste remise en cause des valeurs inhérentes à la société monarchique. Il passa aussi la moitié de sa vie en prison.

Des années de scandales et de captivité

1740

Donatien Alphonse François, marquis de Sade, naît à l'hôtel de Condé à Paris le 2 juin, au sein d'une famille appartenant à l'aristocratie provençale.

1763

Il se marie avec Renée-Pelagie de Montreuil. En octobre, il est enfermé pour la première fois au donjon de Vincennes, sur ordre du roi, accusé par une prostituée.

1777

Après divers scandales, il est de nouveau envoyé à la prison de Vincennes par lettre de cachet puis à la Bastille où il reste enfermé pendant onze ans.

1814

Il est encore arrêté en 1801 puis interné à l'asile de Charenton pendant onze ans. Il y meurt d'un œdème pulmonaire le 2 décembre 1814.

Paris, janvier 1757. Accusé d'avoir publié des ouvrages scandaleux, un jeune éditeur est condamné pour outrage à la morale publique, religieuse et aux bonnes mœurs. Aussitôt, la police saisit et détruit les livres qui, dit-on, pervertissent les esprits faibles. Cette affaire qui fait tant de bruit dans la France de l'après-guerre ne porte pourtant pas sur les écrits d'un sulfureux auteur de l'époque, mais sur ceux d'un homme de lettres de la fin du XVIII^e siècle, de bien sinistre mémoire : le marquis de Sade. Associés au terme de « sadisme », ses écrits sont réputés faire l'apologie de la pornographie, du libertinage, de la violence sexuelle, de l'inceste et de la pédophilie. Qui fut, au juste, celui que l'on appelle le « divin marquis » ?

Donatien Alphonse François de Sade voit le jour à Paris le 2 juin 1740, dans une des plus anciennes familles de Provence. D'abord élevé à l'hôtel du prince de Condé, dont son père est devenu le favori, il est ensuite confié à son oncle, l'abbé Jacques-François de Sade, qui vit au château de Saumane.

Placé à l'âge de 10 ans dans le prestigieux collège parisien Louis Le Grand, Donatien profite de la puissance

familiale. À 14 ans, il est ainsi admis à l'École des chevau-légers de la garde du roi, située à Versailles, puis, trois ans plus tard, au régiment des carabiniers du comte de Provence, frère du Dauphin, et participe à la guerre de Sept Ans (1756-1763), avant d'entrer, à 19 ans, comme capitaine au régiment de Bourgogne. Jusqu'ici, sa carrière militaire progresse normalement. Ou presque. Rédigeant ses états de service, ses supérieurs admirent son esprit mais déplorent ses inclinations licencieuses, même si de tels écarts sont fréquents dans la vie de garnison.

Arrêté pour « débauche outrée »

Pourtant, la mauvaise réputation de Donatien pose un problème à sa famille : à cette époque, la noblesse repose autant sur l'image extérieure du lignage que sur son ancienneté. Que faire de l'encombrant mauvais garçon ? Après avoir essuyé plusieurs échecs, son père le marie en 1763 à Renée-Pelagie de Montreuil, fille du très riche président de la Cour des Aides de Paris. Las, le jeune mari n'est guère fidèle et finit par être arrêté pour « débauche outrée ». Libéré du château de Vincennes grâce à l'intervention de sa belle-famille, il est toutefois assigné à résidence chez eux en Normandie,

Sur l'ordre de Louis XVI, Sade est enfermé pour la première fois en 1763, accusé par une prostituée.

LOUIS XVI, BUSTE EN MARBRE D'AUGUSTE PAJOU (1730-1809).



© ERICH LESSING / ALBUM



AL SCALA / FIRENZE

L'EXALTATION CRÉATRICE DE LA CAPTIVITÉ

EN PRISON, Sade forge la sève de sa révolte politique et morale. Dans une lettre adressée à sa femme, en septembre 1783, il se dépeint ainsi : « Le plus honnête, le plus franc et le plus délicat des hommes (...) Voilà mes vertus. Pour quant à mes vices : impérieux, coléreux, emporté, extrême en tout, d'un dérèglement d'imagination sur les mœurs qui de la vie n'a eu son pareil, en deux mots me voici ; tuez-moi ou prenez-moi comme cela, car je ne changerai pas. » Il se vantait également de pratiquer l'auto-érotisme huit fois par jour. Lors de son transfert à la Bastille, en 1785, il écrivit *Les Cent Vingt Journées de Sodome*.

DONATIEN ALPHONSE FRANÇOIS DE SADE
À 20 ANS, LORSQU'IL ÉTAIT JEUNE OFFICIER DE CAVALERIE. PORTRAIT DE CARLE VAN LOO, 1760.

pendant presque un an. Surveillé par la police, il reprend, à la suite de son père, la charge honorifique de lieutenant général aux provinces de Bresse, Bugey, Valromey et Gex, ce qui ne l'empêche nullement de vivre à Paris. Là, il continue ses aventures libertines, si bien qu'en 1767, celui que les inspecteurs appellent le « comte de Sade » passe pour un des aristocrates les plus débauchés de la capitale, nourrissant la chronique des « affaires » du temps, qui participent, sous le règne de Louis XV, à dégrader les fragiles équilibres de la société d'ordres. En 1768, alors que la monarchie, très

endettée, s'enlise dans une profonde crise de confiance, la fameuse « affaire d'Arcueil » est ressentie comme un vaste symptôme dont Sade devient l'incarnation monstrueuse.

Le 3 avril, dans le fracas des voitures de la place des Victoires, il aborde Rose Keller, une pauvre mendiane, l'emmène sous un faux prétexte dans sa garçonne d'Arcueil puis, sous la contrainte, la fait déshabiller, l'attache, la viole, la fouette jusqu'au sang et lui verse de la cire sur les plaies. Relâchée, Keller alerte la police. Très vite, Paris ne parle plus que de cela. Soucieuse de protéger

l'honneur de sa fille, la belle-mère de Sade, Mme de Montreuil, obtient du roi une lettre de cachet afin d'enfermer son gendre et d'étouffer l'affaire. Contre une somme d'argent, Rose Keller retire sa plainte. Mais l'affaire est déjà devenue trop embarrassante pour rester confinée : visé par la justice parlementaire, Sade n'échappe à la prison que grâce à une nouvelle intervention de sa belle-mère auprès du roi.

Depuis plusieurs années, les histoires de crimes et d'abus commis par des nobles à l'encontre de simples gens empoisonnent littéralement la



© GETTY IMAGES

vie publique. La justice monarchique apparaît comme un système épaisé, déliquescent, fondé sur l'impunité des plus privilégiés. Déjà lesté d'une sordide réputation dans les gazettes, Sade donne chair, pour longtemps, à la figure du seigneur violent et corrompu.

Trois ans plus tard, en 1770, il a 30 ans et organise de multiples représentations théâtrales dans ses châteaux de Lacoste et Mazan mais fait de nouveau parler de lui. En 1772, il est condamné à mort par le Parlement de Provence pour empoisonnement et sodomie. Arrêté, il s'évade et vit une existence

rocambolue de fugitif avant de se voir, cette fois, accusé d'avoir enlevé cinq petites filles et abusé d'elles.

En 1777, il est arrêté puis incarcéré pendant treize ans, notamment au château de Vincennes et à la Bastille. « En prison entre un homme, il en sort un écrivain », dira Simone de Beauvoir : au cœur de la prison royale, lieu d'emprisonnement des fils de famille et des plumes impertinentes, Sade écrit plusieurs œuvres, dont les fameuses *Cent Vingt Journées de Sodome ou l'École du libertinage*. L'histoire semble trahir l'esprit malade d'un détraqué : elle raconte les sévices infligés par quatre aristocrates dans le château de Silling à leurs quarante-deux

Sade prit part à la Révolution, mais fut arrêté sur ordre de Robespierre et condamné à mort.

DEMANDE DE POSTE DE SADE EN 1795. BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE DE LA VILLE DE PARIS.

CHÂTEAU DE LACOSTE. Situé dans le Vaucluse, le château faisait partie des trois propriétés de Sade dans la région. Il y séjournait à plusieurs reprises entre ses incarcérations à Paris.

victimes : leurs femmes, mais aussi de jeunes garçons et filles enlevés à leurs familles. Pourtant, de tels fantasmes sont fréquents au milieu des années 1780, alors que pullulent la littérature et les images décrivant les orgies des aristocrates, ou les frasques de la jeune reine Marie-Antoinette.

L'expression d'un mal-être

D'une manière particulièrement provocatrice, Sade participe à l'invention d'une pornographie pensée comme une manière de critiquer le dérèglement de la société d'ordres, littéralement empêtrée dans ses contradictions. Entre voyeurisme, fascination morbide pour les souffrances et recherche d'une nouvelle esthétique du sublime que l'on retrouve à la même époque dans le succès des romans noirs, Sade participe donc, au même titre que Restif de la Bretonne, André Robert, Andréa de Nerciat et des dizaines d'auteurs plus modestes, à une vaste remise en cause des valeurs sur lesquelles repose la société monarchique. Sade est donc peut-être fou, mais sa folie dit quelque chose de la grande inquiétude de ces Lumières radicales, qui participent, avant 1789, à briser les tabous de ce qui deviendra, quelques années plus tard, l'Ancien Régime.

Écrit à la même époque, *La Philosophie dans le boudoir*, qui ne sera publié qu'en 1795, dont le cinquième dialogue s'intitule « Français, encore un effort si vous voulez être républicains », exprime d'une manière crue et radicale l'inconscient collectif de la France de la fin des années 1780 : l'éducation sexuelle de la jeune Eugénie y est l'occasion de dénoncer la corruption de l'aristocratie, d'attaquer la puissance absolue du patriarcat, mais aussi les mirages de la religion. Vu comme un immoral, Sade est plutôt un pragmatique, comme l'atteste l'utopie de l'île de Tamoé, décrite dans son roman



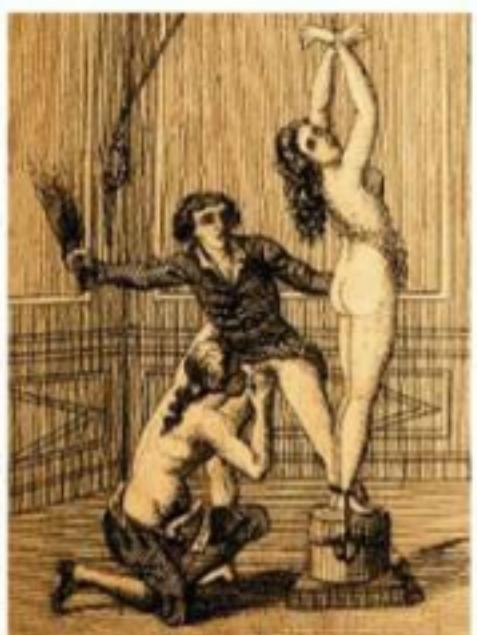
© BRIDGEMAN / INDEX



© ERICH LESSING / ALBUM

UN AUTEUR SCANDALEUX

DANS UN dictionnaire daté de 1857, on peut lire à l'article Sade : « Non seulement cet homme prêche l'orgie, mais il prêche le vol, le parricide, le sacrilège, la profanation des tombeaux, toutes les horreurs. »



© AGE FOTOSTOCK

GRAVURE ANONYME DE L'ÉDITION DE 1797 DE *JUSTINE ET JULIETTE* PAR LE MARQUIS DE SADE.

Aline et Valcour (1793). Influencé par les philosophes matérialistes, Sade y imagine une communauté vivant sous un « gouvernement libre et républicain », sans peine de mort ni torture, parce qu'il est convaincu que les peines cruelles ne font qu'augmenter la criminalité.

Pendant la Révolution, libéré grâce à l'abolition des lettres de cachet (1790), Sade s'engage aux côtés de Marat avec les radicaux. Secrétaire de la section des Piques, une des plus populaires de Paris, il milite ouvertement pour la République en 1792 et vit comme un parfait sans-culotte. Acceptant les massacres de septembre 1792 (« rien n'égale l'horreur des massacres qui se sont commis [mais ils étaient justes] », écrira-t-il à un ami), il se prononce pour la démocratie directe et pour l'athéisme. Poursuivi par son passé de noble libertin, victime de la répression que subissent nombre de radicaux, il est arrêté et incarcéré fin 1793, mais échappe à la guillotine en

faisant jouer ses relations. Couvert de dettes, il publie des ouvrages pornographiques sous le Directoire. Alors que l'ordre moral revient sur la France, prétendant à la fois éliminer l'aristocratie corrompue et le « mal révolutionnaire », Sade redevient indésirable.

Incarcéré en 1803 à la Maison nationale des aliénés de Charenton, il y donne des pièces de théâtre, dont les vertus thérapeutiques sont encouragées par l'administrateur Coulmiers. Malade, il y meurt en 1808, devenant l'âme damnée d'une nouvelle modernité se construisant sur les valeurs bien réglées de la famille bourgeoise. ■

GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN, PARIS1

Pour en
savoir
plus

ESSAIS
Sade, l'ange de l'ombre
Gonzague Saint Bris,
Editions Télémaque, 2013.

Les Vies de Sade
Michel Delmon, Textuel, 2007.



LE PRINCE-ÉLECTEUR Friedrich Wilhem von Brandenburg reçoit une délégation de réfugiés huguenots français dans son château de Potsdam. Tableau de Hugo Vogel. 1885.

Les protestants révoqués du royaume de Louis XIV

Accusant les huguenots de menacer la cohésion du pays, Louis XIV révoque l'édit de Nantes en 1685, au terme d'une violente répression. Le catholicisme devient la seule religion autorisée.

Contrairement à nombre de pays européens, la République française s'est bâtie en rejetant la religion hors de la vie publique. Dans ce pays, les protestants puis, aujourd'hui, les musulmans, ont ainsi été visés par des « lois de laïcité ». Il y a plus de quatre cents ans, la violente répression des protestants, conclue par la révocation de l'édit de Nantes (1685), traduit les rapports tumultueux qu'ont entretenus, en France, l'État et les communautés religieuses. Le 18 octobre 1685,

par l'édit de Fontainebleau, Louis XIV interdit l'exercice du protestantisme dans le royaume de France. Désormais, la religion catholique, celle du roi, est obligatoire : signé en 1598, l'édit de Nantes est révoqué.

Afin de mettre un terme à la guerre civile, Henri IV avait alors autorisé les protestants à ne pas pratiquer le culte catholique et même à disposer de places fortes et d'une armée. Pourtant, cette « pacification » n'avait jamais été considérée autrement que comme provisoire. Tout au long du

xvii^e siècle, les protestants voient leur statut se fragiliser. Dès 1629, lors de la paix d'Alès, Louis XIII supprime ainsi un des principaux acquis de l'édit de Nantes : leur force militaire.

À partir du règne personnel de Louis XIV (1661), le statut des protestants ne cesse de se dégrader. Jusqu'en 1685, les clauses de l'édit de Nantes restent officiellement en vigueur mais font l'objet d'une application de plus en plus sévère. Entre 1661 et 1679, le Conseil du roi ne produit pas moins de douze édits restrictifs, témoignant



LE TEMPLE DE CHARENTON

INCENDIÉ en 1621 puis reconstruit, le temple de Charenton était un lieu sensible du protestantisme : l'édit de Nantes ayant interdit la construction des temples à Paris, c'est ici que la communauté protestante se rassemblera. Dès octobre 1685, il devient donc une cible prioritaire : plus de 200 ouvriers sont payés pour détruire l'édifice au sein d'un chantier bien plus classique que ne le laisse penser cette gravure de propagande.

d'une véritable politique de réduction à l'obéissance. Cette politique, puisque c'en est une, s'appuie sur une arme de combat publiée en 1668 : les *Décisions catholiques*, qui se présentent comme un florilège de la jurisprudence concernant ce que les catholiques dénigrent comme la « RPR » (religion prétendue réformée).

Ennemis du roi et de la nation

La volonté d'étouffer les huguenots ne vient pas uniquement de Versailles : dans les régions de protestantisme, comme le Bas-Languedoc, le Béarn, les Cévennes, le Vivarais ou le Dauphiné, les évêques, les catholiques dévots, les intendants, les parlements ou les États provinciaux, pénétrés d'hostilité, réussissent à convaincre le roi que les protestants constituent une menace sérieuse pour la cohésion du royaume. Accusés d'être des mauvais sujets, des régicides (n'ont-ils pas exécuté le roi Charles I^{er} en 1649 ?) ou des républicains, les protestants sont dépeints comme les

ennemis du roi et de la nation. Le péril huguenot est pourtant bien exagéré. Depuis 1629, le million et demi de protestants ne possède plus aucun pouvoir politique et le spectre d'une éventuelle « République huguenote », un temps imaginée à l'exemple des Provinces-Unies, n'est guère crédible. Déloyaux, les protestants ? Ils comptèrent parmi les plus fidèles soutiens du jeune Louis XIV pendant la Fronde (1648-1653).

Dans ces conditions, comment expliquer l'accélération de la répression antiprotestante dans les années 1680 ? La persécution des protestants est liée à la répression des minorités rebelles au sein d'une monarchie se

voulant de plus en plus « absolue ». Dans la continuité de Richelieu et de Mazarin, Louis XIV, soucieux d'unifier ses sujets autour de son autorité et de sa foi, voit le protestantisme comme un obstacle politique intérieur et un danger pour la puissance du royaume de France : la collusion entre les protestants français et européens est perpétuellement redoutée.

La répression des huguenots doit se lire dans son contexte géopolitique et diplomatique : signée en 1678, la paix de Nimègue met en effet un terme à la guerre de

Louis XIV voit le protestantisme comme un obstacle politique intérieur et un danger.

BUSTE DE LOUIS XIV EN MARBRE, LE BERNIN (1598-1680).



ÉPISODE DE LA GUERRE DES CAMISARDS,
soulèvement armé des protestants des
Cévennes et d'une partie de la plaine du
Bas-Languedoc contre le pouvoir royal, de
1702 à 1705, après la révocation de l'édit
de Nantes. Huile de Scheffer.



© ACI

Hollande, menée contre un grand pays protestant. Malgré l'ampleur des pertes subies, cette nouvelle donne permet au roi, fort de la « réunion » de plusieurs territoires, de mieux asseoir son autorité intérieure et de trouver le soutien de l'assemblée du clergé français lors de son conflit avec le pape Innocent XI : en 1682, dans la *Déclaration des quatre articles*, les prélats français proclament

l'indépendance du roid de France par rapport à la papauté mais, surtout, publient un Avertissement pastoral accusant les protestants d'être des schismatiques.

Alors que la nation française se définit désormais au moins autant par l'obéissance au monarque que par la foi catholique, le procès en trahison devient plus terrible que l'accusation d'hérésie : considérés comme

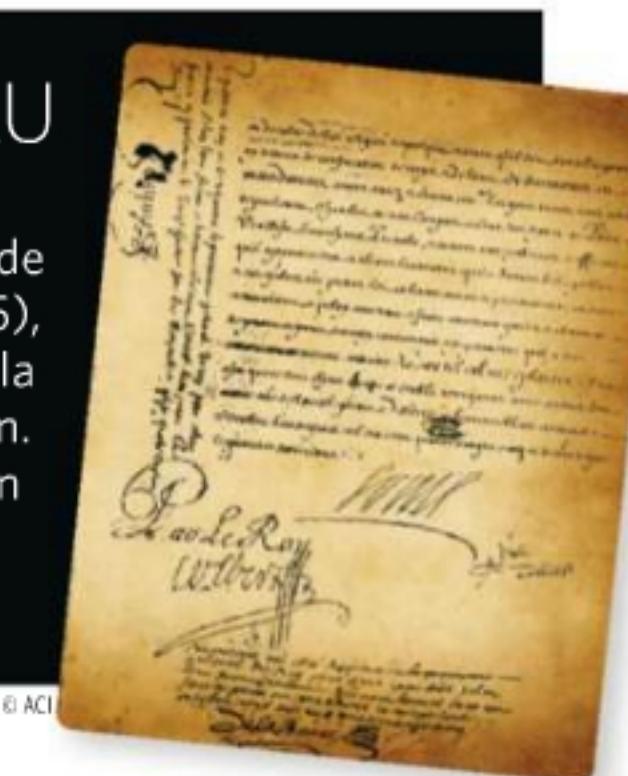
des mauvais chrétiens, les huguenots sont réprimés comme des rebelles et même comme des ennemis. Du 6 juillet 1682 au 17 octobre 1685, près de quatre-vingt-trois textes différents définissent leur exclusion progressive. Le 30 août 1682, les protestants sont interdits de chanter et de s'assembler ailleurs que dans les temples et sans les pasteurs, objets d'une étroite surveillance policière. En parallèle, beaucoup de temples sont détruits.

Victimes d'une stratégie de ségrégation, les huguenots se voient isolés de la nation. Alors qu'en août 1683, les mariages mixtes sont interdits, de plus en plus de métiers leur deviennent inaccessibles, si bien qu'en octobre 1685 ceux de la terre ou du négoce restent leur unique horizon. Devant cette répression, les protestants ne restent pas passifs. Partout, de diverses manières, la résistance

L'ÉDIT DE FONTAINEBLEAU

SIGNÉ PAR LOUIS XIV le 18 octobre 1685, l'édit de Fontainebleau révoque celui de Nantes (1685), par lequel Henri IV avait tenté de pacifier la France et de mettre fin aux guerres de religion. L'article 1 ordonne, par exemple, la destruction de tous les temples du royaume.

ÉDIT DE FONTAINEBLEAU SIGNÉ PAR LOUIS XIV LE 22 OCTOBRE 1685.



Les dragonnades, le martyre des protestants

DÈS 1681, LES DRAGONS DU ROI, soldats redoutés des populations, sont envoyés pour réduire les protestants à l'obéissance et les convertir « pacifiquement » au catholicisme. N'hésitant pas à employer la force, ils persécutaient les huguenots qui refusaient la conversion. Les « dragonnades » resteront, ainsi, de triste mémoire.

Cette gravure est intéressante à plus d'un titre. Inspirée d'un dessin probablement réalisé à l'étranger en 1686, elle montre que la répression des protestants se heurte à une vive opposition en Europe. Le ton est en effet explicitement satirique. Réalisée au XIX^e siècle parmi une série complète d'images consacrées aux persécutions religieuses, elle montre aussi que plus de trois siècles après les faits et la Révolution française, la culture de la résistance religieuse est encore vive chez les protestants français.

LES NOUVEAUX MISSIONNAIRES,
LITHOGRAPHIE DE G. ENGELMANN
(1788-1839), D'APRÈS UN DESSIN DE 1686.



© AKG / ALBUM

s'organise, en particulier sous forme de jeûnes publics et de rassemblements. La réaction du pouvoir ne se fait guère attendre : dans le Poitou en 1681, le Dauphiné, les Cévennes et le Bas-Languedoc en 1683, puis encore en 1685-1686, des soldats sont assignés à résidence parmi les populations considérées comme rebelles, avec la mission de les convertir de force. Ce sont les fameuses « dragonnades », organisées comme de véritables campagnes militaires, laissant plusieurs milliers de morts et provoquant l'exil de 200 000 protestants.

L'image de la France ternie

À l'automne 1685, informé des vagues de conversion, le roi peut enfin abolir l'édit de Nantes puisque, officiellement comme le prétend le préambule, il n'existe plus de protestants dans le royaume de France : « Nous voyons que [...] la meilleure et la plus grande partie de nos

sujets de la religion prétendue réformée ont embrassé la catholique ; et d'autant qu'au moyen de ce, l'exécution de l'édit de Nantes demeure inutile. »

Cette « fiction légale », comme l'appelle l'historien Joël Cornette, est globalement acceptée en France et donne à Louis XIV un opportun brevet de champion du catholicisme. Pourtant, le bilan reste mitigé. La répression des protestants français ternit encore l'image de Louis XIV en Europe, où les exilés, jouant un rôle actif dans les métiers de l'imprimerie et de la gravure, tirent à boulets rouges sur celui qu'ils comparent à Nabuchodonosor, à Hérode ou même au diable. En 1686, dans son *Accomplissement des prophéties*, le pasteur Pierre Jurieu annonce la chute du roi français, qu'une partie de l'Europe, choquée par le sac du Palatinat (1688-1689), appelle bientôt de ses vœux. Au sein même du royaume, des voix s'élèvent, comme celle de Vauban, qui, dans son

Mémoire pour le rappel des Huguenots (1689), critique la prétention des rois à gouverner les consciences.

De 1702 à 1713, la répression massive des protestants qui se soulèvent dans les Cévennes, appelés les « Camisards », achève de noircir l'image d'un roi vieillissant et de plus en plus présenté comme un despote. Il faudra attendre cent ans pour que les protestants puissent bénéficier d'un édit de tolérance (1787), avant que la Révolution française ne les fasse définitivement entrer dans la citoyenneté. Paradoxalement, le siècle des Lumières a donc peut-être commencé vers 1685. ■

GUILLAUME MAZEAU
HISTORIEN, PARIS 1

Pour en savoir plus

ESSAIS
Pouvoir et Religion
en Europe : XVI^e-XVIII^e siècle
Eric Suire, Armand Colin, 2013.

L'Édit de Nantes
et sa révocation
Janine Garrisson, Seuil, 1987.

Des expéditions au régime sec pour les conquistadors

Pour ne pas mourir de faim, les conquérants espagnols durent s'adapter à la nourriture locale avant de la rapporter en Occident.

Lorsque, en avril 1493, les rois catholiques virent à Barcelone la première cargaison rapportée d'outre-mer par Christophe Colomb, leurs conseillers furent convaincus que ce Nouveau Monde inconnu contenait assez d'or pour payer l'exploit de leur découverte, l'occupation, et des vivres abondants pour nourrir les troupes conquérantes. Le Génois offrit un spectacle magnifique à la cour, mettant aux pieds des monarques la corne d'abondance américaine pleine de fruits exotiques, entourée d'Indiens nus et de perroquets criards. Les géographes castillans proclamèrent sans hésitation que la faune et la flore généreuses créées par Dieu dans ce monde permettraient de nourrir les Espagnols à satiété.

Colomb attisa chez ses contemporains autant la convoitise de l'or que l'appétit pour les nourritures trans-atlantiques, malgré leurs goûts et leurs formes étranges. Mais lorsque l'avant-

garde des conquistadors dut traverser des montagnes pelées et des déserts uniquement peuplés de reptiles, l'exubérance alimentaire imaginée se transforma en mirage. Les garde-manger incas et aztèques ne s'ouvrirent pas non plus avec la générosité attendue, si bien que la recherche désespérée de quelque chose à se mettre sous la dent tua la curiosité et le goût culinaires. Les gentilshommes et les valets de ferme du plateau de Castille, habitués à engloutir des légumes, des volailles et du porc, souffrissent bientôt du goût amer de la terre promise.

Le jeûne des découvreurs

Le calvaire des expéditions espagnoles commençait à bord des navires, lors de longues traversées le long de côtes désertées. C'est ce que raconte le chroniqueur Pigafetta, qui participa au premier tour du monde, dirigé par Fernand de Magellan et Juan Sebastián Elcano : « Le mercredi 28 novembre

RENCONTRE DE CORTÉS
avec les ambassadeurs de Moctezuma. Huile sur planche avec incrustations de nacre.
Miguel Gonzales, Mexique, 1698.
Musée de l'Amérique, Madrid.



© ORONoz / ALBUM

1520 nous saillîmes hors dudit détroit [de Magellan], et nous entrâmes en la mer Pacifique où nous demeurâmes trois mois et vingt jours sans prendre vivres ni autres rafraîchissements et nous ne mangions que du vieux biscuit tourné en poudre, tout plein de vers et puant l'urine que les rats avaient laissé dessus après en avoir mangé la meilleure partie. Et nous buvions de l'eau jaune infecte. Nous mangions aussi les peaux de bœuf dont était garnie la grande vergue afin que celle-cine coupe pas les cordages. Elles étaient durcies par le soleil, la pluie et le vent. Et nous les laissions

LE MAÏS FRANCHIT L'OCÉAN

ILS LE MANGEAIENT PARCE QU'ILS NE POUVAIENT FAIRE AUTREMENT, mais le pain de maïs ne pouvait remplacer le pain de blé ou de seigle qu'aimaient les conquistadors. Vers 1520, on utilisait le maïs en Andalousie en guise de plante ornementale, et les documents évoquant sa culture apparaissent dès la fin du XVI^e siècle (1599 à Avilés ; 1600 à Miengo ; 1610 dans la ria de Noia). Au XIX^e siècle, en Galice, on regardait encore avec méfiance le pain de maïs.



PLANTE DE MAÏS EN ARGENT PROVENANT DE L'EMPIRE INCA. VERS 1430-1532. MUSÉES D'ÉTAT, BERLIN.



Les mets d'Amérique débarquent en Europe

LES CONQUISTADORS ont rapporté avec eux un catalogue impressionnant de viandes, poissons, fruits et légumes inconnus jusque-là. D'après les théologiens contemporains de la découverte, l'Amérique constituait le dernier événement de

la création, car c'est là, selon eux, que s'entrecroisaient enfin la flore et la faune de tous les continents. Les fruits et les viandes provenant d'Amérique révolutionnèrent au fil du temps l'alimentation des habitants de la vieille Europe. **LE MAÏS**, la pomme de terre et le din-don allaient nourrir des armées et des monastères, contribuant à éviter les famines fréquentes et catastrophiques du Moyen Âge. **LA TOMATE**, le piment et

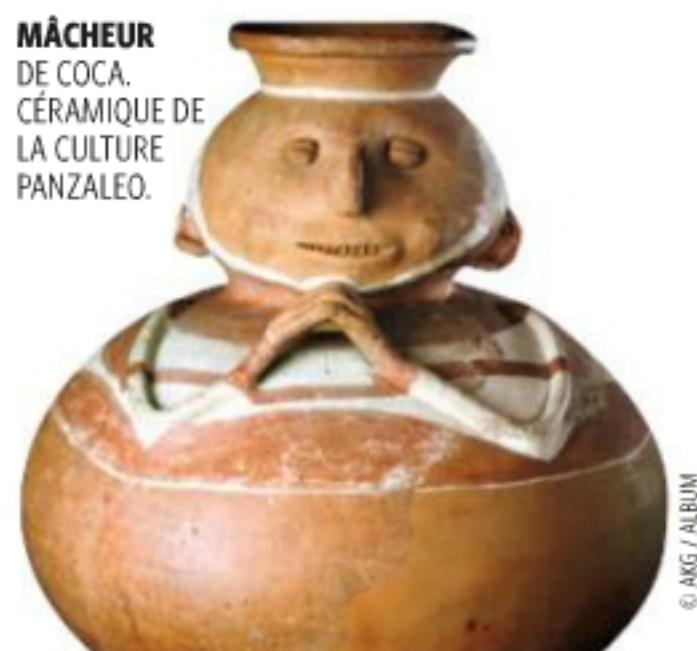
quelques tubercules firent rapidement partie de l'alimentation du monde méditerranéen. Quant au **CACAO**, il conquit les cours d'Europe sous la forme d'une boisson délicieuse : le chocolat, auquel on attribuait des propriétés stimulantes. Avec ces aliments, un autre produit américain, **LE TABAC**, arriva sur le Vieux Continent et cessa bientôt d'être un exotisme pour devenir une marque de distinction sociale.

macérer dans la mer quatre ou cinq jours, puis nous les mettions un peu sur les braises. Et nous les mangions ainsi. Et aussi beaucoup de sciure de bois et des rats qui coûtaient un demi-écu l'un, encore ne s'en pouvait-il trouver assez. »

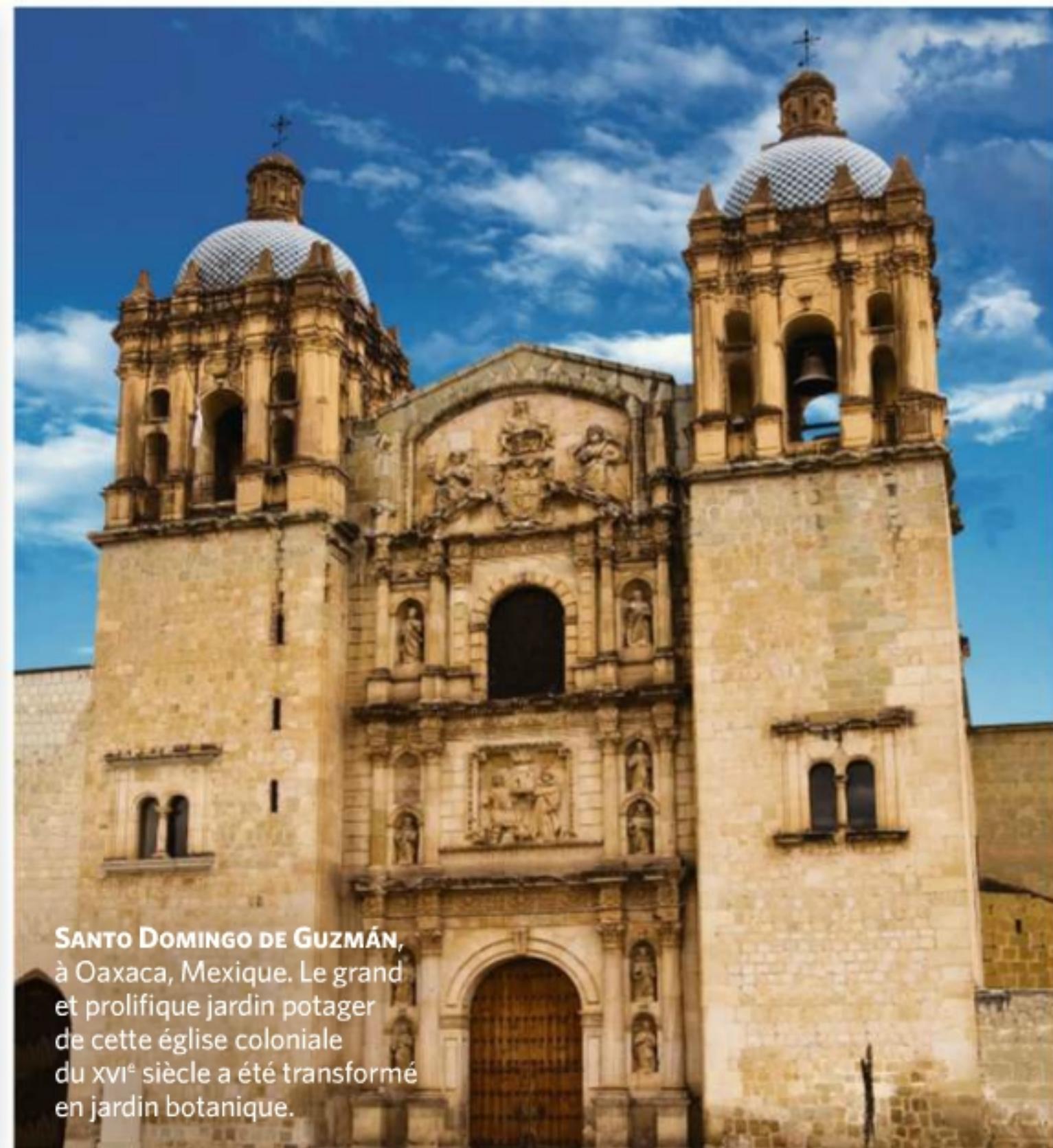
Cette pénurie touchait rarement les flottes atlantiques qui reliaient la péninsule Ibérique aux Indes, et qui s'approvisionnaient à Séville en biscuits, farine, vin, huile, lard, fromages, fruits secs et légumes supportant bien la traversée ; les animaux vivants (vaches et brebis) fournissaient la viande nécessaire. La faim pouvait également survenir après un naufrage. C'est ce qui arriva,

LE COMMERCE DE LA COCA

LES ESPAGNOLS abhorraient la consommation de la coca, dont le suc permettait aux indigènes de réaliser des travaux pénibles sur les hauteurs andines. Ils profitèrent toutefois de son commerce. Cieza de León explique que « certains en Espagne sont riches grâce à la valeur qu'ils ont tirée de cette coca, en l'achetant, la revendant et la rachetant aux Indiens sur les marchés ».



© AGF / ALBUM



SANTO DOMINGO DE GUZMÁN, à Oaxaca, Mexique. Le grand et prolifique jardin potager de cette église coloniale du XVI^e siècle a été transformé en jardin botanique.

© FOTOTECA 9 X 12

par exemple à Pamphile de Narvaez en 1528 alors que s'achevait de façon dramatique son périple accidenté de conquête de la Floride. La flotte coula, les biscuits et le lard pourrissent, les Espagnols mangèrent les chevaux et une poignée de naufragés arriva par miracle près de l'embouchure du Rio Grande. C'est là que commença la tragique aventure d'Alvar Núñez Cabeza de Vaca et de cinq chrétiens affamés, esclaves des Indiens : ils parcoururent

4 000 kilomètres à travers le désert mexicain en mangeant des figues de Barbarie, des scor-

pions, des serpents voire de la terre... Parfois, le jeûne était même le compagnon inséparable des conquistadors qui pénétraient en territoire inconnu et, souvent, hostile.

Les pillages de Cortés

Pendant sa campagne contre l'Empire aztèque, Hernán Cortés résista mieux que d'autres conquistadors aux assauts de la faim grâce, en grande partie, au pillage auquel ses hommes se livrèrent sans ménagement, comme le rapporte Bernal Díaz del Castillo : « Nous trouvâmes quatre maisons pleines de maïs et de nombreux haricots, et trente poules

et melons de la terre, que sur ces terres on appelle courges. » Dans leur progression, les Espagnols ne firent pas les fines bouches devant des animaux dont la vue « est bien repoussante, car ils ressemblent à de vrais lézards d'Espagne » ; il s'agit des iguanes, qui « ont la forme de petits serpents, mais sont bons à manger ».

Les pénuries « de ceux qui se consacrent au travail de conquête » semblent prendre fin à leur arrivée dans la capitale aztèque, en novembre 1519. Bernal Díaz rend compte du banquet offert à Cortés par le vice-roi aztèque au nom de son empereur Moctezuma. Les Espagnols assistent alors, stupéfaits, à un défilé interminable de plats succulents : jambons à la génoise, pâtés de cailles et de pigeons, coqs à jabot et poules farcies, marinades de cailles, canardeaux et oisons entiers avec les becs dorés, têtes de porcs et de cerfs... Les haricots, le piment, l'amande de cacaoyer, le

D'après le chroniqueur Díaz del Castillo, les iguanes, semblables à de « petits serpents », sont « très bons à manger ».

IGUANE. ILLUSTRATION D'UN ABRÉGÉ D'HISTOIRE NATURELLE BRITANNIQUE. XVIII^e SIÈCLE.



© AGF / ALBUM

La variété des aliments chez les Aztèques

PENDANT LA CONQUÊTE DU MEXIQUE, Cortés et son armée arrivèrent dans la ville de Hueyotlipan après une dure bataille et furent reçus par son chef Maxicatzin, qui les ravitailla généreusement. Ci-dessous, la scène de l'arrivée représentée sur le *Lienzo de Tlaxcala*, un codex colonial du XVI^e siècle consacré à la conquête du Mexique.



① Bétail

L'élevage aztèque de bétail était pauvre, il se limitait à certains oiseaux et aux chiens.

② Tortillas

Le maïs était consommé sous forme de crêpe (*tortilla*), seule ou avec divers condiments.

③ Oiseaux rôtis

Les oiseaux cuisinés dans la région étaient surtout des dindons, des perdrix et des faisans.

④ Dindons

Originaire du Mexique, le dindon était une des volailles très appréciées dans la cuisine aztèque.

⑤ Épis

Le maïs constituait l'aliment principal des indigènes de la région mexicaine.

maïs et cent autres plantes du marché de Tlatelolco, le plus grand et le plus important de l'Empire aztèque, entrent déjà dans la cuisine des conquistadors, en attendant de recevoir un nom. Mais la faim guettait encore les soldats de Cortés : lorsqu'ils furent expulsés de Tenochtitlan par les Aztèques, en juin 1520, dépourvus de tout, ils durent manger leurs propres montures.

La traversée épique de Pizarro

La conquête de l'Empire inca par les hommes de Pizarro commença aussi par un jeûne draconien. Dans leur poussée vers le sud depuis Panamá, ils durent s'arrêter dans un port « qu'ils nommèrent de la faim, à cause de celle qui les tenaillait quand ils y entrèrent », raison pour laquelle ils étaient « très maigres et jaunes », raconte Pedro Cieza de León. Pizarro, qui « dans sa vie avait connu bien des souffrances et des faims de loup », encourageait ses compagnons.

Et tandis que quelques-uns partaient en bateau chercher du secours, avec un cuir dur et sec pour toute nourriture, ceux qui restèrent sur les lieux mangeaient « des coeurs de palmier amers » et « des lianes d'où ils tiraient un fruit ressemblant à un gland qui sentait l'ail, et qu'ils mangeaient tant ils avaient faim ».

Avec la même détermination que Cortés pour nourrir sa troupe, Pizarro traversa les Andes pour prendre la forteresse inca de Cuzco et s'emparer de son or et de ses provisions. Lors de cette traversée épique, il mangea la viande congelée des chevaux que ses avant-gardes, épuisées, avaient laissée dans les glaciers de la cordillère. Les Castillans terminèrent cette étape andine avec des vivres très simples : maïs, vin, vinaigre et herbes. L'arrivée à Copayayo mit fin à cet enfer, car ses habitants « sortirent avec des agneaux, des brebis et des racines... ». Les Espagnols qui attaquèrent les auberges (magasins) et dépôts de nourriture de

l'empereur inca découvrirent les nombreuses variétés de maïs et de pommes de terre. Arrivé à Cuzco, Pizarro reçut les prémices, premiers fruits de la terre, auxquels seul le souverain avait droit : *canya utcosara* (maïs blanc très tendre), viande rôtie de lama blanc et pommes de terre rouges précoces.

En somme, seule la faim fut capable de vaincre le dégoût et obligea les conquistadors du Nouveau Monde à avaler des racines et des animaux étranges. En attendant qu'arrivent d'Espagne les mets familiers auxquels ils étaient habitués, ils durent s'adapter à la cuisine indigène. ■

XABIER ARMENDARIZ
HISTORIEN

Pour en savoir plus

ESSAIS
La Vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole
Jacques Soustelle, Hachette, 2002.

La Conquête du Mexique
Bernal Diaz del Castillo, Actes Sud, 2009.

LA CAPITALE DES PARTHES

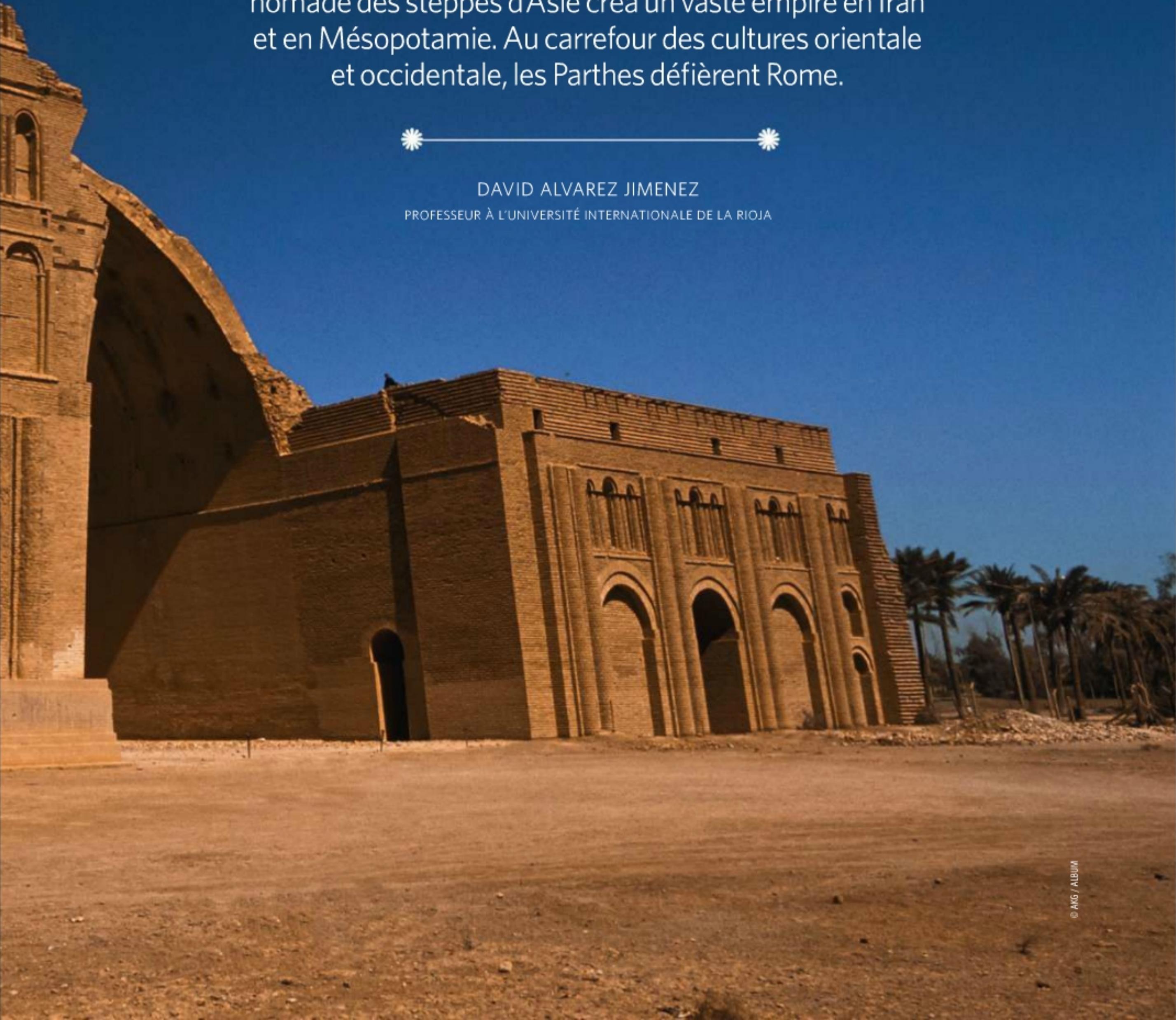
De l'ancienne Ctésiphon, en Irak, il ne reste que la façade du palais royal de l'époque sassanide et son arche imposante, qui était le portail principal de la salle d'audience (*iwan*).



LES PARTHES PRINCES DE L'ORIENT

DU III^e SIÈCLE AV. J.-C. AU III^e SIÈCLE APR. J.-C., UN PEUPLE NOMADE DES STEPPES D'ASIE CRÉA UN VASTE EMPIRE EN IRAN ET EN MÉSOPOTAMIE. AU CARREFOUR DES CULTURES ORIENTALE ET OCCIDENTALE, LES PARTHES DÉFIÈRENT ROME.

DAVID ALVAREZ JIMENEZ
PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ INTERNATIONALE DE LA RIOJA





© BRIDGEMAN / INDEX

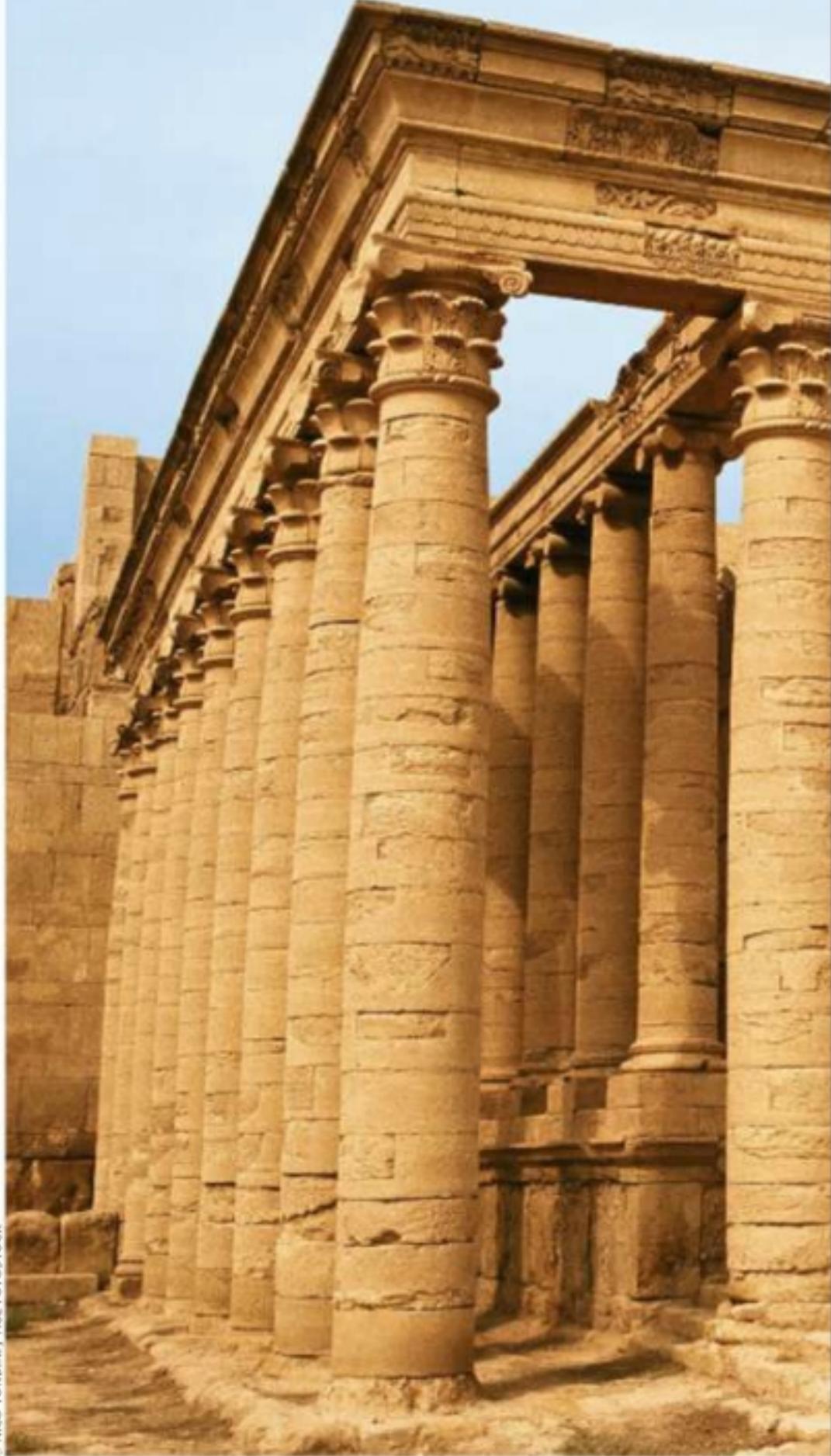
LE SUPPLICE DE CRASSUS

Après être sortis victorieux de la bataille de Carrhae, les Parthes s'emparèrent du corps du général romain Crassus et lui coulèrent de l'or fondu dans la bouche. Détail du tableau de Lancelot Blondeel, xv^e siècle, Musée Groeninge, Bruges.

En 53 av. J.-C., Marcus Licinius Crassus, allié de Pompée le Grand et de César au sein du premier triumvirat régissant Rome à cette époque, prit la tête d'une imposante armée formée de sept légions, de 4 000 soldats d'infanterie légère et autant de cavaliers, et entreprit de marcher sur l'Orient. Son but était de donner une leçon aux Parthes, peuple établi en Mésopotamie et en Iran, que les Romains jugeaient aussi faible et efféminé que tous les barbares de l'Est. Après avoir traversé l'Euphrate, Crassus et ses hommes progressèrent sur un territoire désolé, sans eau et sous un soleil de plomb, jusqu'à ce qu'ils atteignent la plaine de Carrhae, proche de l'actuelle ville de Harran, en Turquie. De là, ils purent enfin voir leurs ennemis, des détachements de cavaliers sales et couverts de poussière qui n'étaient guère plus de 10 000 et ne semblaient

pas peser bien lourd face aux envahisseurs, dont les effectifs s'élevaient à près de 50 000 hommes. La victoire paraissait facile.

Mais les légionnaires entendirent soudain le son sourd et terrifiant de tambours de bronze, « un mélange de rugissements de bêtes féroces et de coups de tonnerre », écrit Plutarque. Les cavaliers retirèrent leurs capes, laissant apparaître des heaumes scintillants, des cuirasses et des cottes de maille en fer et en acier. Lorsque Crassus ordonna à ses troupes d'attaquer, les Parthes, tout en feignant de se retirer, réalisèrent une manœuvre enveloppante qui leur permit de cribler les



© NICO TONIN / AGE FOTOSTOCK

247 av. J.-C.

CHRONOLOGIE RIVAUX TERRIBLES DE ROME

Arsace, chef des Parthes établis à l'est de la mer Caspienne, se rebelle contre les Séleucides. Il s'empare de la Parthie et favorise l'expansion de son peuple.

171 av. J.-C.

Mithridate I^{er} devient roi des Parthes. Il conquiert Babylone et capture le souverain séleucide Démétrios II Nicator. Il traite avec égards le monarque vaincu et le marie à une noble parthe.



LE ROI PARTHE ORODÈS II. DRACHME EN ARGENT FRAPPÉ À SUSE. 1^{er} SIÈCLE AV. J.-C.



LES INTRIGUES DE L'ESCLAVE

UN DRAME À LA COUR PARTHE

En 20 av. J.-C., **Auguste** offrit au roi parthe Phraatès IV une belle esclave italienne prénommée Musa. Il espérait qu'elle deviendrait la concubine du monarque et servirait les intérêts de Rome. Mais l'ancienne esclave œuvra pour ses seuls intérêts et commença à intriguer afin de s'assurer que le fils qu'elle avait eu du roi, **Phraatacès**, monte sur le trône. Le départ pour Rome de cinq descendants légitimes du roi libérait la voie à Phraatacès, qui assassina son père en l'an 2 av. J.-C. (ce dernier avait lui aussi commis un parricide et assassiné trente de ses frères pour accéder au trône) et prit le pouvoir. Musa gouverna l'empire aux côtés de son fils, comme le prouvent les pièces de **monnaie** les représentant ensemble. L'historien gréco-romain Flavius Josèphe raconte que le nouveau monarque épousa sa propre mère et que cette dernière fut la cause de la rébellion qui, après à peine six ans de règne, lui coûta son trône. Phraatacès se réfugia à Rome, mais on ne connaît pas le sort qui fut réservé à sa mère.

légionnaires de flèches. Le combat dura toute la journée et se solda par la défaite des Romains, qui perdirent 20 000 hommes. Crassus lui-même périt dans une escarmouche. Son corps fut porté devant le général parthe, qui exigea qu'on fît couler de l'or fondu dans sa gorge afin de le punir de sa légendaire avarice.

Le grand ennemi de Rome

La défaite de Crassus à Carrhae fut la pire de toutes celles qu'avaient essuyées les Romains depuis les guerres puniques, comparable à celle de Cannes contre Hannibal, en 218 av. J.-C. Elle marqua le début d'une longue période d'affrontements entre Romains et Parthes, peuple guerrier établi en Iran, qui avait édifié deux siècles plus tôt un puissant empire en Asie centrale et en Mésopotamie. Après Carrhae, les Romains organisèrent des campagnes de pillage au-delà de la frontière de l'Euphrate et s'immiscèrent fréquemment dans les luttes de pouvoir à la cour parthe, allant parfois jusqu'à soutenir certains candidats au trône. En 116 apr. J.-C., après une invasion spectaculaire, Trajan parvint à prendre Ctésiphon, la capitale. Mais les Parthes résistèrent aux assauts. Comme l'écrivit l'orateur Marcus Cornelius Fronto, « les Parthes, seuls de tous les hommes,

frontements entre Romains et Parthes, peuple guerrier établi en Iran, qui avait édifié deux siècles plus tôt un puissant empire en Asie centrale et en Mésopotamie. Après Carrhae, les Romains organisèrent des campagnes de pillage au-delà de la frontière de l'Euphrate et s'immiscèrent fréquemment dans les luttes de pouvoir à la cour parthe, allant parfois jusqu'à soutenir certains candidats au trône. En 116 apr. J.-C., après une invasion spectaculaire, Trajan parvint à prendre Ctésiphon, la capitale. Mais les Parthes résistèrent aux assauts. Comme l'écrivit l'orateur Marcus Cornelius Fronto, « les Parthes, seuls de tous les hommes,

LE GRAND TEMPLE DE HATRA

Hatra fut un puissant centre de commerce et un bastion face à Rome. Le temple de Shamash (ci-dessus) mêle des éléments architecturaux grecs, comme les chapiteaux, et des fondations de style iranien.

53 av. J.-C.

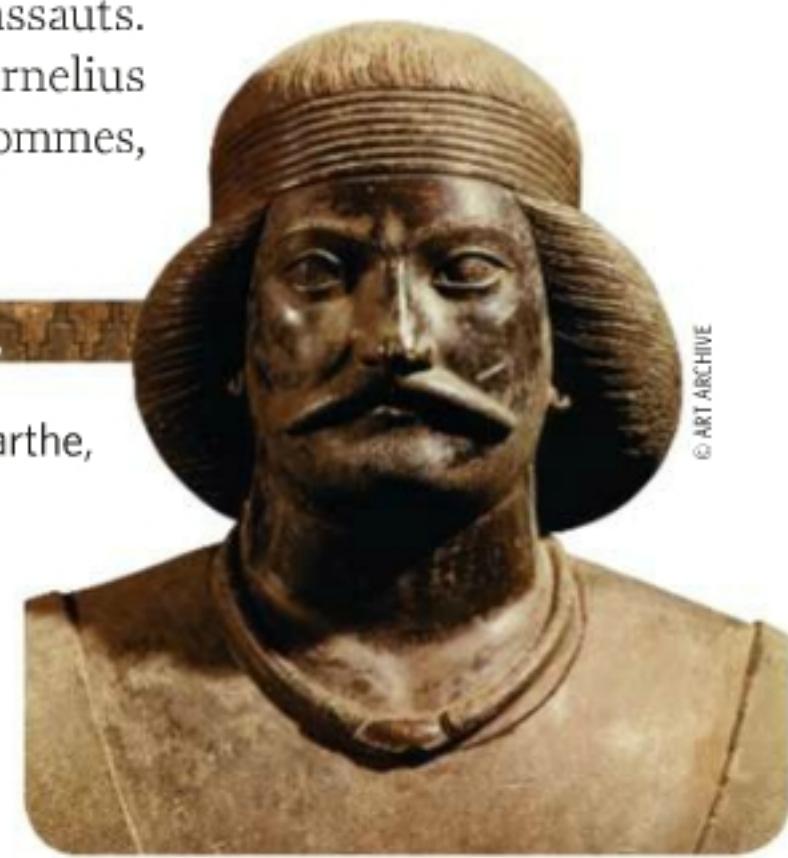
Bataille de Carrhae entre les Romains et les Parthes. Le triumvir Marcus Licinius Crassus échoue dans sa tentative d'envahir la Parthie. Il est vaincu par le roi Orodès II.

116 apr. J.-C.

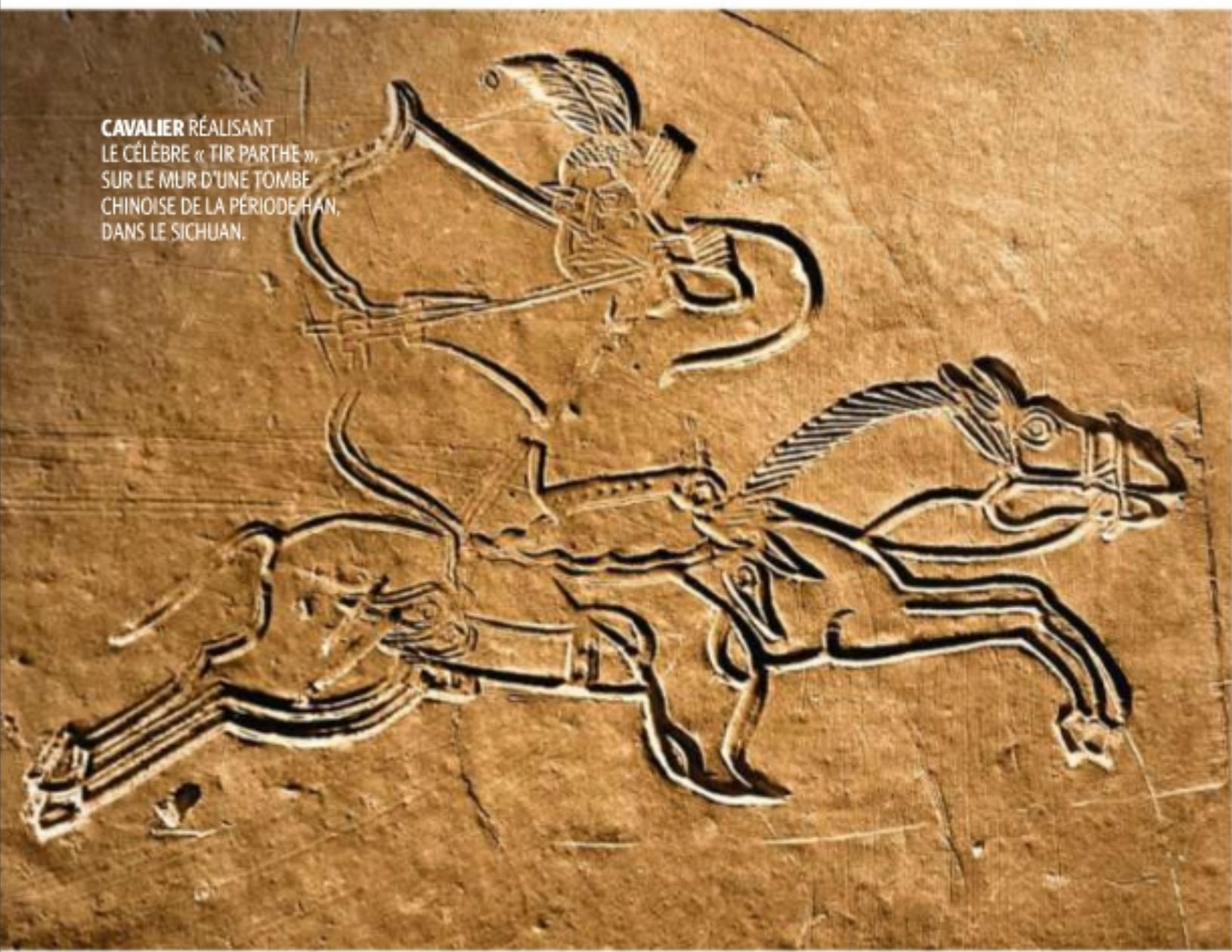
L'empereur **Trajan** envahit la Parthie et met à sac la capitale, Ctésiphon. Il destitue Osroès I^{er} et place sur le trône Parthamaspates, un roi fantoche favorable aux intérêts romains.

224 apr. J.-C.

Artaban V, dernier roi parthe, meurt au combat face aux troupes d'Ardashir, roi de la satrapie de Perse, qui fonde la dynastie des Sassanides.



GUERRIER PARTHE. SCULPTURE EN BRONZE. 1^{er} SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE DE TÉHÉRAN.



CAVALIER RÉALISANT LE CÉLÈBRE « TIR PARTHE », SUR LE MUR D'UNE TOMBE CHINOISE DE LA PÉRIODE HAN, DANS LE SICHUAN.

© ART ARCHIVE

VILLES OASIS SUR LA ROUTE DE LA SOIE

Centres de ravitaillement grâce à leurs réserves d'eau, Hatra ou Palmyre étaient des étapes obligées sur les routes caravanières reliant l'Orient à l'Occident. Ci-dessous, chameau de Bactriane chargé de marchandises. Dynastie Tang. VII^e siècle. Musée de Pékin.



© ERICH LESSING / ALBUM

ont toujours porté dignement le nom d'ennemis contre le peuple romain ». Il s'agissait bien d'une réalité tangible. Depuis la défaite des Carthaginois – grands ennemis des Romains dans leur histoire politique et leur mémoire collective –, Rome n'avait plus rencontré d'adversaires ayant un potentiel équivalent à celui des Parthes quant à l'étendue de leur empire, leur population et leurs capacités économiques.

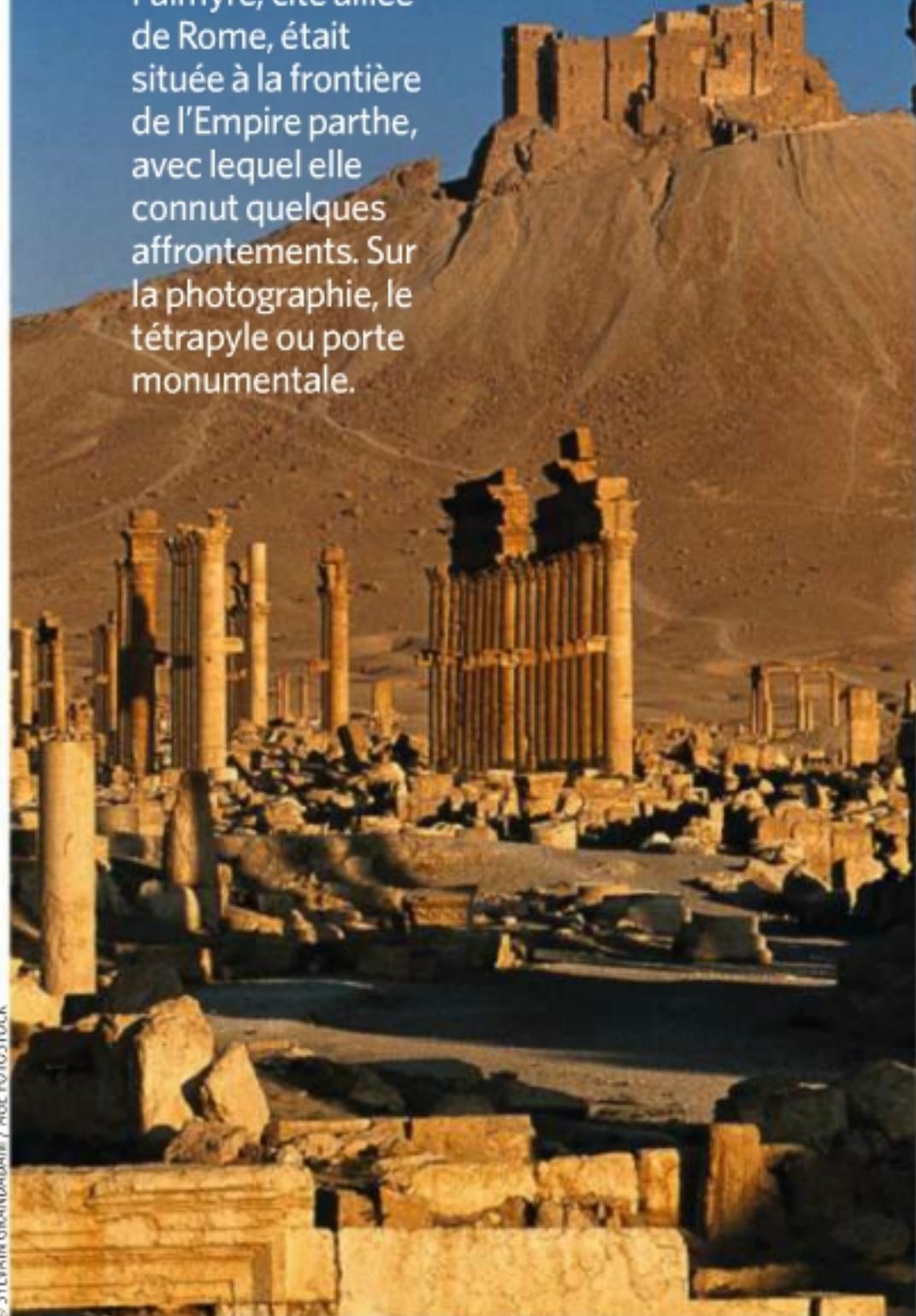
L'importance de l'armée

Pour comprendre l'origine de la Parthie, il faut remonter à la conquête de l'Empire perse par Alexandre le Grand. Après la mort de ce dernier, en 323 av. J.-C., apparut en Iran et en Mésopotamie le grand Empire séleucide fondé par Séleucos, l'un des généraux du roi macédonien. Très vite, les Séleucides eurent des difficultés à maintenir l'intégrité territoriale, en particulier à l'est, où les satrapes (gouverneurs des provinces) de la Bactriane et de la Parthie prirent leur indépendance.

Profitant de cette situation, les Parnes, tribu iranienne, s'approprièrent le territoire de la Parthie en 247 av. J.-C. Les Parnes, devenus les Parthes, étaient gouvernés par Arsace I^{er}, considéré comme le fondateur de la dynastie des Arsacides, « un homme aux origines incertaines, mais de grand courage... habitué à vivre de pillages et de vols », disait de

ENTRE DEUX EMPIRES

Palmyre, cité alliée de Rome, était située à la frontière de l'Empire parthe, avec lequel elle connut quelques affrontements. Sur la photographie, le tétrapyle ou porte monumentale.



© SYLVAIN GRANDJEAN / AGE-FOTOPOSTOCK

lui Justin, historien romain du III^e siècle. Dans les décennies suivantes, au fil d'un processus long et tortueux, les Parthes s'emparèrent de la totalité du territoire séleucide. La conquête de la Mésopotamie fut déterminante : avec ses grands centres urbains (Séleucie, Ctésiphon, Nippour, Ourouk et Babylone), elle devint le cœur de l'Empire parthe. Les souverains parthes étendirent leur territoire de l'Euphrate à la Bactriane, de l'Inde et de l'Asie centrale jusqu'au golfe Persique et à l'océan Indien. Justin n'exagérait en rien lorsqu'il déclarait : « à présent [au III^e siècle] l'Orient est aux mains des Parthes, comme s'ils s'étaient distribué le monde avec les Romains ».

Le bastion le plus solide du pouvoir parthe était son armée. On a parfois affirmé que l'organisation militaire parthe était de type féodal et que les rois, faute de disposer d'une armée permanente, devaient engager des contingents privés dans les moments critiques. Des études récentes démontrent cependant que les Arsacides avaient placé des garnisons stables aux frontières et disposaient de lieux



COMMERCE ET DIPLOMATIE

L'OUVERTURE AVEC LA CHINE

L'origine de la route de la soie est née des contacts entre les Parthes et un empereur de la dynastie Han, Wudi (141-87 av. J.-C.). À la recherche d'alliés contre les nomades de Mongolie, **Wudi** envoya en Parthie une ambassade commandée par Zhang Qian. À son retour, celui-ci rapporta des informations détaillées sur les coutumes et les produits de Parthie, de Bactriane, d'Inde et de la Méditerranée. Les autorités chinoises projetèrent alors de créer une route directe avec l'Occident afin de pouvoir vendre leurs articles les plus précieux, en particulier **la soie**. Afin de contrôler le tronçon final de la route et d'en retirer des bénéfices conséquents, les Parthes assurèrent à la dynastie Han qu'au-delà de Babylone, ils rencontreraient de grosses difficultés.



WUDI, EMPEREUR DE LA DYNASTIE HAN, FUT LE PREMIER À ENTRER EN CONTACT AVEC LES PARTHES. MANUSCRIT EN SOIE, 673. MUSÉE DES BEAUX-ARTS DE BOSTON.

LE DIEU AHURA-MAZDA
REMET LES SYMBOLES DE
LA ROYAUTÉ À ARDASHIR
ET À SON FILS SAPOR.
RELIEF DE TAQ E-BOSTAN.



© IVAN VODVIN / AGE FOTOSTOCK

VÊTUS À LA MODE DES STEPPIES

Les Parthes portaient une tunique qui, tel un jupon, couvrait un pantalon ample ; une tenue dérivée de leur passé de cavaliers nomades. Ci-dessous, la statue d'un prince parthe. Musée national d'Irak, Bagdad.



EL SCALA, FIRENZE

fortifiés que seul un gouvernement central organisé était capable d'entretenir. Mais les cavaliers parthes se distinguaient surtout par leur extraordinaire habileté à monter à cheval et leur adresse au tir à l'arc. Redouté, le célèbre « tir parthe » consistait à simuler la fuite pour ensuite réduire à néant les adversaires grâce à une excellente visée. Trogue Pompée, historien du 1^{er} siècle av. J.-C., décrivait les Parthes ainsi : « Ils combattent soit en chargeant avec leurs chevaux, soit en tournant le dos ; souvent même ils simulent la fuite pour que leurs poursuivants ne se gardent pas des blessures. » C'est ce qui causa la perte de l'armée de Crassus pendant la bataille de Carrhae.

Les Parthes possédaient aussi une cavalerie lourde formée de cataphractaires et de *clibanarii*, qui jouaient le rôle de forces de choc. Au sein d'importants contingents, les cavaliers étaient protégés par de lourdes cottes de maille – dont les chevaux étaient également recouverts – et armés de longues lances qui semaient le désordre et la mort dans l'infanterie ennemie. Compte tenu du coût élevé de leur équipement, ces troupes étaient constituées d'aristocrates. En revanche, l'infanterie arsacide était le maillon faible de cette armée.

Situé au cœur de l'Eurasie, l'Empire parthe fut un véritable carrefour de traditions culturelles, religieuses et artistiques. Sans jamais oublier leur passé nomade, les Parthes absorbèrent des

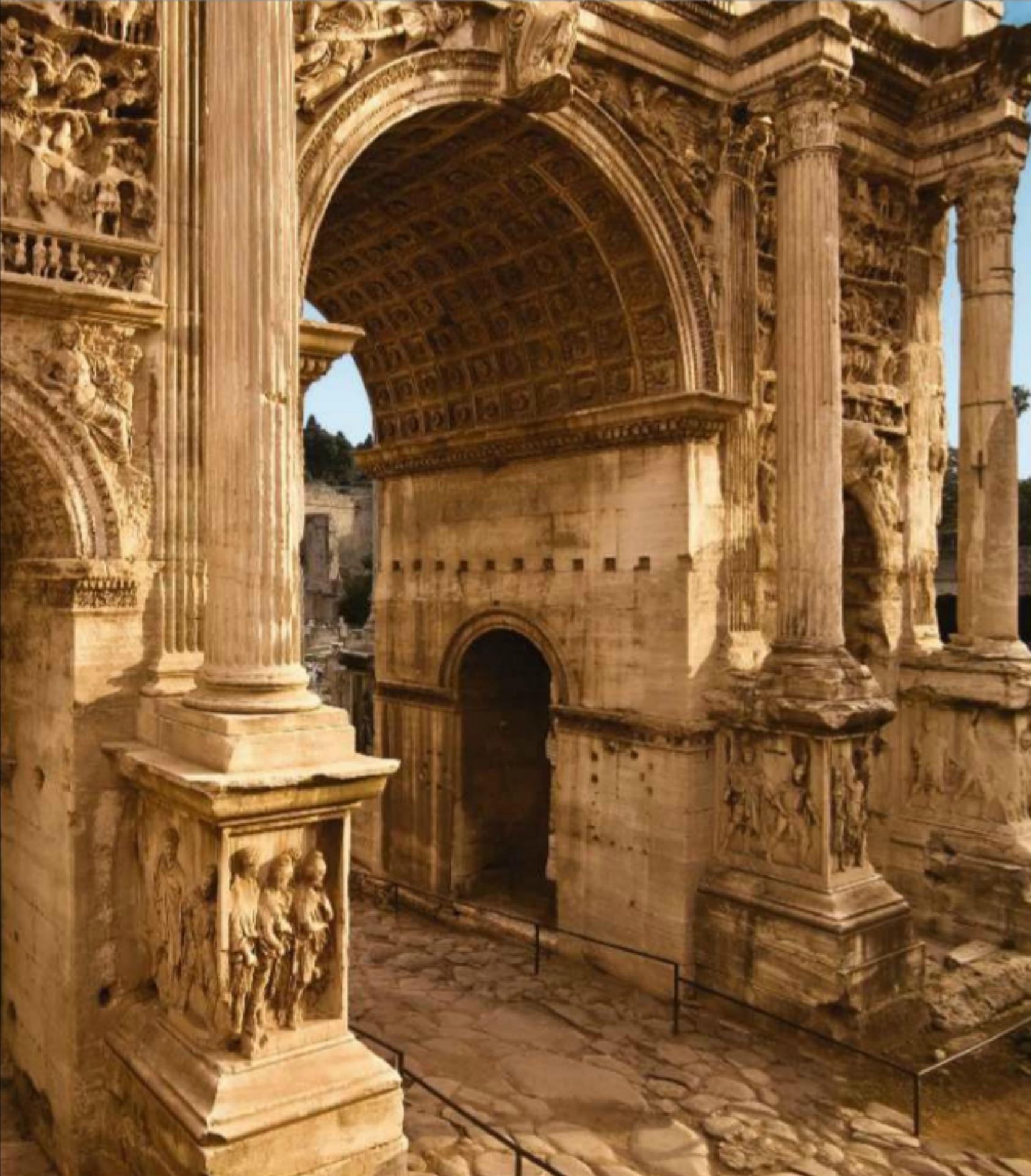
éléments des cultures perse, mésopotamienne et même grecque (implantée en Asie centrale sous la domination séleucide). Ils utilisaient le grec comme langue administrative et commerciale, ainsi que l'araméen et le parthe. Peu à peu s'affirmèrent des valeurs spécifiquement perses, les monarques adoptèrent le titre de roi des rois, se considérant comme les successeurs directs des Achéménides, la dynastie perse renversée par Alexandre.

Un empire multiculturel

Une grande diversité régnait également sur le plan religieux. La maison royale parthe, de même qu'une partie importante de la population iranienne, était adepte du zoroastrisme, religion officielle de l'ancien Empire perse achéménide. Dans les villes mésopotamiennes, on adorait des dieux orientaux tels que Bêl, Nabû, Assur, Inanna, Anu, Shamash ou Sîn, dont beaucoup furent ensuite assimilés aux divinités grecques. Ainsi, Nabû, le dieu babylonien de l'écriture fut associé à Apollon ; Nanaya, la déesse de l'amour, à Artémis, et Nergal, le dieu des Enfers,



© FRANK / AGE FOTOSTOCK



LA DERNIÈRE CONQUÊTE

SEPTIME SÉVÈRE BAT LES PARTHES

En 197, l'empereur romain Septime Sévère envahit l'Empire parthe. Il descendit l'Euphrate dans une flottille avec ses troupes et s'empara de Babylone, de Séleucie et de Ctésiphon, la capitale parthe, dont le roi Vologèse V s'enfuit sans offrir de résistance, abandonnant la totalité de son trésor. Sévère s'empressa de proclamer sa victoire et s'arrogea le titre de **Parthicus Maximus**. La suite de la campagne fut moins brillante. Sévère remonta le Tigre et attaqua Hatra, gouvernée par un vassal de l'Empire parthe. Les Romains assiégèrent la ville, protégée par une imposante muraille, mais les habitants de Hatra refusèrent de se soumettre. Ils incendièrent les machines d'assaut romaines avec du pétrole bitumineux ; leurs **arcs** de longue portée et les ripostes de leur cavalerie causèrent de nombreuses pertes parmi les légionnaires. L'empereur donna finalement l'ordre de battre en retraite, mais, de retour à Rome, il célébra toutefois son triomphe en faisant ériger son célèbre arc.

à Hercule. Les grandes religions monothéistes étaient aussi présentes. Le judaïsme s'implanta dans des villes comme Babylone et la maison royale de l'Adiabène – royaume situé sur la frontière entre l'Empire parthe et l'Arménie – s'y convertit. Originaire du nord-est de l'Inde, le bouddhisme était pratiqué aux confins de l'empire et le christianisme se répandit à partir du 1^{er} siècle apr. J.-C., comme le prouve la présence d'un évêque à Séleucie. On relève par ailleurs de nombreux nouveaux cultes, tels que le mithraïsme – qui connut un succès fulgurant dans les territoires dominés par les Romains – et le manichéisme, fondé sur l'existence de deux principes distincts, le Bien et le Mal, dont l'Arsacide Mani est à l'origine, même si sa doctrine se répandit plutôt au début de la période sassanide.

Les Parthes jouèrent un rôle décisif dans la création de la route de la soie, grande voie commerciale reliant la Chine au Proche-Orient et, de là, à l'Empire romain. Elle permettait la circulation de toutes sortes de produits précieux. Après avoir établi des relations diplomatiques

avec la dynastie Han, les Parthes veillèrent à assurer la sécurité des tronçons de la route passant sur leur territoire, réservant aux caravanes des endroits où faire halte et touchant des droits de péage et des taxes de douane.

L'année 224 marqua la fin de la domination parthe. Ardashir, prince d'une petite cité perse, se souleva contre le roi Artaban V et le battit lors de la bataille d'Hormizdaghan. Il occupa peu après la capitale, Ctésiphon. Proclamé roi des rois, il fonda un nouvel Empire perse et mésopotamien, l'Empire sassanide, qui constitua pendant quatre siècles pour Rome et Constantinople une menace tout aussi terrible que celle représentée par ses prédécesseurs parthes. ■

L'ARC DE SEPTIME SÉVÈRE

Il fut érigé en 203 à l'extrême nord-ouest du forum de Rome (ci-dessus), afin de commémorer les victoires militaires de Septime Sévère et de ses fils Caracalla et Geta sur les Parthes en 194-195 et 197-199.

Pour en savoir plus

ESSAIS
Carrhes, 9 juin 53 av. J.-C. : anatomie d'une défaite
Giusto Traina, *Les Belles Lettres*, 2011.

L'Image des Parthes dans le monde gréco-romain
Charlotte Lerouge, *Franz Steiner Verlag*
Wiesbaden GmbH, 2007.

LA PARTHIE, UN CARREFOUR DE CULTURES

Situé presque au centre géographique de l'Eurasie, l'Empire parthe joua un rôle essentiel dans le développement de nouvelles routes commerciales entre l'Orient et l'Occident, ainsi que dans la diffusion de courants artistiques et de croyances religieuses sur le territoire fertile de l'Asie centrale.

2 L'INFLUENCE GRECQUE

Les Parthes commencèrent à se familiariser avec les traditions et les mœurs grecques à partir de 247 av. J.-C., date à laquelle ils s'emparèrent des régions orientales de l'Empire séleucide. Cette influence fut si puissante que le roi parthe Mithridate I^{er} fut surnommé **Philhellène** après avoir pris Séleucie du Tigre. La **langue grecque** était en outre celle de l'administration. Et les artistes comme les artisans grecs dominaient la cour de l'État parthe naissant.

RHYTON PARTHE DE STYLE HELLÉNISTIQUE EN FORME DE CHAT SAUVAGE. ARGENT DORÉ, 1^{er} SIÈCLE AV. J.-C., MET, NEW YORK.

3 LA TRADITION MÉSOPOTAMIENNE

Lorsque la Mésopotamie fut intégrée à leur empire, les Parthes adoptèrent ses traditions millénaires. Les rois prirent le titre achéménide de **rois des rois** et protégèrent le culte de **dieux**, tels que Bêl et Nabu. L'**araméen** fut utilisé comme langue diplomatique avec le grec et le parthe, qui s'écrivait avec l'alphabet araméen.

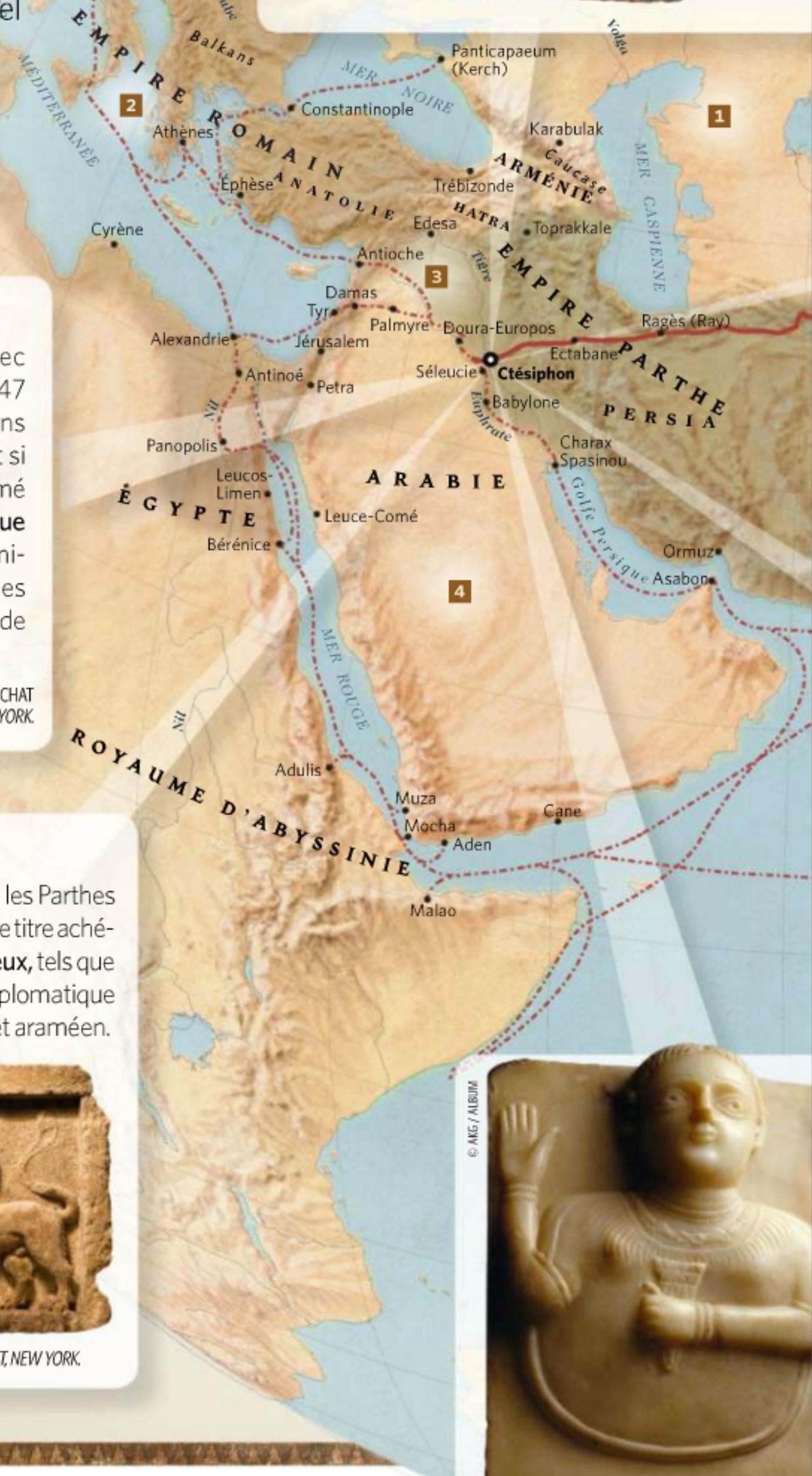
© METROPOLITAN MUSEUM / SCALA, FIRENZE



DEUX LIONS RAMPANTS À HATRA, MOTIF MÉSOPOTAMIEN, 1^{er} SIÈCLE AV. J.-C., MET, NEW YORK.



© BRIDGEMAN / INDEX



© AKG / ALBUM





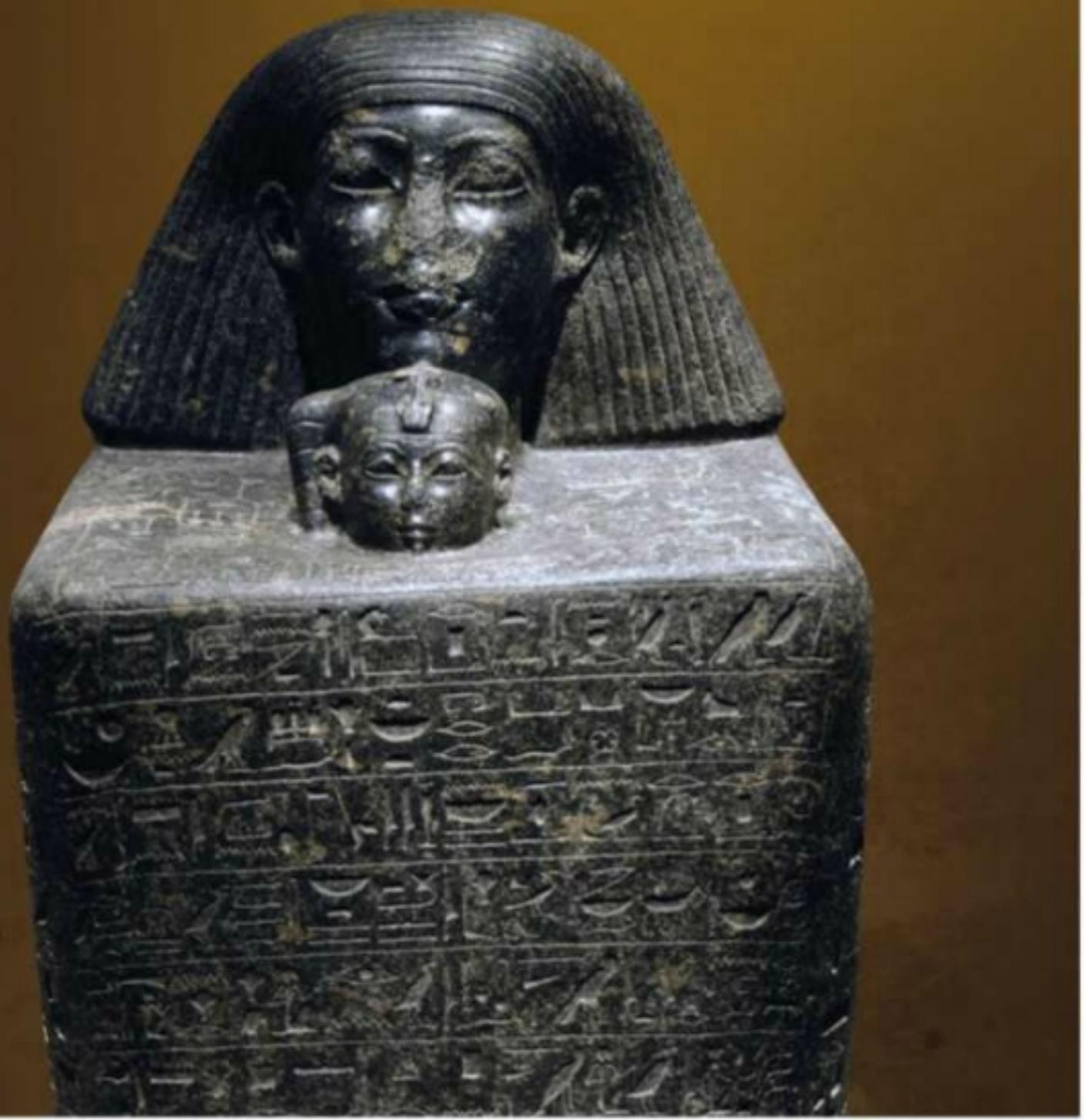
HATSHEPSOUT LA FEMME QUI SE FIT PHARAON

Fille de Thoutmosis I^{er}, Hatshepsout dut épouser son frère Thoutmosis II et se contenter d'un rôle mineur. Devenue régente à la mort de son mari, elle s'autoproclama pharaon, marquant ainsi l'histoire du Nouvel Empire.

HÉLÈNE VIRENQUE
ÉGYPTOLOGUE ASSOCIÉE À L'EPHE

Sur la rive ouest de Louxor, un cirque rocheux abrite l'un des plus impressionnantes temples de l'Égypte pharaonique, connu sous le nom de Deir el Bahari. Les anciens Égyptiens nommaient « Le Sacré des Sacrés » cet édifice funéraire exceptionnel composé de terrasses successives et dont les bas-reliefs célèbrent les actions du « maître des Deux Terres » Hatshepsout, ce pharaon au nom féminin, puisque c'est bien une femme qui a régné sur l'Égypte entre environ 1473 et 1457 av. J.-C. Successivement grande épouse royale, régente puis pharaon, Hatshepsout s'est élevée aux plus hautes fonctions et son règne fait partie des plus importants de la XVIII^e dynastie et plus largement du Nouvel Empire.





© BRIDGEMAN / INDEX

Hatshepsout est probablement par sa mère, la petite-fille d'Ahmosis qui a restauré l'unité du pays en repoussant les occupants hyksos autour de 1530 av. J.-C. ; ce souverain a ainsi fondé une nouvelle dynastie, la XVIII^e, centrée autour de la capitale religieuse Thèbes (l'actuelle Louxor). L'épouse de celui-ci, Ahmès-Néfertari portait le titre d'« épouse du dieu » et s'est distinguée comme régente des pharaons suivants, Amenophis I^{er} et Thoutmosis I^{er}.

La popularité dont elle bénéficie de son vivant est confirmée par le développement d'un culte post mortem dans la région thébaine, un signe que les honneurs rendus aux femmes de la famille royale étaient déjà bien installés dans l'esprit du peuple égyptien. Hatshepsout (« la Première des nobles dames ») est la fille de Thoutmosis I^{er} et de son épouse Ahmès ; elle est mariée à son demi-frère Thoutmosis II qui accède au trône vers 1483 av. J.-C. Le couple aura une fille Néferouré, mais le roi meurt peu de temps après, en 1479 av. J.-C. Le seul héritier mâle est le jeune Thoutmosis III, alors âgé

de 3 ans, fils d'Isis, une épouse secondaire du souverain. La tradition en Égypte veut que la reine exerce la régence en attendant que son beau-fils puisse régner. Dans la tombe du dignitaire Inéni, un texte autobiographique décrit la situation politique après la mort du roi : « Son fils se retrouva à sa place comme roi du Double Pays et il gouverna sur le trône de celui qui l'avait engendré tandis que l'épouse divine Hatshepsout administrait le pays, le Double Pays étant soumis à sa politique. »

L'appui du clergé d'Amon

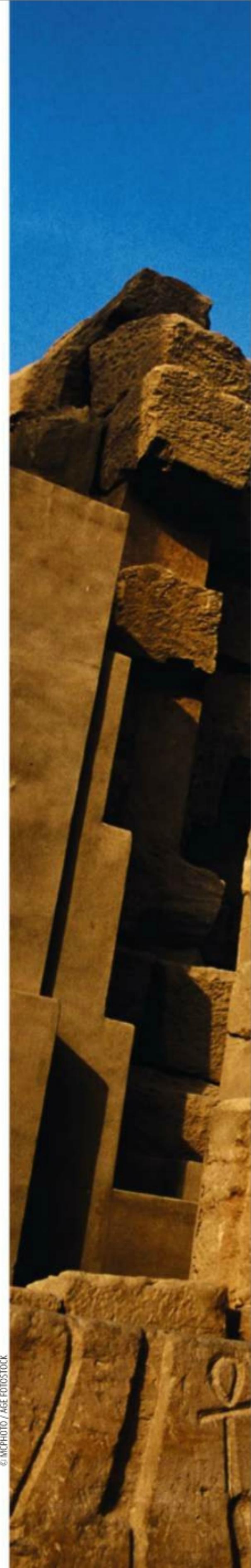
Mais la grande épouse royale ne compte apparemment pas se satisfaire de ce statut. En l'an 7 de Thoutmosis III, elle décide, avec l'appui du clergé d'Amon, le dieu dynastique thébain, de se faire couronner pharaon. Ces prêtres représentaient à l'époque une puissance religieuse mais aussi économique car ils géraient notamment d'immenses domaines agricoles qui approvisionnaient les temples, en particulier dans la région thébaine. Pour justifier ce bouleversement dans la transmission du pouvoir royal, Hatshepsout donne une nouvelle version de

STATUE CUBE DE SENMOUT

L'architecte royal Senmout est représenté ici avec la princesse Néferouré alors qu'elle n'est encore qu'une enfant. Musée Égyptien, Le Caire.

OBÉLISQUE DE KARNAK

Dans le temple de Karnak, Hatshepsout fit dresser une paire d'obélisques de près de 30 mètres de haut, dont un seul reste encore debout aujourd'hui.



© MCPHOTO / AGE FOTOSTOCK

Selon la tradition, la reine exerce la régence en attendant que son beau-fils puisse régner.

LE DIEU AMON REÇOIT DEUX OBÉLISQUES OFFERTS PAR HATSHEPSOUT. FRAGMENT DE RELIEF DE LA CHAPELLE ROUGE DE KARNAK.



CHRONOLOGIE

D'ÉPOUSE ROYALE À PHARAON

1506 av. J.-C.

Naissance d'Hatshepsout, fille de Thoutmosis I^e et d'Ahmès, la grande épouse royale, qui était la fille d'Ahmosis, fondateur de la XVIII^e dynastie.

1486 av. J.-C.

Hatshepsout, fille aînée de Thoutmosis I^e, épouse son demi-frère Thoutmosis II, fils du pharaon et d'une épouse secondaire, Moutnofret.

1479 av. J.-C.

Lorsque Thoutmosis II meurt, son très jeune fils Thoutmosis III devient pharaon et Hatshepsout assure la régence pendant sa minorité.

1473 av. J.-C.

Hatshepsout adopte une titulature royale et règne en tant que pharaon d'Égypte avec l'appui du clergé d'Amon.

1470 av. J.-C.

Hatshepsout envoie une grande expédition vers le pays de Pount (Éthiopie ?) pour s'approvisionner en arbres à encens, myrrhe et matières précieuses.

1457 av. J.-C.

Le nom d'Hatshepsout disparaît des registres et ne sera plus mentionné dans la liste des pharaons. Thoutmosis III commence à régner seul.



© ERICH LESSING / ALBUM

la « théogamie » (naissance divine) toujours visible sur les parois du temple de Deir el-Bahari. Ces scènes décrivent la rencontre de l'épouse royale Ahmès avec le dieu Amon, leur union et la naissance d'Hatshepsout. Cette réinterprétation lui permet d'asseoir sa légitimité : Hatshepsout, fille d'Amon, peut monter sur le trône. Comme tout nouveau pharaon, elle crée sa titulature royale constituée de cinq noms. Elle choisit comme nom d'Horus « Puissante de kas » et comme nom de couronnement « Maâtkâ-Ré » signifiant « Juste est le ka de Ré ». Dans l'iconographie, elle est représentée comme un homme, puisque la fonction royale en Égypte est par essence masculine : chaque roi est un nouvel Horus, le dieu faucon, qui a succédé à son père Osiris.

Sur les bas-reliefs ou dans la statuaire, deux aspects d'Hatshepsout coexistent donc : elle est vêtue d'un pagne tripartite et munie des attributs traditionnels royaux masculins comme la barbe postiche et le pschent. Elle conserve néanmoins son nom de naissance, Hatshepsout, avec la désinence « t » du féminin, et les inscriptions qui louent ses actions et sa piété continuent à employer le pronom féminin. Les spécialistes sont partagés sur ses relations avec son neveu Thoutmosis III. Il est néanmoins maintenant clairement établi qu'Hatshepsout n'a pas cherché à évincer le jeune héritier : par exemple, elle n'a pas créé

un nouveau calendrier à partir de son propre couronnement mais a conservé celui établi pour le jeune héritier. Par ailleurs, Thoutmosis III est marié à Néférouré qui mourra avant qu'il accède au trône. Sur les bas-reliefs exceptionnellement bien conservés de la Chapelle rouge, Hatshepsout apparaît en tant que roi aux côtés de Thoutmosis III, figuré lui aussi comme un souverain avec sa propre titulature.

Une « cogérence » inédite

Ce monument, retrouvé démonté dans le III^e pylône du temple d'Amon à Karnak, a été reconstruit par le Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak (CFEETK) et reste une source essentielle pour mieux comprendre l'idéologie royale du Nouvel Empire. Ses représentations illustrent une situation inédite, à savoir deux souverains pour un seul trône, on parle alors de « corégence » ou de « corègne ». Cette association n'est toutefois pas systématique. Toujours dans le temple de Karnak, entre le IV^e et le V^e pylône, dans la Ouadjet, Hatshepsout fait dresser une paire d'obélisques en beau granit rose d'Assouan afin de souligner son attachement au dieu Amon. Aujourd'hui subsiste encore un des monolithes qui, avec ses 28,5 m, est le plus haut conservé *in situ* en Égypte. Sur ses quatre faces, les inscriptions célèbrent les liens entre la reine-pharaon et le dieu Amon, et cette fois, Thoutmosis III

L'EXPÉDITION AU PAYS DE POUNT

L'un des actes les plus illustres du règne d'Hatshepsout fut l'expédition ordonnée par la reine vers le pays de Pount et qu'elle fit représenter sur les parois de son temple de Deir-el-Bahari.

REPRÉSENTÉE EN HOMME

Hatshepsout se fit couronner pharaon et à ce titre se fit représenter avec les attributs royaux masculins. Adroite, un des colosses osiriens de la reine à Deir el-Bahari.



© BRENDA KEAN / AGE FOTOSTOCK



LE COURONNEMENT

LA LÉGITIMITÉ DU RÈGNE DE PHARAON

Hatshepsout fut couronnée pharaon le 16^e jour d'Akhet, mois de l'inondation. Par cette cérémonie, la veuve de Thoutmosis II, qui assurait la régence de Thoutmosis III, devint la nouvelle souveraine de l'Égypte en corégence avec le jeune roi. Cet événement déterminant est représenté dans les temples de Deir el-Bahari et Karnak.

Sur les bas-reliefs, Hatshepsout, alors grande épouse royale, est amenée sur ordre des divinités Amon et Hathor devant la déesse cobra Ouadjet, protectrice de la royauté égyptienne, qui proclame : « Je me dresse sur ton front, je m'étire en même temps que lui, je m'unis à lui. » Amon pose 9 couronnes royales sur la tête de la reine ; la dernière, la double couronne (pschent), l'intronise roi de Haute et Basse-Égypte.

Amon expose ensuite ses nouvelles fonctions à Hatshepsout, puis la reine prend le soin de préciser au sujet de son père défunt Thoutmosis I^{er} : « Il me couronna de ses mains [...]. Il me fit asseoir sur le socle (de la couronne) d'Horus ». Elle réécrit l'histoire et assure ainsi sa légitimité.



© KENNETH GARRETT / GETTY IMAGES

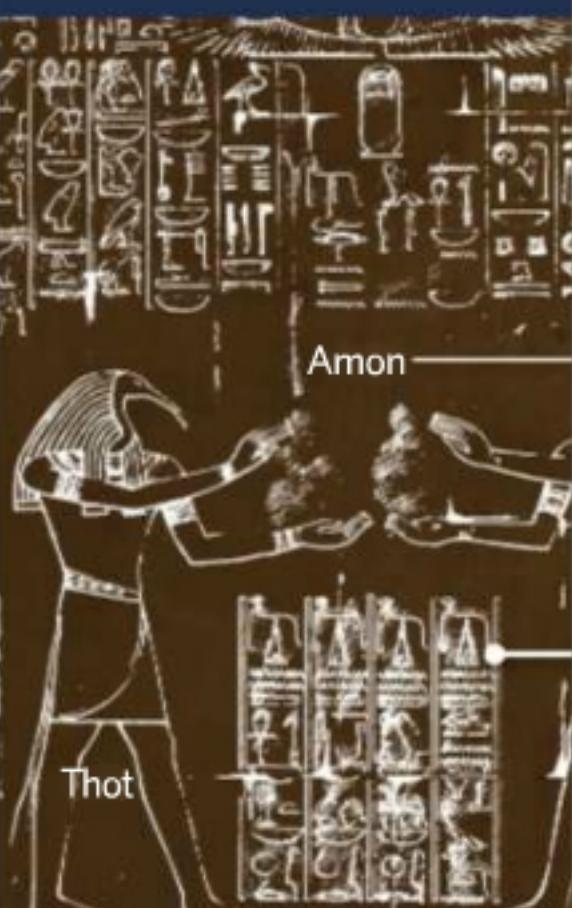
LA CHAPELLE ROUGE

Comme ses prédécesseurs, Hatshepsout a embellie Karnak par des constructions comme des obélisques et la Chapelle rouge, édifiée pour accueillir la barque d'Amon.

LE DIEU AMON ET LA REINE HATSHEPSOUT. STATUES CONSERVÉES AU MUSÉE DE LOUXOR ET AU MUSÉE ÉGYPTIEN DU CAIRE.



REPRODUCTION DE QUELQUES-UNS DES BAS-RELIEFS DE DEIR EL-BAHARI ILLUSTRANT LA CONCEPTION ET LA NAISSANCE DIVINES D'HATSHEPSOUT.



SOURCE: EDOUARD NAVILLE, THE TEMPLE OF THE DEIR-EL-BAHARI, VOL. 2, LONDRES, 1895.

n'est pas mentionné, contrairement au père d'Hatshepsout, Thoutmosis I^{er}. La reine insiste ici sur sa filiation, elle rend hommage à son père comme Horus le fit envers son géniteur Osiris, et se présente comme une héritière légitime.

En réalité, si un homme a occupé une place particulière auprès de la reine-pharaon à cette époque, c'est certainement l'architecte Senmout. Même si la littérature égyptomaniaque le présente comme l'amant de la reine ou le véritable père de sa fille Néférouré, il convient de rester prudent. Il est vrai qu'une série de statues le montre en compagnie de Néférouré dont il était le précepteur. Mais Senmout a surtout œuvré comme architecte lors de la construction du temple funéraire de Deir el-Bahari sur la rive ouest de Thèbes. Dans ce cirque rocheux où se trouvaient déjà des sanctuaires du Moyen Empire datant environ de 2050 av. J.-C. et constitués de terrasses, le temple d'Hatshepsout, par ses dimensions et par son bon état de conservation, saisit chaque nouveau visiteur de la rive ouest. Des rampes permettent d'accéder aux terrasses ornées de portiques et des chapelles dédiées à Anubis et Hathor sont édifiées sur les côtés. Adossés aux piliers de la 3^e terrasse, des statues colossales figurent la reine sous la forme d'Osiris, le dieu des morts : elle est représentée momiforme, les bras croisés sur la poitrine et arbore la double couronne et la barbe postiche ; son visage conserve toutefois

ses traits féminins caractéristiques. Quant aux bas-reliefs, ils illustrent un épisode majeur de son règne, qui eut lieu en l'an 9. Il s'agit de la fameuse expédition commerciale au royaume de Pount qui dura quasiment un an. Cette contrée n'a pas encore été identifiée avec certitude mais elle se situerait probablement au sud de la mer Rouge, en Arabie ou en Éthiopie. De là furent rapportés de l'encens – essentiel pour le fonctionnement des temples –, des matières précieuses (or, ébène ou ivoire) mais aussi des animaux exotiques comme des babouins et une girafe !

Une politique architecturale

La reine n'a pas seulement laissé son empreinte dans la région thébaine mais aussi en Moyenne Égypte, au Speos Artemidos, où elle fit creuser un temple rupestre en l'honneur de la déesse lionne Pakhet. Au cours de son règne d'une quinzaine d'années, elle a donc mené une politique architecturale dans la lignée de ses prédécesseurs, en conservant l'appui du clergé. Les dernières attestations de son règne datent de l'an 22 (vers 1457 av. J.-C.); il est vraisemblable qu'elle est décédée de mort naturelle. Afin d'assurer sa renaissance dans l'Au-delà, Hatshepsout avait fait tailler successivement deux tombes sur la rive ouest de Louxor. La première, alors qu'elle était encore grande épouse royale, se trouve dans le ouadi du Sikkat Taqt Zeid, une vallée retirée située



ENGENDRÉE PAR LE DIEU AMON

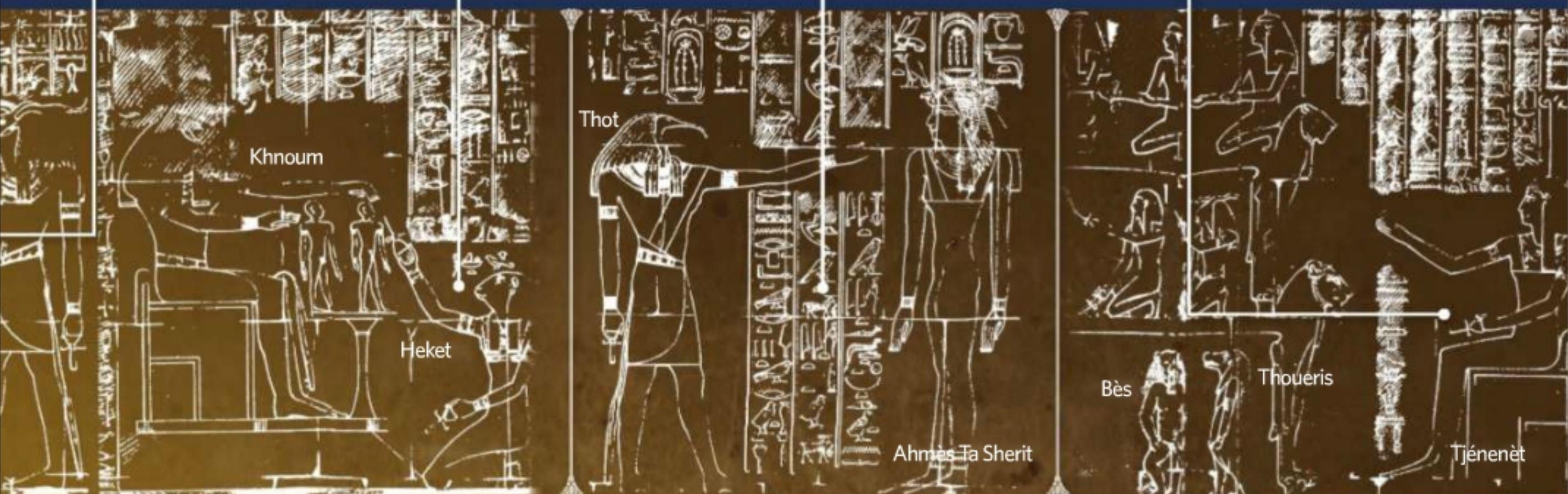
Pour gouverner en qualité de pharaon, Hatshepsout dut proclamer sa légitimité dynastique et put compter sur le précieux appui du clergé du dieu Amon. Afin de légitimer ses droits, la reine fit représenter son origine divine sur le « portique de la naissance » dans le temple funéraire de Deir el-Bahari. Les bas-reliefs illustrent la théogamie, ou union du dieu Amon avec la reine Ahmès, qui donne naissance à un héritier divin : le « pharaon » Hatshepsout.

1 **Le dieu** Amon ordonne à Khnoum, le potier divin, de façonner Hatshepsout : « Va, et façonne-la ainsi que son ka [...]. Façonne cette fille que j'ai engendrée ! ».

2 **Le dieu Khnoum**, aidé par la déesse grenouille Heket qui aide lors des accouchements, façonne Hatshepsout, ainsi que son ka ou force vitale, sur son tour de potier.

3 **Thot**, le dieu de la lune et de la connaissance, est envoyé par Amon pour annoncer à la reine Ahmès, épouse de Thoutmosis I^{er}, qu'elle va accoucher d'un héritier divin.

4 **La déesse** Tjénenèt, avec une coiffure en forme d'utérus de vache, la déesse hippopotame Thoueris et le nain Bès assistent Ahmès qui accouche de la fille qu'elle a eue du dieu Amon.

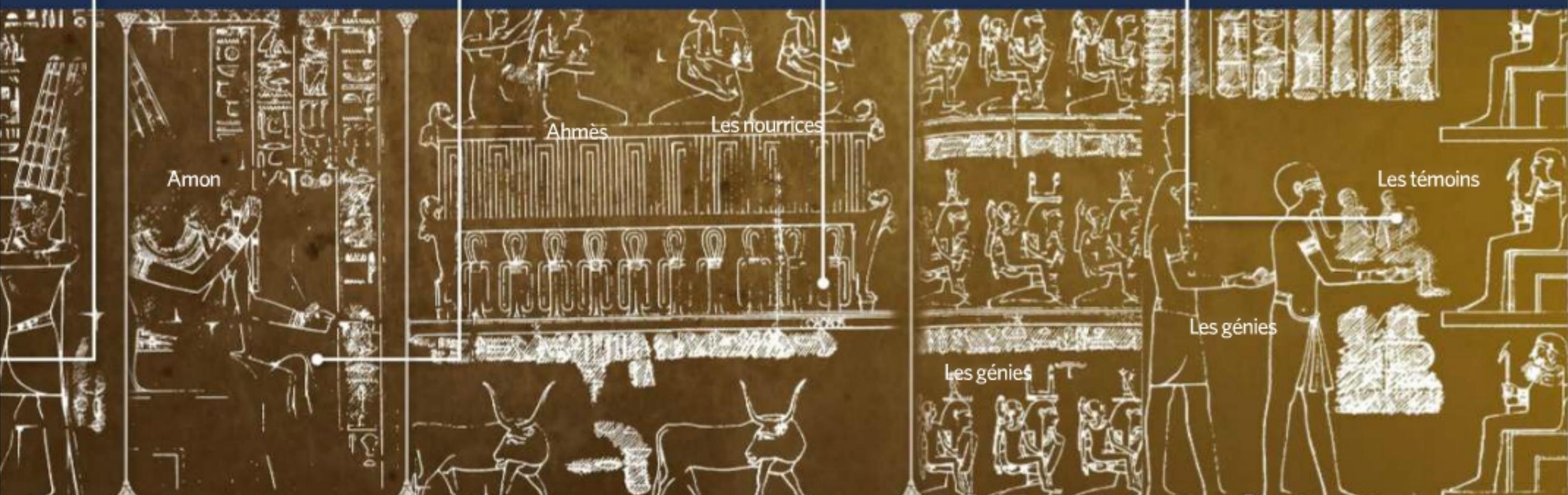


5 **Amon** reçoit Hatshepsout et son ka des mains de Thot et s'exclame : « Glorieuse partie de moi-même, roi pour toujours des Deux Terres du trône d'Horus. »

6 **Hatshepsout**, représentée en petit prince héritier, est recueillie dans les bras d'Amon, son père, qui la reconnaît et confirme son droit à régner.

7 **La reine** Ahmès tient sa fille dans les bras et deux nourrices divines allaitent deux de ses kas. Chaque ka de la petite Hatshepsout est soutenu par douze divinités protectrices.

8 **Le dieu** de l'inondation, suivi du dieu du lait, tient Hatshepsout et son ka dans les bras. Tous deux la présentent à son père Amon en présence de témoins divins.





© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

RENOUVELLEMENT DU POUVOIR

Dans la Chapelle rouge (à gauche), Hatshepsout, représentée sous un aspect masculin, effectue la course rituelle de la *Heb Sed*, fête destinée à réaffirmer le pouvoir du roi.

THOUTMOSIS III, LE SUCCESEUR

Après la mort d'Hatshepsout, Thoutmosis prit le pouvoir en qualité de pharaon légitime. On le voit ainsi représenté, devant Amon, dans la chapelle consacrée par le roi à la déesse Hathor à Deir el-Bahari.

à l'ouest de la Vallée des Rois. Elle abritait un splendide sarcophage en quartzite blanc à son nom, conservé maintenant au musée du Caire ; cette tombe ne fut jamais utilisée. Une seconde (KV 20) fut en effet taillée pour la reine-pharaon, dans un ouadi qui deviendra par la suite la fameuse Vallée des Rois. À cette occasion, elle avait récupéré, toujours dans un souci de légitimité, la momie de son père Thoutmosis I^{er}.

Enfin seul sur le trône, Thoutmosis III poursuivit la politique architecturale de la reine, en ajoutant notamment une chapelle dédiée à Hathor à Deir el-Bahari. Ce n'est qu'une vingtaine d'années après son accès réel au trône qu'il mena une campagne de destruction contre les monuments de son prédécesseur. Le souverain souhaitait se rattacher directement au règne de son père Thoutmosis II, en effaçant les traces de sa belle-mère qui, en accédant au trône, n'avait pas respecté les règles de la transmission du pouvoir par filiation et qui, en outre, était une femme et non un véritable Horus.

Les cartouches de la reine furent martelés ; la Chapelle rouge démontée et ses blocs utilisés par la suite comme bourrage dans le III^e pylône de Karnak. Plusieurs statues de la reine furent jetées dans une carrière non loin de Deir el-Bahari. Cette politique de *damnatio memoriae* explique qu'Hatshepsout n'apparaît pas dans les listes royales majeures et que son existence même a été littéralement effacée

pendant des générations. Mais son souvenir subsiste dans la chronologie élaborée par le grand prêtre Manéthon (III^e siècle av. J.-C.) : la reine apparaît sous le nom de « Amessis » et il lui attribue vingt-deux années de règne. En revanche, si le roi transporta la momie de son grand-père Thoutmosis I^{er} dans son propre tombeau, il ne semble pas avoir pillé l'ultime abri de la reine. Il reste qu'Hatshepsout n'a pas été identifiée avec certitude ; s'agit-il de cette momie aux bras croisés sur la poitrine retrouvée en 1903 dans la tombe de la nourrice de la reine (KV 60) et présentée devant les médias, après analyses en 2007, comme la dépouille de la reine-pharaon, par un Zahi Hawass enthousiaste ?

Le règne d'Hatshepsout conserve donc une grande part de mystère que même les splendides bas-reliefs du temple de Deir el-Bahari ne parviennent pas à éclairer mais l'attraction qu'exercent encore aujourd'hui sa vie et son iconographie en font une des personnalités les plus fascinantes de la civilisation égyptienne. ■

Pour en
savoir
plus

ESSAIS

La Reine mystérieuse. Hatshepsout
Chr. Desroches-Noblecourt, Paris, 2002.
**Thoutmosis III et la corégence avec
Hatchepsout**
Fl. Maruéjol, Paris, 2007.

**12 reines d'Égypte qui ont changé
l'Histoire**
P. Tallet, Paris, 2013.



© ARAUD DE LUCA



UNE DYNASTIE DE FEMMES ?

NÉFÉROURÊ, L'HÉRITIÈRE DE LA REINE

Fille de Thoutmosis II et d'Hatshepsout, Néférourê fut éduquée par les meilleurs précepteurs, dont Senmout, favori de la reine et architecte de son temple de Deir el-Bahari. Dans cet édifice, Néférourê a été représentée avec ses différentes titulatures royales : « Maîtresse des Deux Terres » ou « Souveraine de Haute et Basse Égypte ».

Étant l'héritière la plus directe du trône, Néférourê épousa peut-être son demi-frère Thoutmosis III (fils de Thoutmosis II et de l'une des concubines de ce dernier). Outre les titulatures précédemment citées, elle reçut d'autres titres tels que « Fille Royale », « Sœur Royale », « Épouse du dieu », « Main du dieu » ou « Divine adoratrice ».

Certains chercheurs pensent qu'Hatshepsout envisageait un destin à part pour Néférourê. Comme elle, sa fille aurait pu jouer un rôle prépondérant au sommet de l'État, bien plus important que celui de reine consort. Quoi qu'il en soit, on perd sa trace après la seizième année du règne de sa mère.

LE TEMPLE DE DEIR-EL-BAHARI

Vue générale du cirque de Deir el-Bahari choisi par Hatshepsout pour y faire édifier son temple funéraire. Construit par l'architecte Senmout, il présente la particularité d'être en partie creusé dans le roc de la montagne thébaine à laquelle il s'adosse, et de s'élever sur trois terrasses reliées entre elles par de longues rampes d'accès.





LE TEMPLE DE LA MONTAGNE

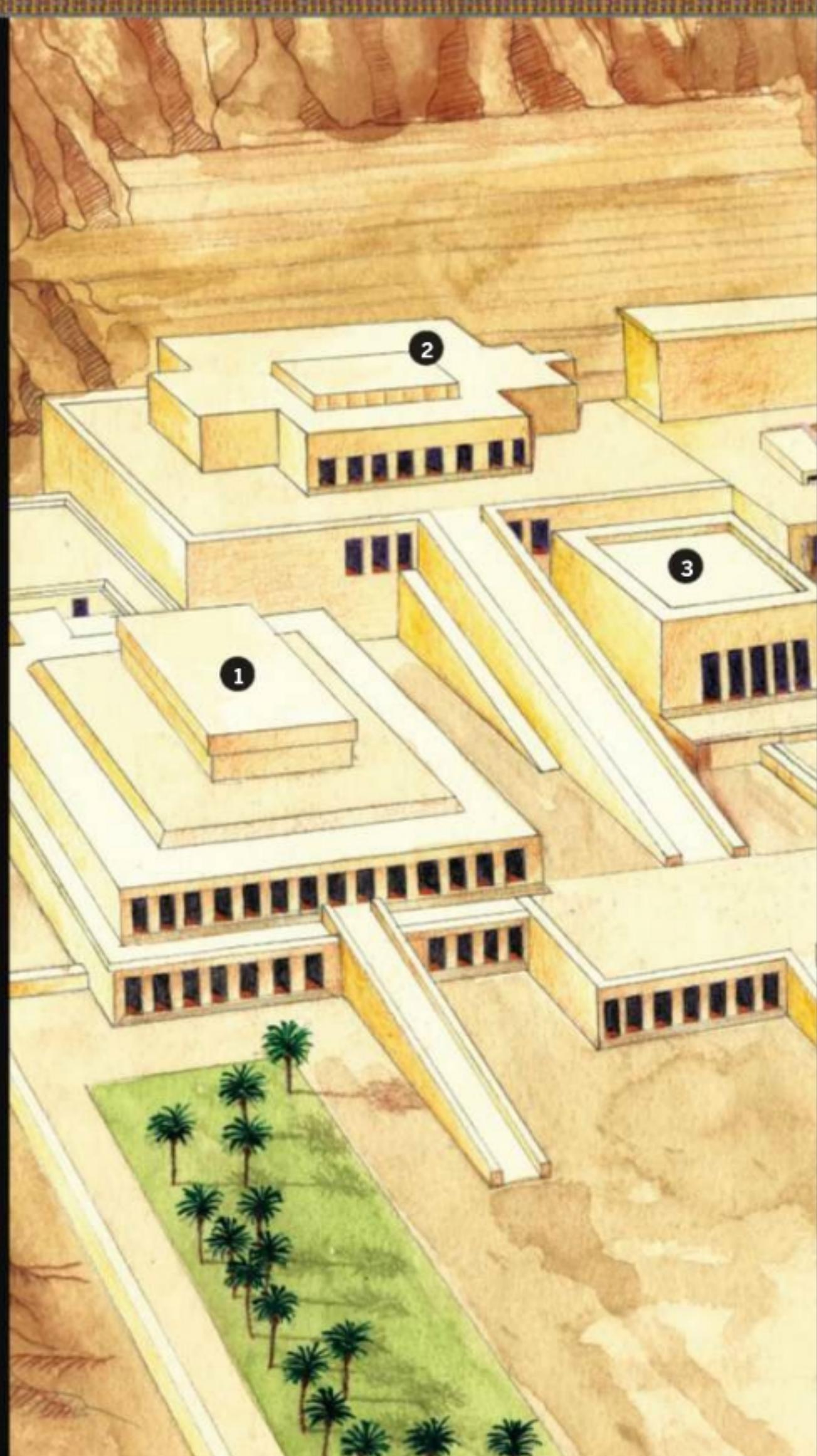
Deir el-Bahari ne se résume pas au seul nom de la reine pharaon Hatshepsout. Son temple funéraire fut construit sur le modèle de celui de Montouhotep, bâti cinq siècles auparavant selon une structure originale à plusieurs niveaux s'intégrant dans la roche de la montagne sacrée de la déesse Hathor. Il ne subsiste quasiment rien de cette construction, contrairement au temple d'Hatshepsout qui resta longtemps un lieu de pèlerinage avant de devenir un monastère chrétien.

Un autre pharaon marqua le site : Thoutmosis III, beau-fils et successeur d'Hatshepsout, fit bâtir son temple, dont on découvrit en 1962 les ruines, entre ceux de ses prédécesseurs. Senmout, l'architecte et le véritable instigateur du temple d'Hatshepsout, dirigea l'équipe de 16 charpentiers, 10 tailleurs de pierres et 20 graveurs.



© AKG / ALBUM

TÊTE DE LA DÉESSE HATHOR,
TEMPLE DE DEIR EL-BAHARI



1 Le temple de Montouhotep II

Le pharaon Montouhotep II, de la XI^e dynastie du Moyen Empire, fit construire son temple funéraire à Deir el-Bahari et creuser sa tombe dans la montagne sacrée. Ce temple, bâti en terrasses et situé à côté de celui d'Hatshepsout, servit de modèle à celui de la reine.

2 Le Temple de Thoutmosis III

Le successeur d'Hatshepsout, son beau-fils et neveu Thoutmosis III, fit ériger un temple funéraire entre l'ancien temple de Montouhotep II et celui de sa tante. Son désir d'éclipser la reine et sa piété pour le lieu contribuèrent à le décider à y édifier un temple.

3 La Chapelle d'Hathor

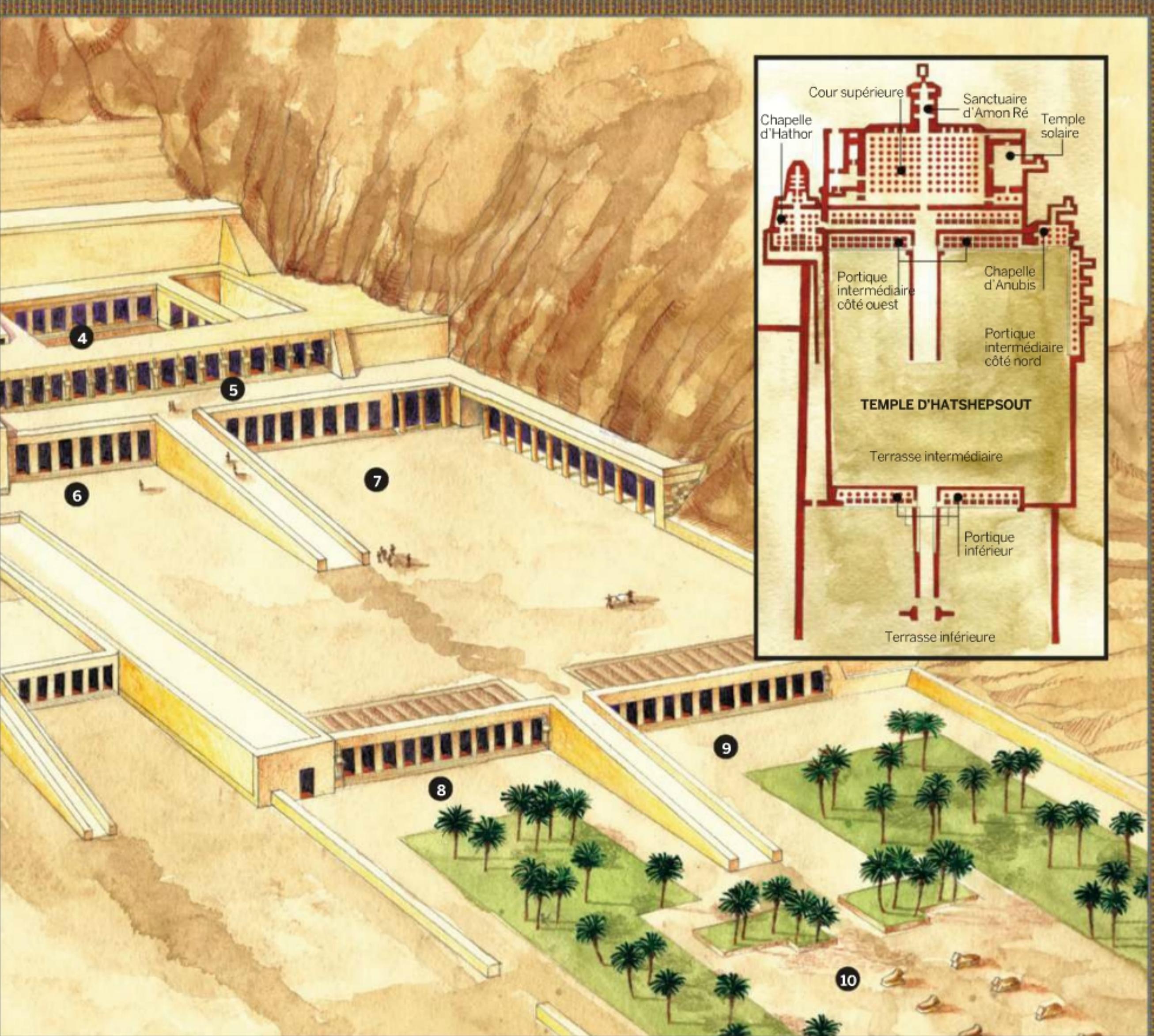
Sur la terrasse intermédiaire s'élève une chapelle dédiée à Hathor, la déesse à tête de vache. Elle comprend une salle hypostyle de 24 colonnes et un sanctuaire avec des représentations de Senmout. Les chapiteaux des colonnes ont la forme d'un visage féminin doté d'oreilles de vache.

4 La cour supérieure

Sur la terrasse supérieure, un vestibule en granit conduit du portique supérieur à une cour entourée de colonnes, sur laquelle donnent les chapelles majeures du culte royal. C'est également là que se trouvent les vestiges du monastère (*deir* en arabe) copte édifié au VII^e siècle.

5 Le portique supérieur

La partie supérieure du temple abrite 24 colosses d'Hatshepsout, identifiée au dieu Osiris. La souveraine est représentée dans la posture traditionnelle des momies, les bras croisés sur la poitrine tenant la crosse et le flagellum, et coiffée du pschent.



6 Le portique intermédiaire O.

Un portique constitué de 22 colonnes et orné de reliefs s'élève à l'extrémité ouest de la terrasse intermédiaire. Du côté sud de ce portique figurent des bas-reliefs relatant dans les moindres détails la célèbre expédition vers le légendaire pays de Pount (actuelle Éthiopie).

7 Le portique intermédiaire N.

La section du portique intermédiaire située le plus au nord est ornée de scènes de théogamie, ou naissance divine, d'Hatshepsout. Le dieu Amon y est présenté comme le père de la reine, ce qui légitime le droit de celle-ci au trône face à Thoutmosis III.

8 Le portique inférieur

L'extrémité de la terrasse inférieure est constituée d'un portique avec des piliers et des colonnes. Sur la partie sud de ce portique, des bas-reliefs illustrent le transport de deux obélisques d'Assouan jusqu'au temple de Karnak, où ils ont été dressés.

9 La terrasse inférieure

La cour de la partie inférieure du temple, ou terrasse inférieure, accueillait un véritable verger luxuriant de palmiers et deux bassins en forme de T entièrement couverts de papyrus. Au centre de cette cour, une rampe flanquée de portiques conduisait au niveau supérieur.

10 L'allée des sphinx

Une allée de sept paires de sphinx à l'image d'Hatshepsout menait du temple, situé dans la vallée – et dégagé en son temps par le célèbre archéologue Howard Carter –, à un pylône, aujourd'hui disparu, qui donnait sur les jardins. L'axe du temple se situait ainsi dans celui de Karnak sur la rive est.



LE JUGEMENT DU ROI MIDAS

Cette peinture à l'huile de Botticelli s'inspire d'un tableau perdu du peintre Apelle de Cos (IV^e siècle av. J.-C.). On y voit Midas en train de juger un homme conseillé par le Souçon et l'Ignorance.

UN CASQUE PHRYGIEN

Ce casque en bronze de type phrygien porte les marques du rang de son porteur (550 av. J.-C.). Adoptant la forme du bonnet homonyme, il coiffe fréquemment les héros troyens dans la céramique grecque.

LA LÉGENDE DORÉE DU ROI MIDAS

Au VIII^e siècle av. J.-C., les Phrygiens, peuple d'origine indo-européenne, habitaient un royaume puissant en Asie Mineure. Autour de leur roi, Midas, est née la légende du monarque qui changeait en or tout ce qu'il touchait.

FRANCISCO JAVIER FERNANDEZ NIETO
PROFESSEUR D'HISTOIRE ANCIENNE À L'UNIVERSITÉ DE VALENCE



© ERICH LESSING / ALBUM

Midas, le roi de Phrygie, est le protagoniste de l'un des mythes les plus célèbres de l'Antiquité. Évoqué par de nombreux écrivains et artistes, c'est toutefois le poète romain Ovide qui donna sa forme définitive au récit. Dans ses *Métamorphoses* (XI, 85 et suiv.), Ovide explique comment Midas réussit à capturer Silène, un satyre qui se présentait sous les traits d'un homme d'âge mûr, très porté sur le vin, mais doté d'une profonde sagesse et qui avait éduqué Dionysos dans sa jeunesse. Silène vivait libre dans un jardin merveilleux au pied du mont Bermion, en Macédoine, où poussaient des roses rares et parfumées de soixante pétales. Midas remplit de vin la fontaine où le vieux démon avait l'habitude de s'abreuver et, lorsqu'il s'écroula ivre, il le fit prisonnier. En divers lieux



CHRONOLOGIE

Un royaume au milieu d'empires

1100 AV. J.-C.

Après l'effondrement de l'Empire hittite, le peuple phrygien, originaire des Balkans, établit un royaume en Anatolie.

1114-1076 AV. J.-C.

Un peuple appelé les Mushkis (anciens Phrygiens) affronte plusieurs fois autour du Tigre, le roi assyrien Teglath-Phalasar I^{er}.

VIII^e-VII^e S. AV. J.-C

Le règne de Midas est une période de grande splendeur, la Phrygie décline ensuite, ruinée par les invasions cimmériennes.

735 AV. J.-C.

Le roi assyrien Teglath-Phalasar III attaque le royaume d'Ourartou, voisin de la Phrygie, mais ne prend pas la capitale, Tushpa.

727-722 AV. J.-C.

Sous le règne de Salmanazar V, Midas incite les principautés d'Asie Mineure à se dresser contre la puissance assyrienne.

722-705 AV. J.-C.

Sargon II attaque la Phrygie. Midas, craignant la puissance de l'Assyrie, envoie une ambassade et se déclare vassal du roi assyrien.

705-681 AV. J.-C.

Après la mort de Sargon, son fils Sennachérib affronte plusieurs rébellions, laissant les Phrygiens à la merci des Cimmériens.

696-620 AV. J.-C.

Midas meurt au début du VII^e siècle av. J.-C. Les Cimmériens détruisent Gordion. Des années plus tard, les Lydiens conquièrent la Phrygie.



À L'OMBRE DE L'EMPIRE ASSYRIEN

Face aux menaces de ses voisins, en particulier les nomades cimmériens, Midas demanda la protection de l'Empire assyrien encore plus puissant. En haut, les murailles de Ninive, la capitale assyrienne.

d'Asie Mineure existaient des sources baptisées « fontaines de Midas » où, d'après les traditions locales, le roi de Phrygie aurait fait emprisonner Silène. Selon d'autres versions, les bergers de Midas, l'ayant surpris alors qu'il dormait dans le jardin royal, le ligotèrent et l'amenèrent au roi. Une fois en présence de Midas, les liens qui retenaient le vieil homme se dénouèrent comme par magie ; son arrivée fut célébrée par des fêtes joyeuses, qui durèrent dix jours, et Silène, sans témoigner de rancune, aurait instruit le roi « sur la nature et sur le passé ».

Midas emmena ensuite Silène devant Dionysos. Ce dernier fut ravi de retrouver son vieux maître et puisque Silène avait été bien traité par les Phrygiens, le dieu décida d'accorder à Midas la possibilité de choisir le don qu'il préférait, l'assurant que son vœu serait satisfait. Midas demanda alors : « Que tout ce que touche mon corps se change en or resplendissant. » La promesse fut tenue et le roi phrygien transforma successivement en or toutes sortes d'objets : la branche d'un chêne, une pierre, une motte de terre, plusieurs épis



© RANDY OLSON / NGS

de céréale, les morceaux d'une porte, un fruit, l'eau qui glissait entre ses mains. Mais alors qu'il s'apprêtait à se restaurer, il vit les mets se couvrir d'une feuille d'or dès qu'il les effleurait avec ses dents, et les liquides s'échapper de sa bouche ouverte tel du métal fondu. Stupéfait et malheureux, mort de faim et de soif, le roi demanda pardon à Dionysos et le supplia de supprimer ce don pernicieux. Le dieu accéda à ses prières et rendit à Midas son état naturel, car le roi avait exprimé ses remords. Il devrait cependant pratiquer un rituel de purification en plongeant son corps dans la source de la rivière Pactole (près du mont Tmole, en Lydie). Midas s'immergea dans les eaux du Pactole, rompant ainsi le don fatidique. Selon plusieurs légendes grecques, le courant de la rivière aurait charrié des pépites d'or.

Midas a-t-il vraiment existé ?

La légende du roi Midas se rattachait à l'histoire primitive des Phrygiens. Les Briges ou Phrygiens étaient à l'origine établis dans la région de la Macédoine, mais vers la fin du II^e millénaire

av. J.-C., ils émigrèrent afin de s'installer dans une vaste région située au nord de l'Asie Mineure (l'actuelle Turquie) qui, au fil du temps, prit le nom de Phrygie. Ce peuple diffusa en Asie la légende de Silène, présenté comme un dieu ou génie hybride de la nature, un *daimon* ou divinité mineure liée aux rituels bachiques et appartenant au « cortège dionysiaque » qui accompagne le dieu Dionysos.

La fable du don divin reçu par Midas se fondait également sur l'idée que les rois phrygiens possédaient d'énormes richesses naturelles. En effet, la Macédoine et la Thrace – d'où venaient les Phrygiens – comme les régions d'Asie Mineure, occupées par leur lignée, regorgeaient de montagnes aurifères – les mines du Pangée, du Tmole et du Sipyle – et de fleuves qui transportaient de l'or, comme le Pactole et l'Hermos.

Il est généralement admis aujourd'hui que le protagoniste du mythe, le roi Midas, est un person-

LA GRANDE DÉESSE CYBÈLE

Cette déesse antique de la fertilité de la terre (ci-dessous une tête du II^e siècle av. J.-C.) était la principale divinité du panthéon phrygien. Musée national romain.



© WERNER FORMAN / GETTY

L'ORACLE DU DIEU APOLLON

Le roi Midas, marié à une princesse grecque, entretint une relation très étroite avec les Grecs et fut le premier roi étranger qui envoya un présent au sanctuaire de Delphes.



DES OREILLES D'ÂNE

LA PUNITION D'APOLLON

Une légende répandue en Grèce raconte qu'à la suite des péripéties désagréables que lui valut le pouvoir de tout transformer en or, Midas en vint à honnir la richesse. Cette même légende rapporte qu'il fréquentait alors les forêts pour vénérer Pan, le dieu des bergers et des troupeaux. C'est ainsi qu'il assista à un concours musical opposant Apollon à Pan.

Quand le dieu Tmolus, qui officiait en tant qu'arbitre, attribua la victoire à Apollon, qui jouait de la cithare, et non à Pan, qui jouait de la flûte, Midas contesta la décision, alors que personne ne lui avait demandé son avis. Aussitôt le dieu Apollon, pour le punir de son insolence, lui fit pousser des oreilles d'âne, qui témoigneraient à perpétuité de sa bêtise. Midas se coiffa du classique bonnet phrygien, mais son barbier découvrit le secret, et il le murmura dans

un trou creusé dans le sol. Les roseaux qui poussèrent dans le trou, chaque fois qu'ils étaient agités par le vent, révélaient la vérité à haute voix, jusqu'à ce que les gens finissent par savoir ce qui était arrivé à Midas. Le fond de la légende n'est peut-être pas si burlesque, car, selon une vieille tradition indo-européenne, les oreilles d'âne, de mouton ou de cheval symbolisaient la force féconde et génératrice que les dieux pouvaient donner à certains rois.

nage qui a réellement existé et qui correspond à l'un des premiers rois de Phrygie. Fils de Gordias, sous son gouvernement, entre le dernier tiers du VIII^e siècle et le début du VII^e siècle av. J.-C., les Phrygiens connurent une période de grande splendeur. Dans sa *Chronique historique* (version arménienne), l'écrivain chrétien Eusèbe de Césarée situe l'époque de Midas approximativement entre 740-739 et 696-695 av. J.-C. Midas régna donc pendant plus d'une génération. Ces dates sont confirmées par des sources orientales, qui documentent l'existence d'un roi nommé Mittaa (*Mitâ*) qui dominait le pays *Mushki* (Phrygie) entre 718 et 709 av. J.-C.

Au cours de cette période, les Phrygiens bénéficièrent d'une certaine importance dans leurs relations avec le reste du monde grec et les royaumes d'Orient, en particulier avec l'Empire assyrien. Midas fut un contemporain des rois assyriens Teglath-Phalasar III, Salmanazar V, Sargon II et Sennachérib. Sous le monarque assyrien Teglath-Phalasar I^{er}, le peuple des *Mushki* avait déjà tenté d'envahir



© AGE FOTOSTOCK

une partie de l'Empire assyrien, menaçant sérieusement sa frontière occidentale. Les Annales de Sargon II informent qu'en l'an 717 av. J.-C., Midas avait noué une alliance avec le roi louvite de Karkemish, vassal de Sargon, suscitant ainsi les hostilités de l'Assyrie. Il a ourdi plusieurs alliances, avec les rois louvites des villes d'Atuna (*Tiana*), Gourgoum et Meliddu dans la partie orientale de l'Anatolie, contre les intérêts assyriens.

L'expansion de la Phrygie

Il tenta également, en vain, de s'établir en Cilicie (sur la côte sud-est de l'Asie Mineure), et plus tard, d'un commun accord avec les rois d'Arménie, il fomenta les soulèvements populaires qui éclatèrent en Cappadoce. Sargon fut alors contraint d'ériger des fortifications pour se protéger des Arméniens et des Phrygiens. C'est à ce moment que le royaume de Midas connut son expansion maximale : il s'étendait depuis le cours supérieur de la rivière Halys jusqu'à toucher, dans le secteur méridional, la frontière de la Cilicie. Cependant, Midas,

faisant finalement la sourde oreille aux propositions du royaume voisin d'Ourartou et craignant la menace que représentaient pour son pays les nomades cimmériens, décida de se placer sous la protection des Assyriens. Entre 710 et 709 av. J.-C., il signa un traité de paix par le biais du gouverneur assyrien de Cilicie ; il envoya à Sargon, comme c'était la coutume, une série de cadeaux et s'engagea à lui remettre chaque année un tribut.

Aux yeux des Grecs, l'importance et la magnificence de Midas étaient reconnues du vivant même du monarque. Hérodote raconte en effet que le roi fit don au sanctuaire de Delphes du trône royal d'où il rendait justice à ses vassaux. Cette pièce était gardée à l'intérieur de ce qu'on appelait le trésor des Corinthiens (qui passait pour être le trésor du tyran Cypselos), en compagnie d'autres précieux cadeaux d'or et d'argent envoyés à Delphes par le roi Gygès de Lydie. À l'époque d'Hérodote (milieu du V^e siècle av. J.-C.), le trône faisait toujours partie du trésor ; à l'évidence, il ne s'agissait pas du véritable siège royal,

UNE BACCHANALE POUR LES DIEUX

Gillis van Valckenborch a recréé dans cette peinture à l'huile la fête que donna Midas dans son palais en l'honneur de Dionysos et de son compagnon Silène. XVII^e siècle. Musée Pouchkine, Moscou.



Table. Structure et pieds en buis. 62 cm de haut et 77 cm de large. Tumulus de Midas, Gordion.

Rhyton ou verre à boire, en forme de tête de bélier, enveloppé dans un tissu. Tumulus de Midas.

Tabouret en buis incrusté, orné d'un motif géométrique. 90 cm. Tumulus de Midas.

Ceinture en bronze. Elle appartenait probablement à l'enfant inhumé dans le tumulus P.

LES TOMBES DE GORDION

LE TUMULUS DE MIDAS

Entre 1950 et 1973, l'archéologue américain Rodney Young fouilla le site de Yassihüyük, où se dressait Gordion, l'ancienne capitale phrygienne. Dans sa nécropole, contenant environ quatre-vingts tumulus, Young fit en 1957 une découverte exceptionnelle. Au moyen d'une sonde, il localisa, à l'intérieur d'un tumulus de 53 mètres de haut, le tumulus

MM « Midas Mound », une cavité qui correspondait à une tombe. Après avoir creusé une tranchée, Young et son équipe arrivèrent dans une chambre funéraire en bois, composée d'un très riche mobilier, notamment quinze meubles en bois, un matériau rarement trouvé par les archéologues. Toutes les pièces furent datées de la fin du VIII^e siècle av. J.-C., période qui correspond au règne de Midas. Dans le cercueil, on trouva le squelette d'un homme d'une soixantaine

d'années, de la même époque. Un autre tumulus fouillé par Young, le tumulus P, révéla le squelette d'un garçon d'environ 5 ans. Étant donné la richesse de son mobilier, les archéologues pensèrent qu'il s'agissait du fils de Midas ou d'un membre de la famille royale. Les récentes analyses du tumulus MM ont fait remonter la datation de la sépulture aux années 740 : si le tumulus a vraiment renfermé la dépouille d'un roi, il s'agirait plutôt du père de Midas, le roi Gordias !

mais d'une offrande aux dieux, typique dans la diplomatie orientale. On trouve souvent aussi des représentations de trônes vides, faisant fonction d'ex-voto, dans les temples de l'ancienne Phrygie. Le don de ce trône au célèbre oracle de Delphes indique, de façon indirecte, que le roi phrygien entretenait de bonnes relations avec les Grecs d'Asie Mineure et avec ses voisins lydiens.

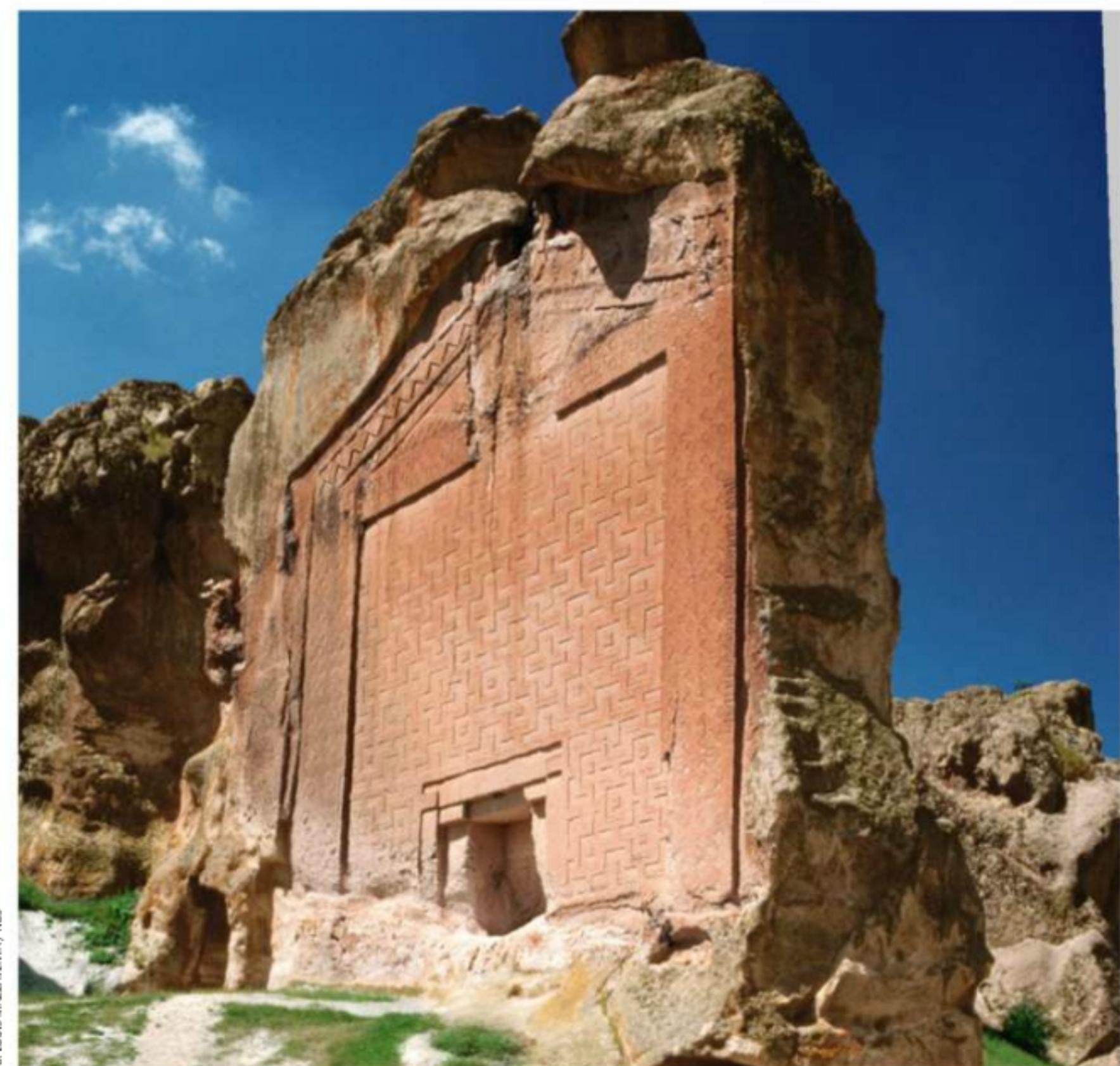
La fin d'un roi mythique

Il existe d'autres traces de ces liens solides. Ainsi, selon le grammairien Pollux, Midas aurait épousé Démodicé, la fille du roi Agamemnon de la cité éolienne de Cumes. Ce mariage revêtait très probablement un caractère politique visant à consolider les tendances expansionnistes du royaume de Phrygie vers la côte occidentale de l'Anatolie. Une explication similaire peut être fournie concernant l'anecdote de l'épigramme funéraire de Midas. D'après une certaine tradition, les beaux-pères ou beaux-frères du roi phrygien, Gorgo et Janto, avaient chargé Homère lui-



Quadriga en bronze. C'était apparemment un jouet d'enfant. Il vient du Tumulus P de Gordion.

Tabouret réalisé dans du bois de buis et d'if. Tumulus P de Gordion.



© CHRIS MELLIER / CORBIS

même de rédiger un texte qui serait gravé sur la pierre tombale du roi Midas, à côté d'une représentation d'une « vierge d'airain », peut-être une sirène. Voici l'épitaphe imaginée par Homère : « Je suis une vierge d'airain placée sur le tombeau de Midas. Tant que les eaux suivront leur pente, que les arbres élevés porteront des fleurs, que le soleil en se levant brillera dans les cieux ainsi que la lune éclatante, tant que les fleuves couleront à pleins bords et que la mer baignera ces rivages, je resterai sur cette triste tombe pour annoncer aux passants que Midas repose en ces lieux. » (*Anthologie palatine*, VII, 153).

Même si cette composition est très probablement apocryphe, et que nous avons la certitude que les vers attribués à Homère datent d'une époque ultérieure, probablement du IV^e siècle avant J.-C., elle illustre les relations politiques qui existaient, dès les VIII^e-VII^e siècles av. J.-C., entre la Phrygie, la Lydie et les cités grecques de la côte d'Asie Mineure. En ce qui concerne la suite de la vie de Midas, les sources antiques ajoutent seulement que le royaume autonome

de Phrygie fut gravement ébranlé par l'invasion des Cimmériens, un peuple nomade du sud de la Russie, et que Midas préféra se donner la mort en avalant un poison.

Son tombeau se trouve peut-être près de Gordion (au sud-ouest de l'actuelle Ankara), dans le tumulus dit de Midas, à l'intérieur duquel, dans les années 1950, les archéologues ont découvert un cercueil en bois richement décoré et de nombreux meubles funéraires. C'est aussi à Gordion qu'Alexandre le Grand, au début de son offensive contre l'Empire perse, s'arrêta pour trancher le fameux « nœud gordien ». Ce nœud qui, selon la tradition, liait le timon du char du roi Midas, demeura comme l'emblème de la puissance de ce roi guerrier. ■

MONUMENT AU ROI MIDAS

À Yazilikaya, une localité d'Anatolie, se dresse cette façade monumentale appelée « tombeau de Midas », qui date du VII^e siècle av. J.-C. Il s'agit en fait d'un temple dédié à Cybèle sur lequel se trouvent plusieurs inscriptions en langue phrygienne.

Pour en savoir plus

ESSAI
Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine
P. Grimal, PUF, 1999.

TEXTE
Les Métamorphoses
Ovide. Folio classique, 1992.

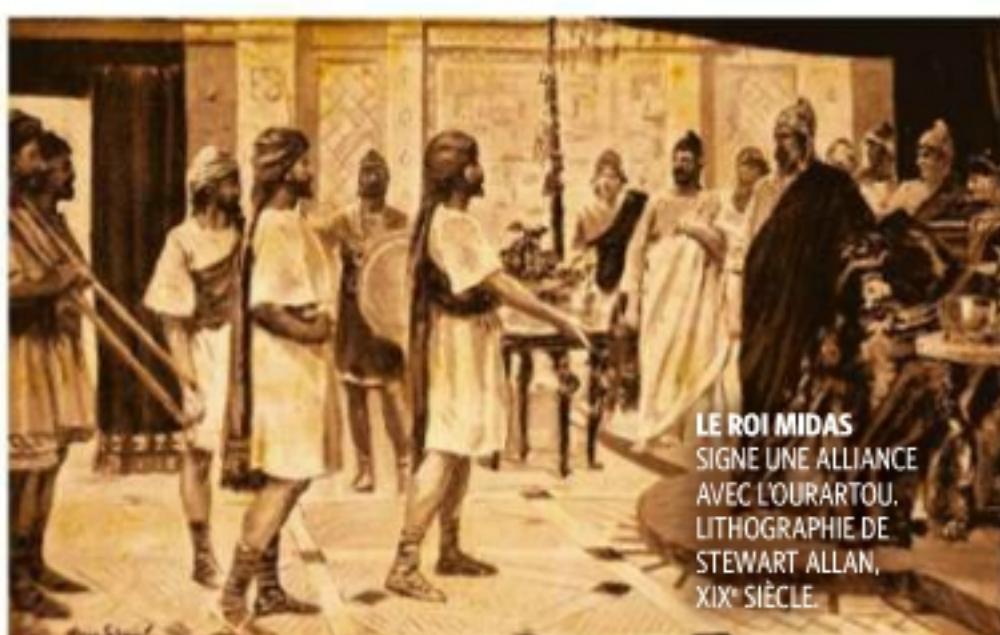
INTERNET
<http://sites.museum.upenn.edu/Gordion/>

LES PHRYGIENS À LA CROISÉE DES EMPIRES

Lorsqu'ils émigrèrent des Balkans, les Phrygiens s'établirent en Anatolie centrale, dans une haute plaine, de 800 à 1500 mètres d'altitude, autour de la capitale, Gordion. D'abord soumis à l'empire hittite, ils finirent par bâtir un royaume presque aussi étendu que ce dernier, qui atteignit son apogée à la fin du VIII^e siècle av. J.-C., sous le règne du roi Midas. Ce dernier dut cependant reconnaître la suprématie assyrienne. Culturellement, les Phrygiens ont été le trait d'union entre la Mésopotamie et la Méditerranée orientale.



BOL EN ARGENT AVEC UN DESSIN DE PÉTALES RADIÉS. VIII^e SIÈCLE. METROPOLITAN MUSEUM, NEW YORK.



LE ROI MIDAS
SIGNE UNE ALLIANCE
AVEC L'OURARTOU.
LITHOGRAPHIE DE
STEWART ALLAN,
XIX^e SIÈCLE.

Midas ourdit une série d'alliances avec les États voisins afin de freiner le désir expansionniste de l'Assyrie, gouvernée par Sargon II. En vain. À partir de 720 av. J.-C., l'Ourartou fut soumis à la puissance assyrienne. En 717 av. J.-C., Sargon annexa le Karkemish, en représailles contre les intrigues qu'il trama avec Midas, et en 709 av. J.-C., le roi phrygien payait un tribut au roi assyrien tout-puissant.

LES SCYTHES

Sous la pression des Massagètes, les Cimmériens et les Scythes traversèrent le Caucase et entrèrent en conflit avec les États de Mésopotamie. Les Cimmériens détruisirent le royaume phrygien au début du VII^e siècle av. J.-C. puis attaquèrent l'Assyrie.

PEIGNE D'OR AVEC DES GUERRIERS SCYTHES. 400 AV. J.-C. MUSÉE DE L'ERMITAGE.



© AKG / ALBUM

LES LYDIENS

Le royaume de Lydie, dont Sardes était la capitale, s'étendait à l'ouest de l'Anatolie. Vers 687 av. J.-C., l'ancienne dynastie des Héraclides fut remplacée par celle des Mermnades, fondée par Gyges, qui allait culminer avec un autre roi à l'opulence légendaire, Crésus.

LE ROI CRÉSUS SUR SON BÛCHER FUNÉRAIRE. CÉRAMIQUE ATTIQUE. 480 AV. J.-C. MUSÉE DU LOUVRE.



© ART ARCHIVE

LES GRECS

Les Phrygiens entretenaient des liens culturels étroits avec le monde grec dont ils étaient issus. L'alphabet phrygien, utilisé jusqu'au V^e siècle av. J.-C., était fondé sur son homologue grec, et l'art orientalisant phrygien influença également la Grèce qui pratiquait d'ailleurs un style musical appelé « mode phrygien ».

KOUROS D'ANAVYSSOS. VI^e SIÈCLE AV. J.-C., MUSÉE NATIONAL ARCHÉOLOGIQUE D'ATHÈNES.



© AGE FOTOSTOCK

© BRIDGEMAN / INDEX



MER NOIRE





LE ROYAUME D'OURARTOU

À la fin du VIII^e siècle av. J.-C., le royaume d'Ourartou, comme celui des Phrygiens, eut à affronter la menace de Sargon II d'Assyrie, qui le conquit en 720 av. J.-C. Les contacts entre Phrygiens et Ourartéens sont prouvés par la présence de plusieurs pièces de l'Ourartou dans le tombeau de Midas.

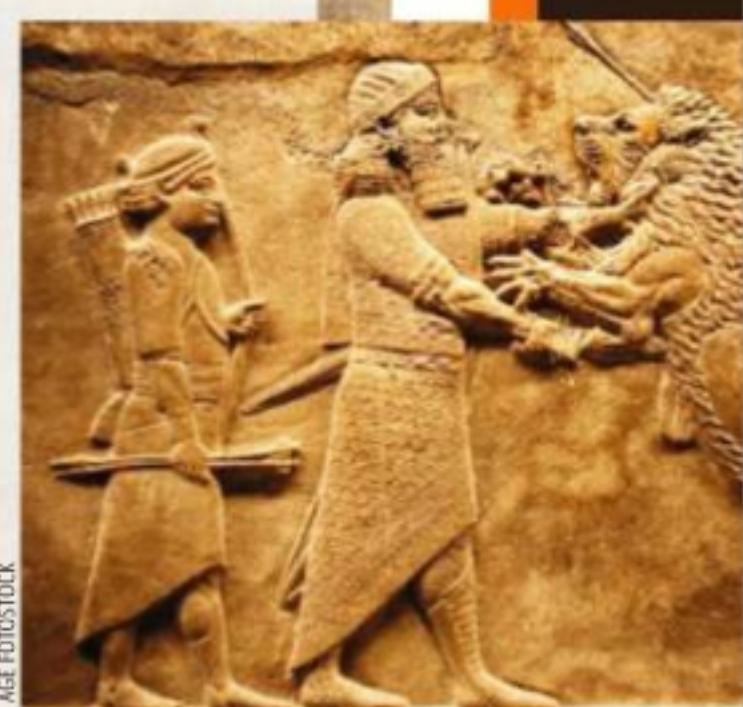
SPHINX AILÉ À TORSE HUMAIN. DÉTAIL D'UN TRÔNE. CULTURE DE L'OURARTOU. VIII^e SIÈCLE AV. J.-C. MUSÉE DE L'ERMITAGE.



LES ASSYRIENS

L'Assyrie était l'État le plus puissant de la région aux VIII^e et VII^e siècles av. J.-C. Après la conquête du royaume d'Ourartou, en 720 av. J.-C., personne ne pouvait arrêter son expansion. Phrygiens et Assyriens s'affrontèrent pour le contrôle de la Cilicie, mais en 709 av. J.-C., Midas fut vaincu. Pour sauver son royaume, il dut passer un accord avec l'Assyrie et se déclara vassal.

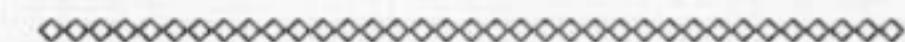
GUERRIER ASSYRIEN CHASSANT UN LION.
VII^e SIÈCLE AV. J.-C. BAS-RELIEF DU PALAIS
D'ASSOURBANIPAL À NINIVE.





JULES CÉSAR LES LAURIERS DE LA JEUNESSE

Né dans une famille patricienne dont il s'évertua à prouver les origines royales et même divines, Jules César se distingua très jeune par un esprit cultivé et curieux. Ses premiers pas politiques furent marqués par la guerre civile entre Marius et Sylla, qui déchira la République romaine.



JEAN-LOUIS VOISIN
HISTORIEN, ANCIEN MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME

Quatre jours avant les ides de Quintilis dans la 654^e année depuis la fondation de Rome, sous les consulats de Caius Marius et de Lucius Valerius Flaccus, naît à Rome dans la gens *Iulia*, la famille, un garçon. Aucun prodige, aucune prophétie n'accompagne cette naissance. Premier fils, il portera selon l'usage le plus courant, les mêmes *tria nomina* que son père : Caius Iulius Caesar, un nom qui marquera à jamais l'histoire du monde. Caius est le *praenomen*, Iulius le nom gentilice, Caesar le *cognomen* par lequel un individu est identifié dans la vie quotidienne. Que signifie-t-il ? Une légende tenace voudrait que le bébé soit né à la suite d'une césarienne, ce qui expliquerait l'origine du nom de cette intervention. Or les textes juridiques romains précisent que la césarienne ne pouvait être réalisée que si la mère était morte, et Aurélia, la mère de César, vécut jusqu'en 54 av. J.-C. Les Anciens discutaient déjà cette explication et en



LA JEUNESSE AGITÉE DE CÉSAR

La carrière politique de Jules César à Rome débute alors qu'il était à peine âgé de 16 ans. Ci-contre, l'image idéalisée du jeune César, par Andrea del Sarto. 1520. Metropolitan Museum, New York.

LE FUTUR HOMME FORT DE ROME

Page ci-contre, ce sesterce présente, côté face, la célèbre phrase que Jules César prononça après sa victoire contre Pharnace II, roi du Pont, en 47 av. J.-C. : *Veni, vidi, vici*, « Je suis venu, j'ai vu, j'ai vaincu. »



© ERICH LESSING / ALBUM

L'ÉDUCATION D'UN PATRICIEN

Comme tous les jeunes patriciens, Jules César reçut une éducation soignée. Le grammairien Marcus Antonius Gnipro lui enseigna peut-être la littérature et les arts oratoires. Ci-dessus, relief représentant un pédagogue et son élève. Musée du Louvre.

apportaient d'autres : dans une guerre contre les Carthaginois, un ancêtre du nouveau-né aurait tué un éléphant, « *caesa* » en punique ; l'un de ses aïeux se serait fait remarquer par la beauté de sa chevelure (*caesaries* en latin) ou par la couleur pers de ses yeux (*caesius*). César, lui, retiendra l'étymologie de l'éléphant qu'il figurera sur un denier frappé pour commémorer son débarquement en Bretagne en 54.

Dans notre calendrier, l'enfant voit le jour le 12 juillet de l'année 100 av. J.-C. Le mois est certain : en 44 av. J.-C., pour honorer César devenu dictateur, une loi de Marc Antoine, consul, change le nom du mois de *Quintilis* en celui de *Iulius*, d'où dérive notre mot « juillet ». Le 12, le 13, voire le 15 ? En 102 ou 101 ? Le jour et l'année ont été âprement discutés, à tort semble-t-il. Son lieu de naissance ? Suburre, ce



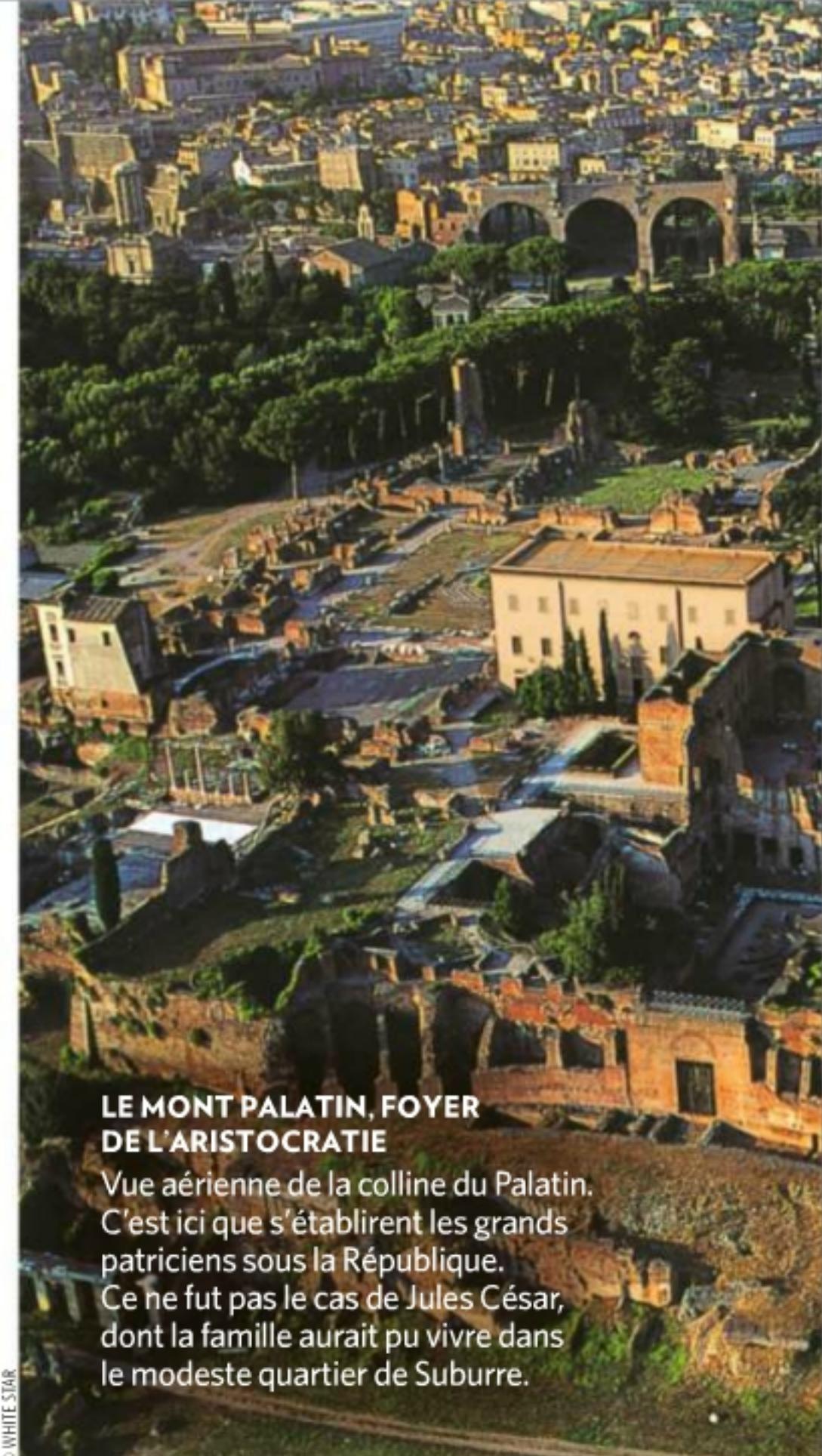
© BRIDGEMAN / INDEX

CHRONOLOGIE

NAISSANCE DU MENEUR D'HOMMES

100 av. J.-C.
Naissance, peut-être dans le quartier de Suburre, de **Jules César**, fils du sénateur Caius Iulius César et d'Aurelia Cotta, sous le sixième consulat de **Caius Marius**, marié avec Iulia, la sœur de son père.

MITHRIDATE VI, ROI DU PONT. BUSTE EN MARBRE. MUSÉE DU LOUVRE.



LE MONT PALATIN, FOYER DE L'ARISTOCRATIE

Vue aérienne de la colline du Palatin. C'est ici que s'établirent les grands patriciens sous la République. Ce ne fut pas le cas de Jules César, dont la famille aurait pu vivre dans le modeste quartier de Suburre.

© WHITE STAR

vieux quartier de Rome, populaire et remuant, situé au-dessus du Forum, sur les pentes du Quirinal, du Viminal et de l'Esquilin ? Peut-être. Lorsqu'il sera élu Grand Pontife en 63, il quittera la modeste maison qu'il habitait dans ce quartier pour la résidence officielle de cette fonction dans le Forum. Pour autant, il serait étonnant que cette vieille famille de l'aristocratie romaine, désargentée il est vrai, ait son hôtel particulier, sa *domus*, dans ce secteur à un moment où les résidences des premiers de la cité se transforment afin d'afficher la puissance de leur pro-

84 av. J.-C.

Le sénateur **Caius Iulius César**, père de Jules César, meurt brutalement alors qu'il enfile ses chaussures pour sortir de chez lui. Le jeune César devient à 16 ans le chef de file de la *gens Iulia*.



LA MÈRE DE JULES CÉSAR

ÉDUCATRICE ET CONSEILLÈRE ATTENTIVE

Tout au long de sa vie, Jules César a subi la discrète influence de sa mère, Aurelia. Issue de la famille Cotta, de moins haut lignage que la *gens Iulia*, celle-ci joua pourtant un rôle plus important sur la scène politique romaine ; le grand-père et le père d'Aurelia étaient arrivés au rang de consuls, comme trois de ses cousins. Tacite décrit Aurelia comme la matrone romaine idéale : « En sa présence, personne ne se permettait la moindre grossièreté, ni la moindre inconvenance. Avec une vertu qui inspirait le respect, elle parvenait même à canaliser les débordements et les jeux des enfants, tempérait leurs aspirations et savait calmer leurs inquiétudes. » Aureliaaida en particulier son fils lorsqu'il subit les foudres de Sylla. En 63 av. J.-C., lorsqu'il fut nommé *pontifex maximus*, César prit congé de sa mère en l'embrassant, un geste de tendresse filiale rare chez les Romains.

priétaire. Car la très noble famille des Iulii descend, dit-on, d'Anchise et de Vénus, les parents du Troyen Énée dont le périple, après la prise de Troie, aboutit dans le Latium. Là, son fils Ascagne gagna le nom de Iulus et fonda la ville d'Albe, la métropole de Rome.

« Nous descendons de Vénus »

De cette ascendance divine attestée par des monnaies du II^e siècle av. J.-C., le jeune Jules César sera conscient. Avec assurance et un rien de morgue, il proclamera en 69 en plein Forum, entouré des masques de cire de ses aïeux, lors de l'oraison funéraire de sa tante

Iulia, la sœur de son père : « Du côté de sa mère, ma tante Iulia descend des rois, du côté de son père, elle se rattache aux dieux immortels. C'est en effet d'Ancus Marcius que sont sortis les Marcius Rex, et tel fut le nom de sa mère ; c'est de Vénus que descendent les Iules, et nous sommes une branche de cette famille. Elle unit donc au caractère sacré des rois, qui sont les maîtres des hommes, la sainteté des dieux, de qui relèvent même les rois. » Les Iulii appartiennent au patriciat, la partie la plus ancienne des membres du Sénat romain. Ils se distinguent de leurs collègues plébéiens par leur prestige social et des priviléges

LE DICTATEUR TRIOMPHANT

Le revers de ce denier d'argent frappé en 82 av. J.-C. représente l'adversaire de César, Lucius Cornelius Sylla, dictateur qui voulait restaurer la République d'autrefois, dominée par le Sénat. On le voit sous les traits d'un général triomphant menant son quadriga.

82 AV. J.-C.

81-79 AV. J.-C.

78 AV. J.-C.

Jules César épouse **Cornelia Cinna**, fille de Lucius Cornelius Cinna, consul et partisan de Caius Marius. César est nommé *flamen dialis*, prêtre de Jupiter. Poursuivi par **Sylla**, il doit fuir Rome.

César obtient le pardon de Sylla, part en Orient et entre au service du consul **Marcus Minucius Thermus** pendant la guerre contre Mithridate VI, roi du Pont. Il s'illustra lors du siège de Mytilène.

À la mort de Sylla, **Jules César** retourne à Rome où il est accueilli avec les honneurs. Il reçoit la couronne civique, qui ouvre sa carrière politique (ou *cursus honorum*).



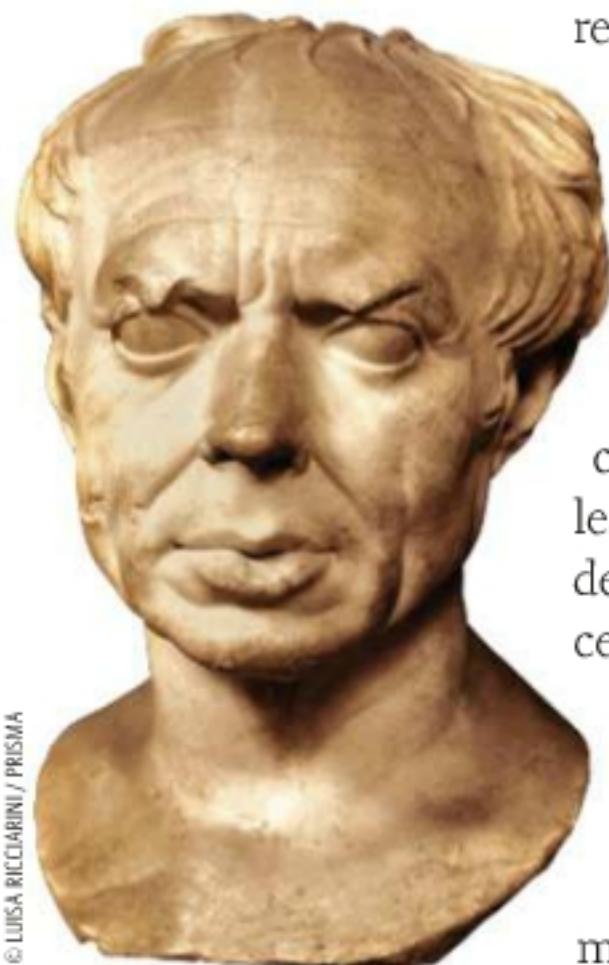
CETTE PEINTURE DE PIERRE-NARCISSE GUÉRIN PRÉSENTE LE RETOUR À ROME DE MARCUS SEXTUS, UN PERSONNAGE IMAGINAIRE ÉPARGNÉ PAR LE DICTATEUR SYLLA. 1799. MUSÉE DU LOUVRE.



© ERICH LESSING / ALBUM

LA RIVALITÉ ENTRE MARIUS ET SYLLA

Caius Marius (ci-dessous), consul à sept reprises, fut l'ennemi juré de Sylla qu'il affronta dans une guerre civile sans merci. Ce dernier persécuta les partisans de Marius, dont l'épouse Iulia est la tante de César. *Musées du Vatican, Rome.*



© LUISA RICCIARINI / PRISMA

religieux. Toutefois, aucune forte personnalité n'a marqué cette gens, même si plusieurs de ses membres atteignirent le consulat, sommet de la carrière des honneurs, et d'autres, plus nombreux, celle de préteur.

Du grand-père de César, nous ignorons la carrière politique mais son mariage, arrangé comme il se doit, vraisemblablement par son père, s'intègre à la stratégie familiale et politique de cette gens. Il épousa une Marcia, patricienne de haute maison. Pour son fils, le futur père de César, il choisit comme épouse une plébéienne, Aurélia, de la famille des Aurelii Cottae illustrée dès le III^e siècle par des consuls et qui penchait du côté des optimates où étaient ses relations, et comme époux pour sa fille Iulia, un nouveau venu sur la scène politique, un *homo novus* sans ancêtre de renom, plébéien des plus actifs, devenu le leader des *populares*, Caius Marius.

En 100, Marius est le maître de Rome. Vainqueur de Jugurtha, sauveur de la cité contre les Cimbres et les Teutons, il a bousculé les institutions en gérant six fois le consulat de 107 à 100. Bien que politique assez rustaud, cet ennemi du désordre opère un retourement d'alliance, abandonne les *populares* les plus extrêmes pour se rapprocher des conservateurs, assurant ainsi une dizaine d'années de paix civile à la cité. Deux événements fragilisèrent la situation : d'une part, la



LA CÉRÉMONIE DU CENS SUR LE CHAMP DE MARS

Datant du II^e siècle av. J.-C., ce relief en marbre représente le moment où, sur le champ de Mars, l'on conduit le taureau au sacrifice. Cette offrande à Mars, dieu de la guerre, marque la fin de la cérémonie du *cens*, où l'on recensait les citoyens romains.

© ERICH LESSING / ALBUM

« guerre sociale » (91-88) entre les Italiens qui réclamaient la citoyenneté romaine et les Romains qui rechignaient à la leur octroyer, et d'autre part, la première guerre contre Mithridate VI, roi du Pont, qui en Orient entra en conflit avec les Romains (88-85).

La toge de la liberté civique

Durant cette période, un général s'impose comme chef des optimates, Lucius Cornelius Sylla. Entre lui et Marius, dont l'action est prolongée à sa mort (86) par ses partisans, les *populares*, la rivalité politique évolue en lutte à mort. Sylla l'emporte et veut restaurer à Rome la République sénatoriale d'antan (81-78). C'est au cours de ces années de fer que César fit son éducation et découvrit le monde. De sa jeunesse et de sa formation, nous ne savons presque rien et sa chronologie est incertaine. Nos sources principales, Plutarque et Suétone, commencent sa biographie lorsqu'il est devenu un homme, c'est-à-dire un citoyen. Dans sa seconde année, au cours d'une cérémonie très codifiée d'abord au sein de la famille, puis au



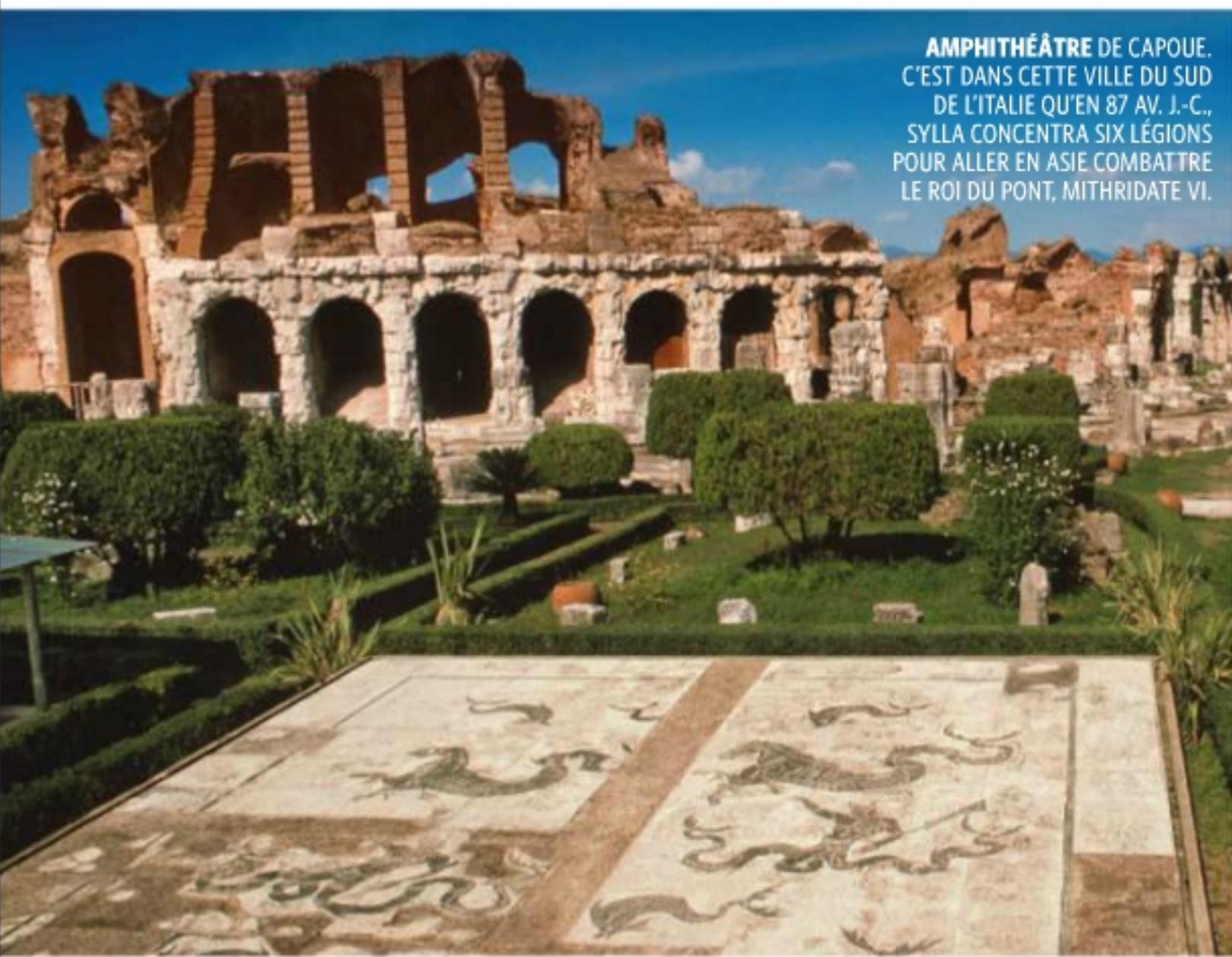
LA MAISON DE FAMILLE DE CÉSAR

UN NOBLE PARMI LA PLÈBE

Suetone écrit dans sa biographie à propos de César, « il habita d'abord dans une modeste maison de Suburre ». Cette phrase a donné lieu à l'interprétation selon laquelle la famille de César avait pu connaître des difficultés économiques l'obligeant à vivre dans ce quartier populaire non loin du Forum. En fait, la maison des Iulii devait disposer d'assez de commodités pour que l'élégant César acceptât d'y vivre. D'ailleurs, dans l'Antiquité, il n'y avait pas de séparation entre les quartiers riches et pauvres, et il n'était pas rare que les demeures des patriciens se dressent au milieu d'une myriade d'immeubles d'habitation (*insulae*) où logeait la plèbe.



© DAGLI ORTI / ART ARCHIVE

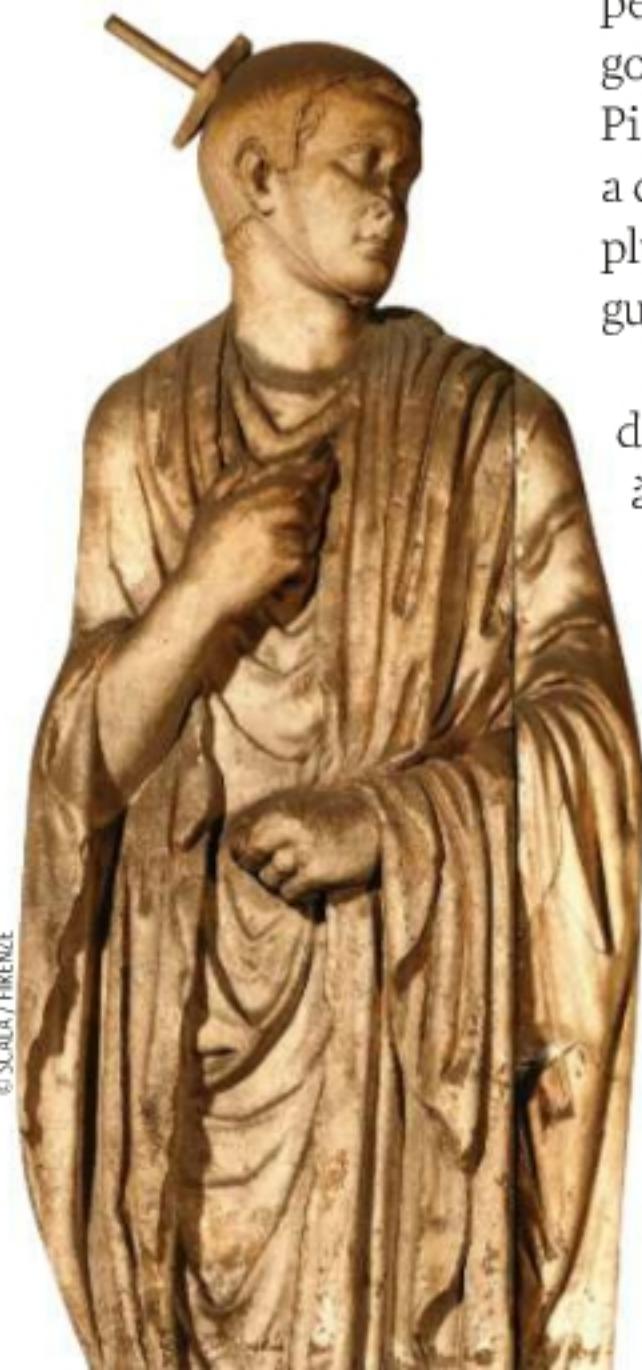


AMPHITHEÂTRE DE CAPUE.
C'EST DANS CETTE VILLE DU SUD
DE L'ITALIE QU'EN 87 AV. J.-C.,
SYLLA CONCENTRA SIX LÉGIONS
POUR ALLER EN ASIE COMBATTRE
LE ROI DU PONT, MITHRIDATE VI.

© MARCELLA PEDONE / AGE FOTOSTOCK

UN HONNEUR EMPOISONNÉ

La charge privilégiée de *flamen dialis*, à laquelle César fut nommé, comportait aussi des interdictions : le *flamen* ne pouvait ni dormir en dehors de Rome, ni monter à cheval, ni divorcer. Ci-dessous, *flamen dialis* sur l'autel de la paix d'Auguste (*Ara Pacis*).



© SCALA / FRANCE

Capitole, il a déposé sa bulle d'or, une amulette destinée à le protéger, portée au cou depuis sa naissance. Il a quitté sa toge bordée d'une bande de pourpre pour se draper dans la toge virile, blanche, symbole de sa liberté civique. Il est passé de l'enfance à l'*adulescentia*, classe d'âge qui s'étend de 17 à 30 ans. Un adulte qui peut porter les armes, voter, être poursuivi en justice mais qui ne peut être élu. Jusqu'à l'âge de 7 ans, les enfants des grandes familles étaient élevés par leur mère plutôt que par des nourrices. Ensuite, ils étaient confiés à leur père. Celui de César après avoir été préteur et gouverneur de l'Asie mourut soudainement à Pise en 85. Comme César est le seul garçon – il a deux sœurs toutes deux nommées Iulia, la plus jeune sera d'ailleurs la grand-mère d'Auguste – c'est sur lui que repose l'avenir des Iulii.

Son éducation fut soignée à l'instar de celle des fils de patriciens : il apprit à lire, à écrire, à compter, à parler le grec, à s'exprimer en public. Sa mère, Aurelia, y tint une place essentielle. Tacite la compare au modèle qu'était Cornelia, la mère des Gracques. Éducation sévère, stricte, austère, celle d'un « Alexandre sobre » qui mangeait et dormait peu. Un certain Marcus Antonius Gniphō, un Gaulois à la mémoire exceptionnelle et à la vaste culture tant latine que grecque, enseignait dans la maison du jeune César. A-t-il eu ce dernier comme



UNE MER INFESTÉE DE PIRATES

Au 1^{er} siècle av. J.-C., la piraterie était un véritable fléau, ce dont César put personnellement se rendre compte, en étant lui-même capturé par des pirates. Cette mosaïque de Dougga représente le dieu Dionysos poursuivi par les pirates. Musée du Bardo, Tunis.

© AKG / ALBUM

élève ? Ou louait-il, comme cela était courant, une pièce qui donnait sur la rue pour enseigner ? Les deux hypothèses peuvent être envisagées. Toujours est-il que César sera un intellectuel de haut vol, à la culture époustouflante, que tout intéresse, rhéteur aussi talentueux que Cicéron, écrivain de premier plan, juriste pointilleux lorsque cela l'arrange, capable d'écrire des traités de grammaire, de discuter philosophie, de composer des vers grecs et latins, de rédiger un pamphlet et de diffuser les commentaires de ses campagnes militaires.

Pourchassé par Sylla

N'est pas négligée non plus sa formation théorique à l'art de la guerre et aux techniques militaires : elles le préparent à la vie des camps, à la poliorcétique et à son futur rôle d'officier. S'y ajoute une formation physique complète qui fait de lui un athlète endurant, pratiquant l'équitation, la natation, l'escrime, domptant un corps de frêle constitution qu'il habite aux efforts et dont la résistance étonnera ses troupes. Lorsqu'il apparaît sur la scène publique le jeune



CAPTURÉ PAR DES PIRATES

LA VENGEANCE DE CÉSAR

Plutarque narre une anecdote qui illustre bien **l'orgueil et la témérité de César**, alors âgé de 27 ans. En 73 av. J.-C., il entreprit un voyage d'études à Rhodes, mais en chemin, il fut capturé par un bateau pirate. Ses amis se chargeant de réunir la **rançon**, il passa avec ses ravisseurs trente-huit jours « au cours desquels il s'amusa et s'entraîna, le plus sereinement du monde, à composer des discours qu'il leur déclamait, les traitant de barbares et d'ignorants lorsqu'ils ne l'applaudissaient pas, et les menaçant, mi-sérieux mi-plaisantant, de les pendre haut et court, avec une franchise qu'ils moquaient comme une forme de gaminerie et de naïveté ». Ayant recouvré la **liberté**, César arma une flotte, « fondit sur les pirates [...] et les fit presque tous prisonniers ». Il leur arracha l'argent de sa rançon et mit à exécution sa **menace**, qu'ils avaient prise sur le ton de la plaisanterie.

César est plongé dans une affaire confuse, dite du flaminat. Lucius Cinna, consul, patricien et successeur de Marius à la tête des *populares*, l'avait désigné comme *flamen dialis*, « prêtre de Jupiter ». L'honneur est immense, mais c'est aussi une manière de l'écartier du jeu politique tant les contraintes qui pèsent sur ce prêtre sont lourdes. En particulier, il devait épouser une patricienne. Était-ce l'objectif recherché par Cinna qui aurait pressenti en César un futur rival ? Est-ce la raison qui poussa César à épouser d'urgence Cossutia, fille d'un riche chevalier ? Ou est-ce pour accepter cette charge qu'il rompit avec Cossutia afin d'épouser Cornelia, la fille de Cinna ? L'affaire demeure obscure.

L'élimination de Cinna en 84 par ses soldats, le retour de Sylla l'année suivante ne l'éclaircissent guère : Sylla annule les actes de Cinna et exige que César répudie Cornelia. Refus de César que Sylla pourchasse. Là, deux versions s'opposent. L'une est probable : Aurelia aurait fait jouer ses alliances auprès de Sylla pour laisser tranquille le jeune César qui juge plus prudent de quitter l'Italie et se rallie dis-

crètement à la politique syllanienne en servant sous les ordres de Minucius Thermus, syllanien et proconsul d'Asie. L'autre appartient à la légende dorée césarienne : attaché à Cornelia dont il aura une fille, Iulia, traqué par les sbires de Sylla et rongé par la fièvre, il se cache dans les collines de la Sabine, y est découvert par des soldats, leur achète sa liberté et part pour la Bithynie. Entre-temps, les Aurelii et les Vestales auraient demandé sa grâce, ce que Sylla accorde en disant : « Sachez que cet homme dont le salut vous est tant à cœur causera un jour la perte du parti aristocratique que vous avez défendu avec moi : il y a dans César plusieurs Marius. » César était bel et bien entré dans l'arène politique. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Jules César, le dictateur démocrate

Luciano Canfora, Flammarion, 2009.

César

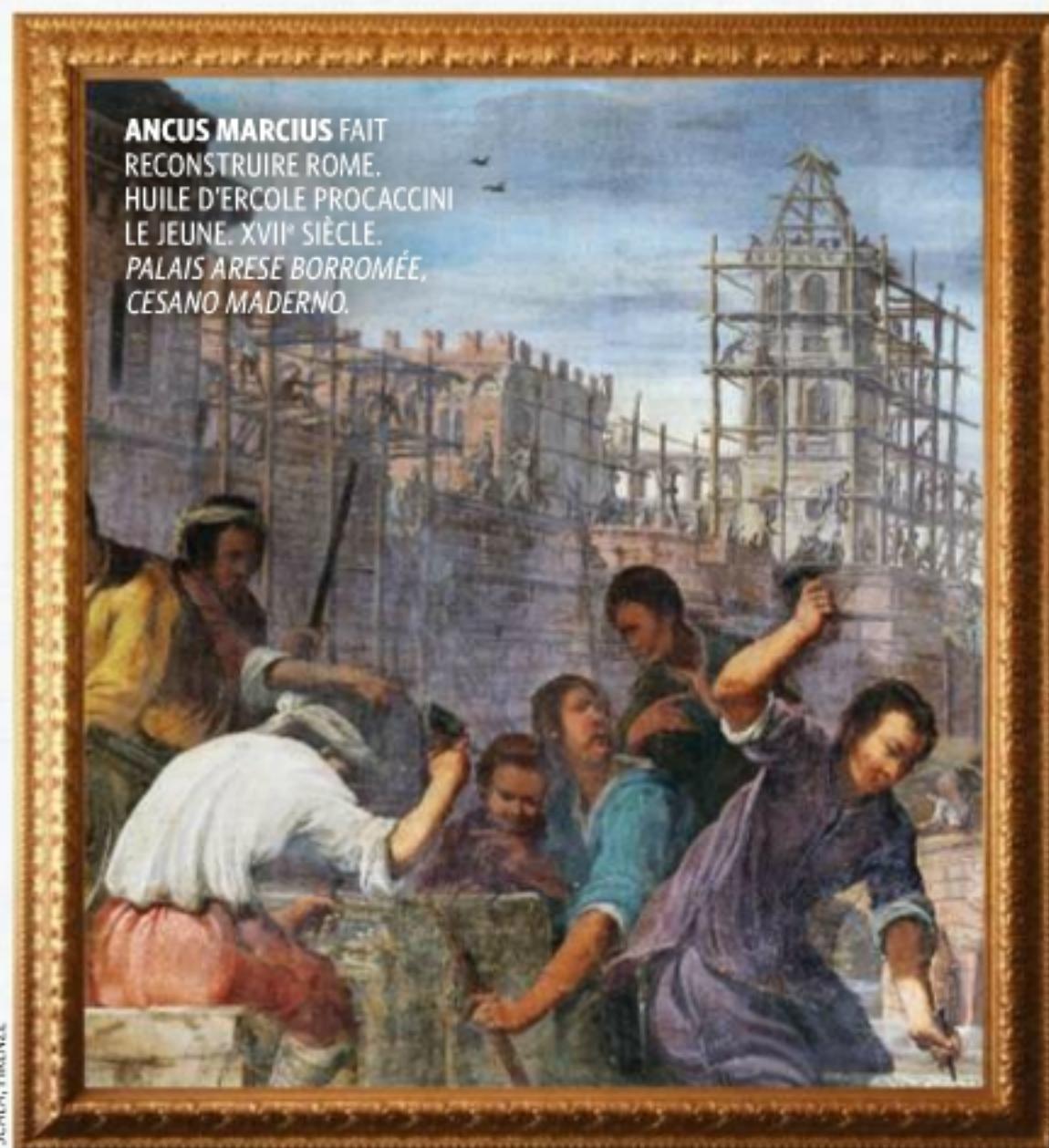
Yann Le Bohec, P.U.F, 1999.

César

Jérôme Carcopino. P.U.F, 6^e édition, 1990 (1936).

LE LIGNAGE DIVIN DE JULES CÉSAR

La gens *Iulia* était une famille patricienne possédant l'un des plus hauts lignages de Rome. Ses membres revendiquaient une origine divine, par la déesse Vénus et les rois d'Albe la Longue et de Rome. Des *Iulii* atteignirent plusieurs fois le rang de consul dès 489 av. J.-C. L'ascension de Jules César, à la fin de la République, leur fit jouer un rôle majeur. Cette lignée fut la plus influente à Rome à partir de la formation de l'Empire par Auguste, fils adoptif de César, et l'avènement de la dynastie des empereurs julio-claudiens.



© SCALA, FIRENZE

Dans son célèbre éloge funèbre en l'honneur de sa tante *Iulia*, César parle des ancêtres de sa famille maternelle : les *Marcii*, descendants du quatrième roi de Rome, le Sabin *Ancus Marcius*, qui gouverna au VII^e siècle av. J.-C. « La lignée de ma tante descend des rois par sa branche maternelle [...] Car les *Marcii* viennent du roi *Ancus Marcius*, dont la mère portait le nom de *Marcia*. »

LA VÉNUS À L'ESQUILIN,
VRAISEMBLABLE
REPRÉSENTATION DE
LA REINE CÉOPÂTRE.
I^{ER} SIÈCLE APR. J.-C.
MUSÉES DU CAPITOLE,
ROME.



© ART ARCHIVE

LE FILS CHÉRI DE VÉNUS

JULES CÉSAR fit de nombreuses allusions aux origines divines de sa famille, la *gens Iulia*, qui remontaient jusqu'à la déesse **Vénus**. En 69 av. J.-C., quand, sa tante Iulia, sœur de son père et épouse de Caius Marius, mourut, César lui dédia un vibrant éloge funèbre dans lequel il fit référence à son ascendance divine : « Par son père, elle descend des **Iulii**, dont est issue notre famille, qui descend elle-même de la déesse Vénus. » Pendant la guerre civile qui l'opposa à Pompée, César fit des sacrifices qu'il adressa à sa divine ancêtre, avant la bataille décisive de Pharsale, en 48 av. J.-C. Il semble qu'il ait promis à la déesse de lui ériger un temple si elle lui accordait la victoire. Mais, au lieu de dédier ce temple à la Vénus *Victrix* (celle qui apporte la victoire), il le consacra à la **Vénus Genitrix** (la Vénus mère), choix sans doute motivé par la volonté de rappeler qu'elle était mère de son lignage. Le temple fut construit à l'extrémité de son nouveau forum, le **Forum de César**, qui s'ordonne autour de ce temple, en 46 av. J.-C.

UN ANCÈTRE HÉROÏQUE

LE MYTHE DE TROIE, à l'origine de la *gens Iulia*, fait remonter sa lignée à **Énée**, prince de Troie, fils d'Anchise et de la déesse Vénus, qui s'enfuit de la ville en flammes, portant son père sur son dos et son jeune enfant Ascagne (appelé aussi Iule). Selon l'*Énéide* de Virgile, Vénus promit un avenir glorieux à son fils et à ses descendants. Énée fonda dans le Latium la ville de Lavinium et, trente ans plus tard, son fils Iule fonda **Albe la Longue**. Ses descendants, les **Iulii**, entrèrent dans Rome après la destruction d'Albe la Longue par le roi romain **Tullus Hostilius** (VII^e siècle av. J.-C.) et devinrent des patriciens, comme le rappelle Tacite dans ses *Annales* : « Les **Iulii** furent appelés d'Albe [...] Et, des quatre coins de l'Italie, on appela des gens à entrer au Sénat. » Pour afficher son ascendance royale, **Jules César**, à la fin de sa vie, s'habillait comme les rois albains, en portant une tunique pourpre et des bottines en cuir rouge montant jusqu'à mi-jambe.



VÉNUS DEBOUT TENANT UNE VICTOIRE. REVERS D'UN DENIER FRAPPÉ PAR JULES CÉSAR. I^{ER} SIÈCLE AV. J.-C.

ÉNÉE, ANCÈTRE DES IULII, S'ENFUIT DE TROIE EN PORTANT SON PÈRE ANCHISE ET SON FILS ASCAGNE. DENIER DE CÉSAR. 69 AV. J.-C.

ÉNÉE EST SOIGNÉ DE SES BLESSURES. FRESQUE PROVENANT DE POMPÉI. MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL DE NAPLES.

DERRIÈRE LES MURS DE CARCASSONNE

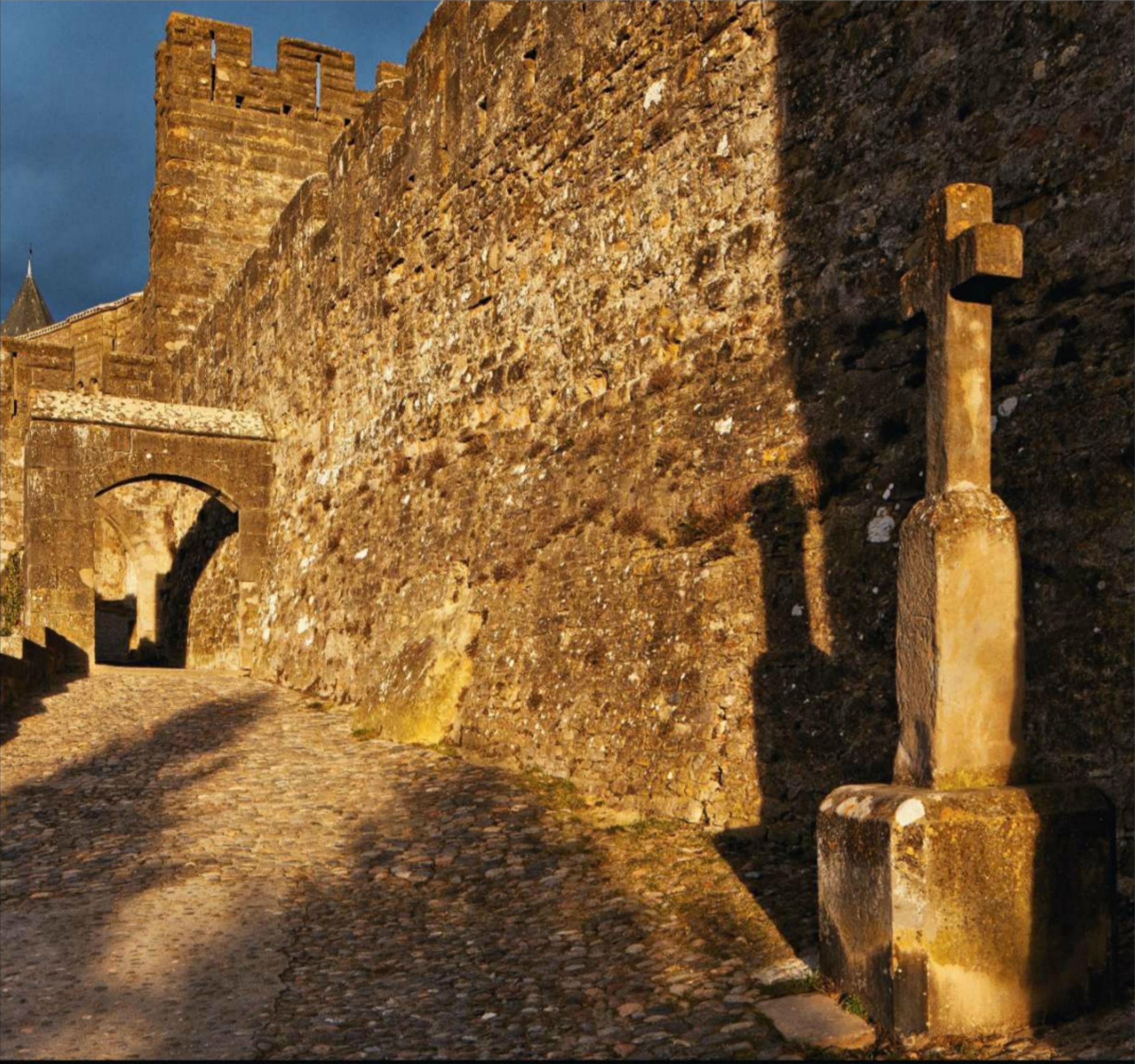
En 1229, le territoire de Carcassonne passa définitivement aux mains de la Couronne française. De nombreux individus accusés d'hérésie furent enfermés dans la prison inquisitoriale de la ville.

LE SCEAU DE LA COMMUNE DE BÉZIERS

Ci-contre, en bas, le sceau montre un cavalier portant les armes des Trencavel. Raimond-Roger Trencavel était vicomte de Carcassonne et seigneur de Béziers. Les croisés occupèrent ses terres en 1209.



LES DERNIERS FEUX CATHARES



© JEAN-MARC BARRERE / GTRES

Au début du XIV^e siècle, après plus d'un siècle de répression, les derniers dirigeants hérétiques mourraient sur le bûcher. L'Église romaine, les rois et les princes n'avaient eu de cesse de combattre ceux que l'on appelle aujourd'hui à tort « cathares ».

JULIEN THÉRY

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER



© TOP FOTO / CORDON PRESS



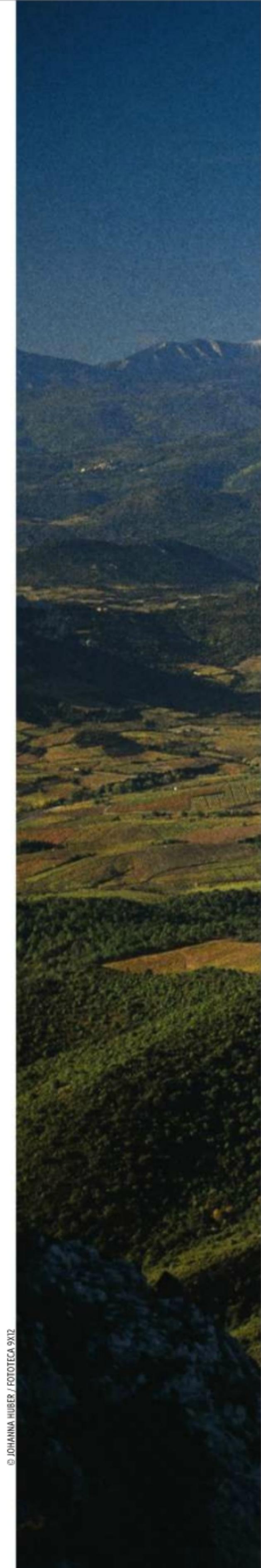
© AKG / ALBUM

UNE VIOLENTE RÉPRESSION

Sur cette miniature des *Chroniques de France* est représentée l'expulsion des hérétiques de Carcassonne, après la conquête de la ville par les croisés, en 1209.

LES DERNIERS RÉSISTANTS

Pris par le roi de France en 1255, le château de Quéribus fut une des dernières forteresses tenues par des « faidits », des seigneurs dépossédés par la croisade albigeoise.



© JOHANNA HUBER / FOTOTECA 9X12

Poire Autier, le dernier grand hérétique de Languedoc, mourut brûlé vif le 10 avril 1310 devant la cathédrale Saint-Étienne de Toulouse. La veille, le célèbre inquisiteur de Toulouse Bernard Gui et son collègue de Carcassonne s'étaient réunis pour proclamer sa condamnation lors d'une grande cérémonie. Peire Autier n'était pas seulement un « hérétique parfait », selon le vocabulaire employé par l'Église catholique, c'est-à-dire un hérétique « complet » ou « accompli » : un de ces prédicateurs dissidents qui menaient une existence simple et pure en imitant les apôtres du Christ, qui administraient aux mourants le « consolament », et que leurs amis désignaient sous le nom de « bons hommes ». C'était aussi un « hérésiarque » – comme l'avait affirmé Bernard Gui en appelant tous les bons catholiques à sa capture. Autrement dit, c'était un dirigeant.

Depuis une dizaine d'années, en effet, Peire Autier avait été le principal artisan d'un léger regain de l'hérésie en Languedoc – un regain qui s'était limité, en vérité, au sud du comté de Foix. Autour de lui s'était organisée une communauté clandestine dont les animateurs étaient ses disciples. Tous avaient été arrêtés peu avant lui. Sa mort marquait donc le triomphe de l'Église catholique. Le succès des inquisiteurs aurait

été plus éclatant encore si Peire Autier avait accepté d'admettre et de renier publiquement ses « erreurs » pour avoir la vie sauve, comme Bernard Gui le lui proposait. Mais il préféra subir le martyre en soutenant jusqu'au bûcher que l'Église romaine était « mère de fornication, basilique du diable et synagogue de Satan ».

L'hérésie en situation d'extinction

L'essentiel aux yeux des inquisiteurs était acquis de toute façon. Faute de leader capable de prendre le relais, l'hérésie était en situation d'extinction. Un seul « bon homme », Guilhem Bélibaste, fut encore brûlé, à l'automne 1321, mais il n'avait pas exercé de ministère en Languedoc après son évasion de la prison inquisitoriale de Carcassonne en 1309. Il avait préféré se réfugier en Espagne. Bélibaste n'était revenu au nord des Pyrénées que douze ans plus tard, attiré dans un piège par l'évêque de Pamiers.

D'après la sentence prononcée contre lui, Peire Autier prêchait une théologie dualiste. Pour lui, deux dieux existaient, « l'un bon et l'autre mauvais ». Le premier, dont les formes étaient celles de la Trinité, n'avait jamais pris d'existence matérielle, tandis que le second, Satan, avait créé « toutes les choses visibles et corporelles ». Les procès-verbaux des aveux obtenus





© BERTRAND RIEGER / GTRES

LE CHÂTEAU DUBUCHER

Guilhem Bélibaste périt brûlé à Villerouge-Termenès. La mort du dernier « bon homme » du Languedoc marqua la fin de l'hérésie « cathare » en Languedoc.

par l’Inquisition pendant la seconde moitié du XIII^e siècle attestent que les « bons hommes » languedociens partageaient ces conceptions. Pour cette raison, Bernard Guiles appelait « néo-manichéens ». Pas plus que les autres inquisiteurs, cependant, il ne parle de « cathares ». Ce mot ne fut jamais employé dans le Midi, ni par les dissidents, ni par leurs persécuteurs. C’est à tort qu’on a pris l’habitude, au XX^e siècle, de nommer ainsi les hérétiques du Midi français. Les seuls vrais cathares – dont le nom signifiait en grec « les purs » – furent les membres d’une secte de l’Antiquité tardive en Afrique du Nord attaquée par saint Augustin dans un traité. En 1163, un moine allemand désigna comme « cathares » des contestataires de la région de Cologne qui s’étaient mis à dénoncer la corruption de

l’Église de leur temps et prétendaient se passer des ser-

vices du clergé. Leur attribuer les mauvaises doctrines décrites par Augustin, c’était user d’un artifice habile pour ôter toute légitimité à leur démarche. Papes, théologiens et inquisiteurs utilisèrent encore par la suite le mot « cathares », parmi d’autres noms plus ou moins interchangeables, pour stigmatiser des opposants à l’Église dans l’Empire germanique et en Italie, mais pas en Languedoc.

Un peu partout en Europe occidentale, à partir du début du XII^e siècle, s’étaient fait jour des mouvements de laïcs opposés aux transformations qui affectaient alors l’Église. Ces mouvements, parfois guidés par des clercs en rupture avec les autorités, revêtaient des formes variées, aujourd’hui mal connues. Mais ils avaient tous deux points communs : l’anti-cléricalisme et l’évangélisme. Leurs membres contestaient l’accumulation des biens par le clergé catholique, ses priviléges et ses pouvoirs. Ils rejetaient aussi la prétention de l’Église à être

C’est à tort, au XX^e siècle, que l’on nomme les hérétiques du Midi français les « cathares ».

BATAILLE DE MURET, LE PLUS GRAND AFFRONTEMENT DE LA CROISADE ALBIGEOISE, XIV^e SIÈCLE. BNF, PARIS.



© ANG / ALBUM

© S. VANNINI / DEA / ALBUM



SAINTE DOMINIQUE DE GUZMÁN PRÉCHA DANS LE LANGUEDOC CONTRE LES CATHARES. FRESQUE D’ANDREA DI BONAIUTO, XIV^e SIÈCLE. BASILIQUE DE SANTA MARIA NOVELLA, FLORENCE.

LE LENT DÉCLIN DES CATHARES

En 1208, Innocent III émit l'idée d'une croisade contre les terres du comte de Toulouse, qu'il considérait infectées par les hérésies. La croisade fut menée par des membres de l'aristocratie du Nord, qui voyait dans ce conflit une belle occasion de s'approprier de nouvelles terres. Par la suite, elle fut appuyée par la Couronne, qui souhaitait rattacher le Languedoc à ses possessions directes.



LES CROISÉS ATTAQUENT LES HÉRÉTIQUES ALBIGEOIS, MINIATURE DU XIV^e SIÈCLE.

1233
Pour persécuter les hérétiques, le pape Grégoire IX crée les tribunaux de l'Inquisition, qu'il place sous la tutelle des ordres mendians (dominicains et franciscains).

1244
Après dix mois de siège, conquête de la forteresse de Montségur, dernier refuge des hérétiques. Quelque 225 hérétiques sont brûlés au pied du château.

1321
Guilhem Bélibaste, dernier « bon homme » du Languedoc, périt sur le bûcher. En 1329, à Carcassonne, dernières exécutions de trois hérétiques.

1229

Fin de la croisade albigeoise. La frange méditerranéenne du sud de la France est en grande partie sous le contrôle des rois capétiens.

1232

De nombreux hérétiques entrés en clandestinité après le triomphe de la croisade s'installent au château de Montségur (comté de Foix).

1234

Deux « bons hommes » de l'Albigeois sont les premières victimes de l'Inquisition en Languedoc.

1244

Après dix mois de siège, conquête de la forteresse de Montségur, dernier refuge des hérétiques. Quelque 225 hérétiques sont brûlés au pied du château.

VERS 1300

Résurgence de l'hérésie autour de Peire Autier, un notaire d'Ax, dans le comté de Foix.

DES ACCUSÉS D'HÉRÉSIE SUR LE BÛCHER, D'APRÈS UNE MINIATURE EXTRAITÉE D'UN CODEX FRANÇAIS DU XV^e SIÈCLE.



DE LA FUITE À LA PRISON : LA TRAJECTOIRE DU DERNIER HÉRÉTIQUE

« Si tu pouvais revenir à de meilleurs sentiments et te repentir de ce que tu as fait contre moi, je te recevrais, puis tous les deux, nous nous précipiterions au bas de cette tour et, aussitôt, mon âme et la tienne monterait auprès du Père céleste. [...] Je ne me soucie pas de ma chair car je n'ai rien en elle : elle appartient aux vers. » Tels furent les propos que tint Guilhem Bélibaste à Arnaud Sicre, l'homme qui, au printemps 1321, le trompa pour le conduire jusqu'au village de Tirvia, où il fut capturé. Ainsi se concluait une fuite qui avait commencé en 1309, lorsque Guilhem s'était échappé de la prison de Carcassonne pour gagner l'Aragon voisin, où s'étaient réfugiés de nombreux hérétiques.

LE PAPE BENOÎT XII ALORS ÉVÉQUE DE PAMIERS, ORGANISZA LA CAPTURE ET LA CONDAMNATION DE GUILHEM BÉLIBASTE. PALAIS DES PAPES, AVIGNON.

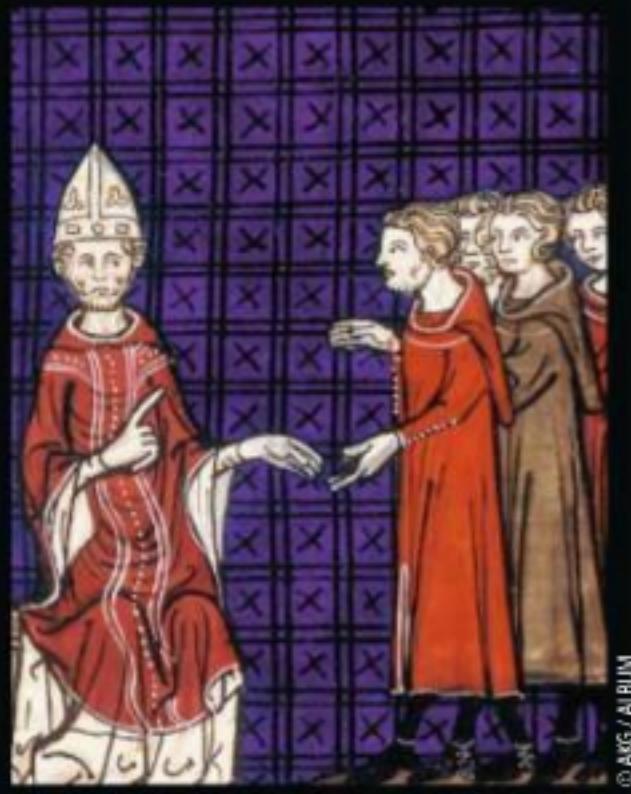


© AKG / ALBUM

LES PROTESTANTS DU MIDI, HÉRITIERS DES « CATHARES » ?

EST-IL RESTÉ QUELQUE CHOSE de l'hérésie dite « cathare » en Languedoc après sa disparition ? Les doctrines de ce mouvement ont-elles laissé des traces dans les mentalités du Midi malgré la victoire finale de l'Inquisition ? À l'époque de la réforme protestante, aux xvi^e et xvii^e siècles, les défenseurs du catholicisme, comme Bossuet, ne se sont pas privés d'assimiler les luthériens et les calvinistes aux hérétiques du Moyen Âge. Et les réformés eux-mêmes ont vu dans les vaudois et les « albigeois » des précurseurs qui, avant eux, avaient déjà souffert pour s'être « opposés aux erreurs du papisme » (*Catalogue des témoins de la vérité* publié en 1562). Encore aujourd'hui, des protestants méridionaux, mais aussi des occitanistes, considèrent que les « cathares » étaient mûs par un esprit critique et un anticléricalisme toujours vivants dans leurs régions.

LE PAPE INNOCENT III EXCOMMUNIE LES CATHARES.
MINIATURE EXTRAITE D'UN CODEX DU XIV^e SIÈCLE.



© ANS / ALBUM

un intermédiaire efficace entre les hommes et Dieu – ce qui les amenait à nier la valeur des sacrements faits par les prêtres. Cette attitude était justifiée par une lecture directe et littérale des Évangiles, où il n'est effectivement pas question de clergé et encore moins de richesses ou de pouvoirs détenus par les hommes de Dieu. Les contestataires disaient se conformer au seul modèle fourni par le Nouveau Testament, celui des apôtres. Ils reprochaient au clergé d'avoir abandonné le dénuement et l'humilité prescrits par le Christ à ses disciples.

Presque partout, les rois et les princes tuèrent dans l'oeuf par une répression brutale ces courants que l'Église s'empressait de diaboliser comme « hérétiques ». Les puissants avaient en effet tout intérêt à soutenir un clergé qui, en échange, garantissait l'origine divine de leur autorité. Dans

trois régions, cependant, l'absence de pouvoirs séculiers suffisamment centralisés permit un développement plus poussé de formes de vie chrétienne éloignées de l'Église romaine.

Première croisade dans la chrétienté

Ce fut le cas en Allemagne rhénane, en Italie centro-septentrionale et en Languedoc, où les comtes de Toulouse ne parvenaient pas à s'imposer vraiment à leurs vassaux et se trouvaient menacés par de trop puissants voisins – le roi d'Aragon et comte de Barcelone au sud, le roi d'Angleterre (qui était aussi duc d'Aquitaine) et le roi de France à l'ouest et au nord. Pour éradiquer les mouvements qu'elle disait hérétiques, mais aussi parce qu'elle espérait faire du Languedoc une principauté directement soumise à son autorité supérieure, la papauté lança en 1209 contre le comté de Toulouse la première croisade interne à la chrétienté. Simon de Montfort, avec d'autres barons originaires

Rois et princes réprimèrent les courants qualifiés d'« hérétiques » par l'Église.

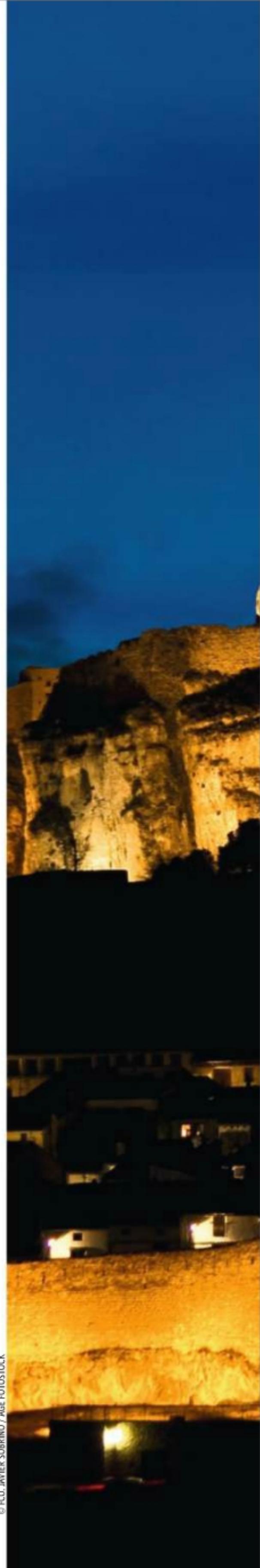
JEUNE PAYSANNE. DÉTAIL D'UNE MINIATURE DU TACUINUM SANITATIS, XIV^e SIÈCLE.



© PRISMA / ALBUM

UN REFUGE ISOLÉ

Cette imposante forteresse domine Morella (Castellón), en Aragon, où Guilhem Bélibaste trouva refuge après avoir fui l'Inquisition languedocienne.



© FCO. JAVIER SOBRINO / AGE FOTOSTOCK





CASTELNAUD-LA-CHAPELLE SUR LES RIVES DE LA DORDOGNE. LE CHATEAU DE CASTELNAUD ÉTAIT TENU PAR LE SEIGNEUR FAYDIT BERNARD DE CASNAC. EN 1214, IL EST PRIS ET DÉTRUIT PAR SIMON DE MONTFORT, LORS DE LA CROISADE CONTRE LES ALBIGOIS. UN NOUVEAU CHATEAU EST ENSUITE RECONSTRUIT À PARTIR DU XIII^e SIÈCLE.



ET LE MIDI DE LA FRANCE DEVINT « LE PAYS CATHARE »

AU MOYEN ÂGE, les hérétiques de Languedoc s'appelaient « bons hommes » ou « bon chrétiens ». L'Église les nommait « albigeois », néo-manichéens ou « hérétiques ». Les historiens parlaient d'« albigéisme » jusqu'à ce qu'un universitaire allemand, en 1953, parle des « cathares » du Midi (alors que ce terme ne fut employé au Moyen Âge qu'en Allemagne et en Italie). Quant au grand public, c'est seulement en 1966, à la suite d'un épisode de l'émission de télévision *La caméra explore le temps* intitulé *Les cathares*, écrit par Alain Decaux et André Castelot, qu'il se passionna pour l'histoire des hérétiques languedociens. En pleine vague occitaniste, l'idée d'une civilisation « cathare » écrasée par les « Français » eut un succès foudroyant dans la région. Depuis les années 1980, les politiques touristiques y font du catharisme un élément d'attractivité majeur.

LES CATHARES ESSAIENT EN VAIN DE BRÛLER UN LIVRE DE SAINT DOMINIQUE. FRA ANGELICO.



du nord de la France, saisit l'occasion d'aller conquérir des terres. Vingt ans plus tard, le traité de Meaux-Paris mit fin aux hostilités en dépossédant définitivement un grand nombre de seigneurs méridionaux au profit des croisés et en préparant le rattachement au domaine capétien des dernières terres laissées au comte Raimond VII. Des seigneurs « faidits », c'est-à-dire spoliés de leurs terres sous prétexte de leur soutien aux hérétiques ou de leur opposition à la croisade, résistèrent encore aux « Français » de façon sporadique. Ces « faidits » protégèrent parfois des hérétiques dans leurs forteresses avant que les hommes du roi de France ne finissent par s'emparer d'elles.

Dissidence anéantie par l'Inquisition

En vérité, les croisés ne s'étaient guère préoccupés de lutter contre les contestations anticléricales et évangéliques. Au terme de la croisade, les « hérétiques » demeuraient assez nombreux, mais ils furent désormais contraints à la clandestinité. La royauté capétienne et l'Église romaine s'entendirent en effet pour persécuter toutes les formes d'insoumission religieuse et consolider ainsi le nouvel ordre politique. Ce fut l'affaire de l'Inquisition, dont les activités commencèrent en 1233-1234. En un demi-siècle

tout au plus, ses pouvoirs d'exception et ses méthodes d'enquête très efficaces anéantirent l'essentiel de la dissidence. Les populations tendaient d'ailleurs désormais à se détourner des « hérétiques », et pas seulement à cause du danger encouru à les fréquenter. Les nouveaux ordres mendiants, en particulier les franciscains, donnaient en effet une image de l'Église plus conforme aux Évangiles.

Les « bons hommes » vivaient désormais dans une insécurité permanente ; beaucoup s'exilèrent en Italie du Nord, comme Peire Autier avant son retour dans la région en 1298. Cette situation d'échec général explique sans doute le développement chez les dissidents de doctrines dualistes, dont on ne connaît guère de trace avant la croisade albigeoise. Puisque tout leur était désespérément hostile en ce bas monde, les « bons hommes » avaient fini par en attribuer la création à Satan. ■

Pour en savoir plus

TEXTES

Le Livre des sentences de l'inquisiteur Bernard Gui

Extraits choisis, traduits et présentés par Julien Théry, CNRS éditions, 2010.

ESSAI

Hérésie et Inquisition dans le Midi de la France

Jean-Louis Biget, Picard, 2010.

LA FIN D'UNE ODYSSÉE

En 1309, Bélibaste s'échappa de Carcassonne, dont on voit ici la nef de la cathédrale. Il y revint en 1321, à nouveau captif, et quitta la ville pour périr sur le bûcher, la même année.



© JEAN-MARC BARRERE / GETTY



UN TÉMOIN JUSTIFIANT L'INQUISITION

Le 21 novembre 1321, Arnaud Sicre fit sa déposition devant l'évêque de Pamiers. Il avait vécu deux ans avec Guilhem Bélibaste et permis sa capture. Dans son témoignage, il rapporte les propos de Bélibaste et d'autres cathares, comme Guillemette et Peire Maury, réfugiés sur les terres de la Couronne d'Aragon et dont les croyances et les pratiques religieuses correspondaient à la dernière phase de l'hérésie dite aujourd'hui cathare. Les propos de Sicre, dont on peut apprécier ici quelques fragments, firent condamner Bélibaste au bûcher.

LA NATIVITÉ. LES CATHARES NE CROYAIENT PAS QUE LE CHRIST AVAIT ÉTÉ CONÇU DANS LE VENTRE DE MARIE, CAR SELON EUX, LE MONDE ET LES ÉTRES QUI LE PEUPLENT ÉTAIENT L'ŒUVRE DE SATAN. DÉTAIL DE L'AUTEL DE VERDUN, XII^e SIÈCLE, CATHÉDRALE DE TOURNAI.



Croyances : l'esprit prisonnier du corps

I. SATAN ENFERME LES ESPRITS DANS DES CORPS HUMAINS

« **S**atan alla dans le royaume de Dieu avec une très belle femme qu'il montra aux bons esprits de Dieu le Père, expliqua Bélibaste. [Puis] Satan l'emmena avec lui et les esprits, fous de désir, les suivirent tous les deux. »

« Les esprits qui étaient tombés du ciel comprirent qu'ils avaient été victimes d'un abus de la part de l'ennemi du Saint Père [et] se rappelèrent la gloire qu'ils avaient vécue. [Alors, Satan] créa des corps d'hommes dans lesquels il enferma les esprits pour qu'ils oublient à jamais la gloire du Saint Père. »

DIEU CRÉA LE MONDE. MINIATURE EXTRAITE DE LA BIBLE DE SAINT LOUIS, XIII^e SIÈCLE, CATHÉDRALE DE TOLÈDE.



© CRONO2 / ALBUM

Pratiques : la dissimulation pour échapper au bûcher

4. COMMENT PRIER POUR NE PAS COMMETTRE DE PÉCHÉS MORTELS

« **N**ul ne doit réciter le Notre Père [dit Peire Maury], hormis nos seigneurs [les bons hommes], qui sont sur la voie de la vérité. Mais nous et les autres commettons en le récitant un péché mortel, parce que nous ne sommes pas sur le chemin de la vérité, nous mangeons de la viande et couchons avec des femmes. » « Quelle prière dois-je dire, si je ne peux réciter le Notre Père ? » demande Arnaud Sicre. L'hérétique répond : « Que notre seigneur Dieu, qui a guidé les Rois mages [...] quand ils allèrent l'adorer en Orient, me guide comme il l'a fait pour eux. » « Quant à l'Ave Maria, selon lui il ne vaut rien ; c'est une invention des prêtres. »

UN SAINT PRIANT DEVANT UN AUTEL, MINIATURE FRANÇAISE DU XIII^e SIÈCLE.



© AKG / ALBUM

Pendant sa dernière période, l'hérésie dite « cathare » était dualiste : à Dieu, créateur des esprits et du Bien, elle opposait Satan, créateur du monde matériel et du Mal. Les esprits créés par Dieu sont prisonniers des corps créés par le diable, destinés à souffrir et à mourir. Poussé par le désir charnel, l'homme s'accouple et se reproduit, coopérant ainsi à l'œuvre de Satan.

2. LES ESPRITS PASSENT DE CORPS EN CORPS JUSQU'À LEUR LIBÉRATION

Selon Bélibaste, « ces esprits, en sortant de leur tunique, c'est-à-dire de leur corps [au moment de la mort], s'échappent, nus, et se posent sur le premier creux vide qu'ils trouvent, par exemple le corps de tout animal ayant un embryon encore sans vie (chienne, jument, lapine ou toute autre bête), ou encore le ventre d'une femme. [...] Les esprits vont ainsi de tunique en tunique jusqu'à ce qu'ils en trouvent une qui soit belle, c'est-à-dire le corps d'un homme ou d'une femme qui ait connaissance du Bien [qui professe la foi cathare] et, dans ce corps, ils trouvent le salut ; quand ils en sortent, ils retournent auprès du Saint Père ».

UN ANGE ACCUEILLE L'ÂME D'UN MORIBOND, GRAVURE DU XVI^e SIÈCLE.



© AKG / ALBUM

3. LES RELATIONS SEXUELLES FAVORISENT L'ŒUVRE DE SATAN

Il [Bélibaste] ne voulait qu'aucun homme ait des relations sexuelles avec une femme. Aucune fille ou garçon ne devait plus naître, car, de la sorte, à brève échéance, les créatures de Dieu [les esprits] seraient réunies, ce qui était fort souhaitable. » « Les seigneurs [Guillemette Maury parle de bons hommes] se cachaient mieux des autres en ayant une femme à la maison, car les gens du commun [...] la prenaient pour leur épouse et ne les considéraient pas comme des hérétiques. Cependant, ils ne touchaient jamais celle qui était censée être leur femme. »

HÉRÉTIQUES ESSAYANT D'ATTRIRER DES FIDÈLES, MINIATURE EXTRAITÉE D'UNE BIBLE MORALISÉE, XIII^e SIÈCLE, BIBLIOTHÈQUE BODLÉIENNE, OXFORD.



© BODLEIAN LIBRARY, UNIVERSITY, OXFORD

L'Inquisition traquait tout signe d'hérésie. Les contestataires dits « cathares », qui refusaient les sacrements de l'Église, cachaient leurs croyances. Ils communiaient, se faisaient confesser par des prêtres catholiques et feignaient de se signer. Leur foi était incompatible avec l'orthodoxie catholique ; ils ne croyaient ni aux prières ni à la Vierge et ne respectaient pas la croix.

5. FEINDRE POUR ÉVITER D'ÊTRE CAPTURÉ PAR L'INQUISITION

Je lui ai demandé un jour s'il se signait, il m'a dit qu'il faisait semblant, qu'il passait sa main devant son visage, puis la portait à sa poitrine comme pour se signer ; il disait qu'il procédait comme pour chasser des mouches devant sa figure. » « Je lui ai alors demandé s'ils [...] croyaient que l'hostie consacrée était le corps du Seigneur, et il m'a répondu : "Tu peux croire que non [...]." » Il disait aussi qu'il allait à l'Église pour être considéré comme un catholique et parce qu'on prie aussi bien le Père céleste à l'église qu'ailleurs. »

CALICE DE SAINT REMI, UTILISÉ POUR COURONNER LES ROIS DE FRANCE ET RÉALISÉ AU XII^e SIÈCLE, CATHÉDRALE DE REIMS.

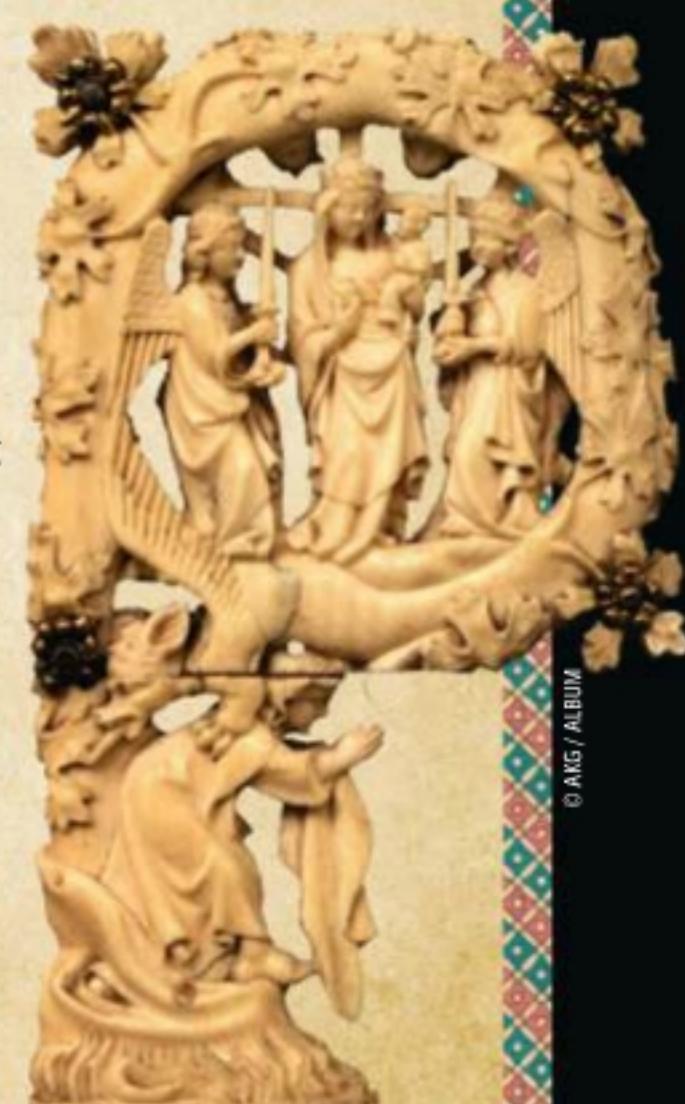


© AKG / ALBUM

6. LA VIERGE, LES SAINTS ET LA CROIX NE SONT QUE DES IDOLES

A chaque fois qu'il voyait une image de la bienheureuse Marie, il me disait : "Donne une obole à cette petite Marie" en se moquant de l'image. Il disait que le cœur de l'homme est la véritable Église de Dieu, et que l'Église matérielle ne vaut rien ; il appelait "idoles" les images du Christ et des saints présentes dans les églises. » « Je l'ai entendu dire qu'il détestait la croix et refusait de lui témoigner du respect, mais qu'il mourait d'envie de la détruire. » « Puisque le fils de Dieu a été cloué sur la croix, nous ne devons pas aimer cette dernière, mais la haïr et, si possible, la briser. »

VIERGE À L'ENFANT, CROSSE EN IVOIRE SCULPTÉ, XV^e SIÈCLE, RUKSMEUSEUM, AMSTERDAM.



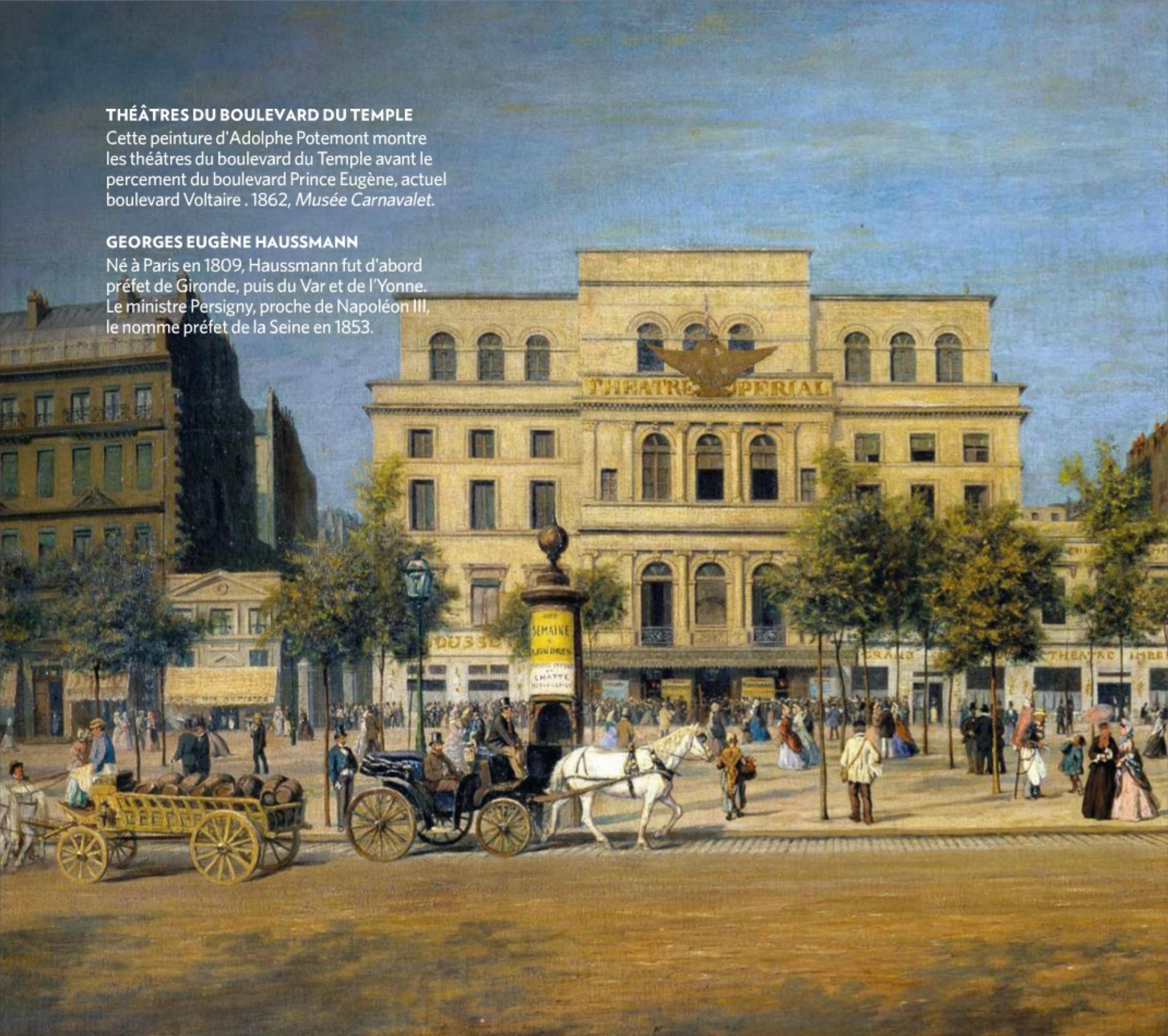
© AKG / ALBUM

THÉÂTRES DU BOULEVARD DU TEMPLE

Cette peinture d'Adolphe Potemont montre les théâtres du boulevard du Temple avant le percement du boulevard Prince Eugène, actuel boulevard Voltaire . 1862, Musée Carnavalet.

GEORGES EUGÈNE HAUSSMANN

Né à Paris en 1809, Haussmann fut d'abord préfet de Gironde, puis du Var et de l'Yonne. Le ministre Persigny, proche de Napoléon III, le nomme préfet de la Seine en 1853.



PARIS

LA MÉTAMORPHOSE

Au xix^e siècle, sous l'impulsion de Napoléon III et du baron Haussmann, Paris a subi une transformation urbaine capitale.

Avec pour objectif : une ville saine, sûre et moderne.



DOMINIQUE KALIFA

PROFESSEUR D'HISTOIRE CONTEMPORAINE À PARIS 1



Paris, écrivait Walter Benjamin, fut la « capitale du XIX^e siècle ». C'est dans cette ville, saisie dès le début du Second Empire par l'immense chantier de l'haussmannisation, qu'émerge en effet la modernité urbaine. C'est là qu'un nouvel urbanisme, dit « de régulation », s'efforce de repenser l'espace de la ville, en conjuguant esthétique – les fameux « embellissements » de Paris –, hygiène, circulation et sécurité. C'est là qu'advient la ville des plaisirs, qui fut aussi celle des contrastes sociaux et de la spéculation.

Comprendre ce phénomène nécessite de faire brièvement un retour sur la situation de Paris dans les années 1840. La ville connaît, en ces années de profonde mutation économique et sociale, une très forte croissance démographique. Sa population, qui a doublé en moins de cinquante ans, atteint



CHRONOLOGIE

Gigantesque chantier à Paris

2 décembre 1851

Le président de la République, Louis-Napoléon Bonaparte, fomente un coup d'État. Un an plus tard, il proclame le Second Empire.

1853

Napoléon III confie au nouveau préfet de la Seine, Georges Eugène Haussmann, la charge d'assainir et d'embellir Paris.

1854

Premier réseau haussmannien : destruction des quartiers insalubres du centre et début des percées qui aboutissent à la grande croisée.

1859

Deuxième réseau : aménagement des boulevards, des places circulaires et création de nouveaux axes en couronne.

1860

Paris s'agrandit, englobant les communes limitrophes jusqu'au mur des fortifications. Création des vingt arrondissements.

1867

Début du troisième réseau, qui concerne l'aménagement des nouveaux quartiers et des communes annexées.

1870

La crise du système de financement provoque le renvoi d'Haussmann quelques mois avant la chute du Second Empire.

**JEAN-CHARLES ALPHAND**

Nommé par Haussmann ingénieur en chef au « service des promenades » dès juin 1853, cet ancien des Ponts-et-Chaussées fut en charge de tous les espaces verts du nouveau Paris.

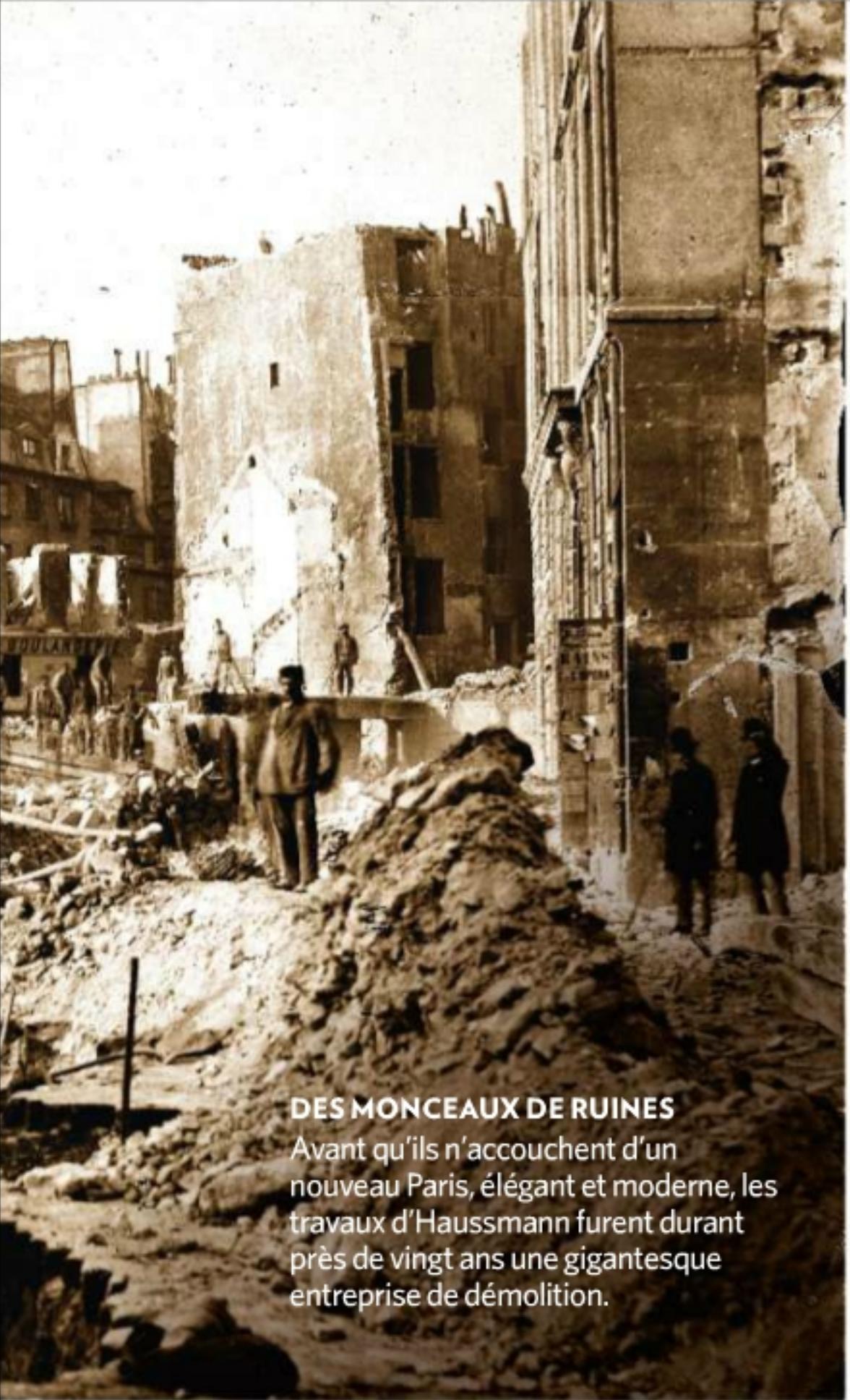


un million d'habitants en 1846. Venus pour l'essentiel des campagnes environnantes mais aussi de la Creuse, de Savoie ou d'Auvergne, les migrants s'entassent dans une ville surpeuplée et dont le centre n'a guère changé depuis le Moyen Âge.

La crainte des classes populaires

C'est « la ville gothique, noire, obscure, crottée et fiévreuse, la ville de ténèbres, de désordres, de violences, de misère et de sang ! » écrit Jules Janin en 1843, qui dépeint, à l'image de tant d'autres, les « intersections de maisons, culs-de-sac, pattes-d'oie, dédales, carrefours... grands espaces boueux et sanglants dans lesquels clapotaient pêle-mêle les truands des deux sexes ». C'est la ville des *Mystères de Paris* qu'Eugène Sue publie au même moment dans

Le Journal des débats. Désormais accessible en chemin de fer (la première gare, Saint-Lazare, a ouvert en 1837), la capitale absorbe une large part de l'essor démographique du pays, mais les équipements font défaut et les nou-



DES MONCEAUX DE RUINES

Avant qu'ils n'accouchent d'un nouveau Paris, élégant et moderne, les travaux d'Haussmann furent durant près de vingt ans une gigantesque entreprise de démolition.



LA VUE DES BALCONS

AU DESSUS DES ARBRES, on aperçoit les immeubles du boulevard Haussmann au croisement de la rue de la Fayette. Sur un balcon en fer forgé, deux hommes contemplent l'animation des trottoirs. Le sentiment d'aération mis en valeur par les perspectives du tableau correspond bien aux exigences du nouveau Paris voulu par Haussmann.

UN BALCON, BOULEVARD HAUSSMANN (1880), GUSTAVE CAILLEBOTTE (1848-1894)

veaux venus sont accueillis dans des conditions déplorables. La mortalité, surtout infantile, y bat des records. Les rues, dans la Cité et ses abords, sont étroites (3 mètres en moyenne), biseautées, fangeuses, ponctuées de mares infectes, parsemées d'immondices, les maisons souvent branlantes et insalubres. Médecins, hygiénistes et administrateurs dénoncent « l'atelier de putréfaction » qu'est devenu le centre. On déverse les eaux sales dans la rue, on pompe les fosses d'aisance dans des tonneaux ou des camions qui vont vidanger un peu plus au nord, dans le sinistre étang de Montfaucon. La saleté, la puanteur et la maladie règnent sur les quartiers pauvres. La grande épidémie de choléra qui s'abat sur Paris en 1832 emporte près de 20 000 victimes. D'autres insistent sur le crime, la délinquance et sur l'insécurité que des bandes d'escarpes font peser sur la ville. La « crise urbaine » semble bel et bien frapper la capitale.

Le constat, sans nul doute, est exagéré. Certaines parties de la ville ont fait l'objet depuis le début du siècle d'importants amé-

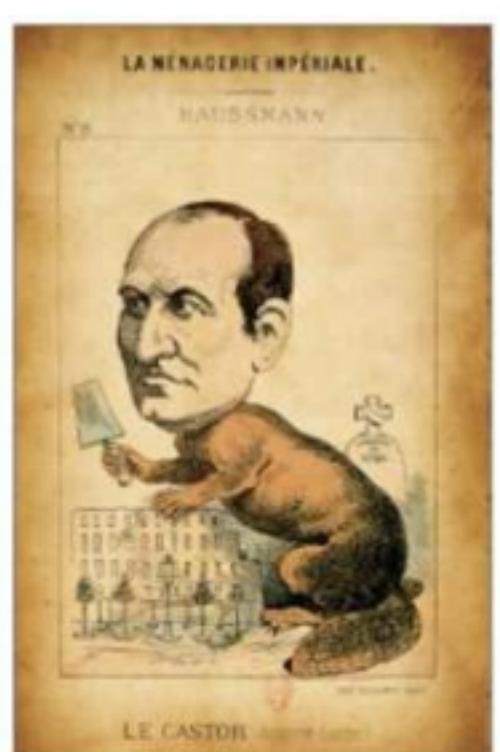
nagements. Des boulevards ou de nouvelles artères ont été percés, comme la rue de Rivoli ou les Champs-Élysées. Et le préfet Rambuteau, en charge du département de la Seine de 1833 à 1848, a multiplié les initiatives : réseau d'omnibus, becs de gaz, bornes fontaines, urinoirs publics et surtout trottoirs.

Cela ne suffit pas à atténuer le sentiment, très prégnant chez les élites, d'un chaos urbain grandissant. Car la hantise est surtout sociale et politique : on craint les classes populaires qui s'entassent dans les taudis du centre, et qui peuvent s'enflammer du jour au lendemain. Depuis 1789, l'insurrection, les barricades et les « journées » sont fréquentes à Paris. En 1830, puis 1832, 1834, 1839, 1848, les quartiers et les faubourgs ouvriers se sont à nouveau embrasés, attisant le spectre de la révolution et de la guerre civile.

Devenu prince-président en 1851, puis empereur l'année suivante, Napoléon III entend mettre fin à cette situation explosive. À Londres et à Bath, où il a séjourné dans les années 1840, il a été séduit par les nouvelles artères, larges et

LA MÉNAGERIE IMPÉRIALE

Personnalité du régime impérial, Haussmann fit l'objet de nombreuses satires. Ce portrait-chagrin fait partie d'une série de caricatures de Paul Hadol publiées en 1870, sous le titre *La ménagerie impériale*.



L'AVENUE DE L'OPÉRA

Sur la photographie, les travaux sont en cours pour la construction de l'avenue de l'Opéra, ancienne avenue Napoléon, en 1867-1868. Elle fut inaugurée en 1879.



luxueuses, et leurs alignements monumentaux. La « merveilleuse transformation » de Paris dont il rêve doit accoucher d'une ville riche, moderne et plaisante, capable de rivaliser avec la capitale britannique qui vient précisément d'accueillir la première Grande Exposition universelle. Embellir, agrandir et assainir Paris, telle est donc la tâche qu'il confie en juin 1853 au baron Eugène Haussmann, le nouveau préfet de la Seine. Celui-ci engage alors ce qui demeure le plus vaste et ambitieux programme d'urbanisme public de l'époque.

La Cité libérée des taudis

En trois étapes, étalées sur près de dix-huit ans, Haussmann parvient en effet à « transfigurer » la capitale. Quelques grands principes guident son action, à commencer par l'exigence de circulation. Dans ce Paris « régénéré » auquel aspirent les hygiénistes et les pouvoirs publics, l'air, l'eau, les hommes et les marchandises doivent circuler sans entrave. On commence donc par donner

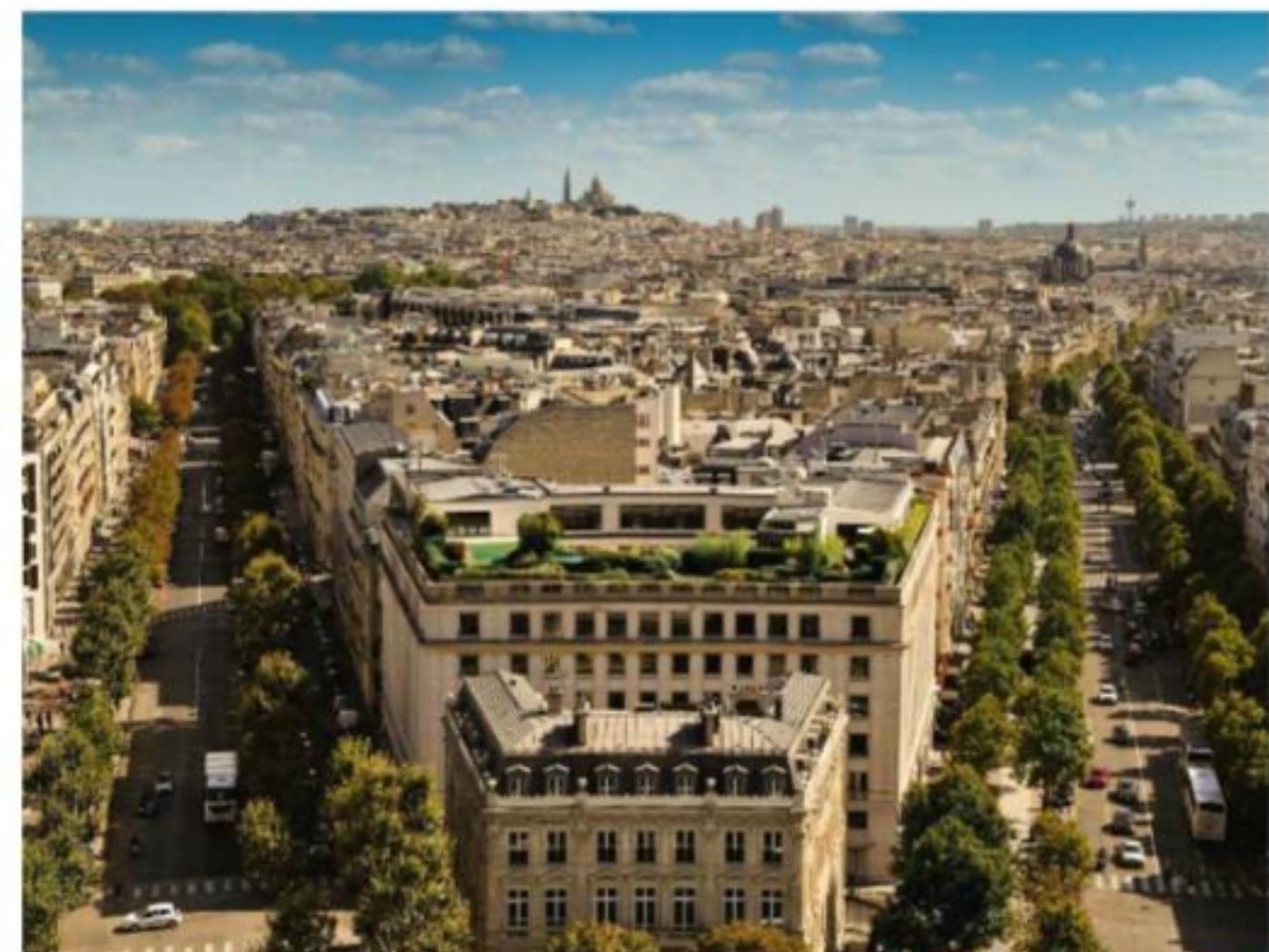
L'EMPEREUR NAPOLÉON III

Influencé par les idées saint-simonniennes et soucieux de donner à la France impériale une capitale digne de rivaliser avec Londres, Napoléon III s'engagea personnellement dans le projet d'une ville saine, sûre et rationalisée.



la priorité aux gares, qui se multiplient (il en existe une dizaine à la fin de la période) : elles sont désormais les nouvelles portes de la ville, qu'il convient de relier entre elles. Réaliser « la grande croisée » constitue l'idée complémentaire, mais il fallait pour cela « percer la citrouille » selon l'expression de Louis-Sébastien Mercier, c'est-à-dire crever l'abcès de la Cité, véritable labyrinthe où s'imbriquent des centaines de ruelles, de venelles, d'impasses.

Le nouveau préfet fait éventrer l'ensemble : plus de 9 hectares de bouges sont détruits autour de Notre-Dame, et le quartier populaire des Arcis, entre l'ancien Châtelet et l'Hôtel-de-Ville, est également rasé. Libérée de ses taudis (près de 25 000 maisons sont abattues), la Cité devient le cœur d'un grand axe nord-sud, que prolongent au nord les boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, au sud le boulevard Saint-Michel. De Nation à l'Étoile, un axe est-ouest, tout aussi rectiligne, achève la croisée. Tout autour, le préfet priviliege les diagonales, les boulevards et les grandes



© ROGER VIOLET / CORDON PRESS

DES TROUÉES DANS LA VILLE

DE LARGES ESPACES, des trottoirs bordés d'arbres, l'avenue Hoche, ancienne avenue de la Reine-Hortense (en l'honneur de la mère de Napoléon III) et l'avenue de Friedland, témoignent, plus de 130 ans après, des transformations impulsées par Haussmann. Deux avenues qui convergent pour se retrouver place de l'Étoile.

L'AVENUE HOCHE À GAUCHE, ET L'AVENUE DE FRIEDLAND, À DROITE, VUES DE L'ARC DE TRIOMPHE.

places circulaires, qui servent d'échangeurs. Douze avenues convergent ainsi vers la place de l'Étoile. C'est au total plus de 100 kilomètres de voies nouvelles qui sont ouvertes, la plupart d'une grande largeur (18 mètres en moyenne), dessinant un nouveau système circulatoire.

« L'Attila de la ligne droite »

Celui-ci concerne aussi les eaux, propres et sales, désormais prises en charge par le nouveau réseau d'adduction et d'égouts conçu par l'ingénieur Eugène Belgrand. L'assainissement passe aussi par la multiplication des espaces verts, dont la présence à Londres a tant séduit Louis-Napoléon. Aux quatre extrémités de la croisée sont donc installés de vastes parcs (Boulogne, Vincennes, Montsouris, Buttes-Chaumont), mais on aménage également des squares, agrémentés de kiosques et de bancs publics, dans chacun des quatre-vingts quartiers de la ville. Paris, enfin, est agrandi : en 1860, la ville s'étend jusqu'à la limite des nouvelles fortifications que Thiers avait fait ériger entre 1841 et 1844. Les communes et

villages entourant la capitale, d'Auteuil et Passy à l'ouest jusqu'à Charonne et Bercy à l'est, en intégrant Montmartre, Belleville ou Vaugirard, font désormais partie de la ville, qui se réordonne en vingt arrondissements.

Au cœur de cet immense chantier réside aussi un projet esthétique. Son maître-mot, c'est alignement. Haussmann, vite surnommé « l'Attila de la ligne droite », aime les perspectives amples et rectilignes. Certaines protubérances, comme la colline de Chaillot, sont arasées. Les nouvelles voies, bordées de majestueuses rangées d'arbres, voient s'aligner les longues files d'immeubles que l'on commence à qualifier d'haussmanniens. Outre le confort

C'est plus de 100 kilomètres de voies nouvelles qui sont ouvertes dessinant un nouveau système de circulation.



PARIS PAR TEMPS DE PLUIE

Les « beaux quartiers » du Paris haussmannien (ici la place de Dublin dans le 8^e arrondissement) incarnent la modernité et l'élégance. La composition très harmonique de la toile exprime bien l'exigence d'alignement du nouveau Paris. *Paris, jour de pluie* (1877), Gustave Caillebotte, Art Institute, Chicago.





© RMN - GRAND PALAIS / CHRISTIAN JEAN

LE STYLE HAUSMANNIEN

LES LIGNES VERTES DU MOBILIER URBAIN



© HEMIS.FR / GETTY

TOUT AUTANT que les immeubles et les avenues, le mobilier urbain avait une fonction utilitaire et esthétique. Haussmann confia à l'architecte Gabriel Davioud le soin d'en concevoir le programme. Une gamme homogène de réverbères, bancs, kiosques, vespasiennes, grilles d'arbres fut progressivement installée. Leur forme, souvent inspirée du monde végétal, en faisait un prolongement des espaces verts. Alignés, disposés à intervalles réguliers, ils dessinaient le long des rues une seconde ligne de fuite. Exclusivement consacrées à l'affichage des spectacles, les colonnes Morris furent imaginées en 1868 pour remplacer les très controversées « colonnes-urinoirs ». Œuvres de l'imprimeur Gabriel Morris, qui en fit construire près de 150, elles symbolisèrent ce nouveau Paris des plaisirs et des loisirs. « Tous les matins je courais jusqu'à la colonne Morris pour voir les spectacles qu'elle annonçait », écrit Marcel Proust en 1913.

COLONNE MORRIS, TOUJOURS CONSACRÉE À L'AFFICHAGE DE SPECTACLES.

CHAMBRES DE BONNES

Au dernier étage, les combles sont aménagés en chambres de service.

ÉTAGE « NOBLE »

Faute d'ascenseur, les plus beaux appartements sont au deuxième.

1^{er} ÉTAGE OU ENTRESOL

Moins élevé, il est occupé par le concierge et les commerçants.

REZ-DE-CHAUSSÉE

Le mur y est souvent strié de profonds refends taillés dans le parement.

6

5

4

1 BOUTIQUES

La plupart des immeubles sont conçus pour héberger des boutiques au rez-de-chaussée. Seuls les édifices les plus « bourgeois » en sont exempts.

2 PORTES

Les premiers immeubles comportent des portes cochères, parfois sur deux niveaux, qui permettaient d'accéder à la cour et aux écuries. Elles se simplifient par la suite.

3 FENÊTRES

Les fenêtres, de taille identique et équipées de volets, accentuent l'uniformité. Celles du deuxième étage sont ornées d'encadrements plus riches.

5

4

4 BALCONS

Des balcons étroits, qu'ils soient individuels au deuxième étage ou filants au cinquième, contribuent au sentiment d'alignement général des façades et des rues.

5 CORNICHES

Tout comme les balcons, les corniches des façades en pierre de taille s'alignent d'immeubles en immeubles, donnant une grande unité aux nouvelles rues de Paris.

6 TOITURES MANSARDÉES

Recouvertes d'ardoise ou de zinc, les toitures à la Mansart, percées de lucarnes régulières, abritent les combles où sont aménagées les chambres de service.



© HEMIS.FR / GTRES

LES TOITS ET COURS DE PARIS

Le percement des nouvelles voies entraîna la multiplication des lotissements. L'emplacement et la dimension des cours intérieures y étaient précisément réglementés. Mais certaines parcelles profondes pouvaient associer un bâti plus ancien, imbriquant ainsi un ensemble de cours, de courlettes et de murs contigus. Le souci d'homogénéisation passait aussi par les toitures, recouvertes d'ardoise ou plus fréquemment encore de terrassons de zinc. Mansardées, composées de deux pans percés de lucarnes, elles recouvraient des combles tous aménagés en chambres de bonnes. Cette couverture de zinc, qui s'adaptait à merveille aux fortes pentes du sixième étage, imposa rapidement ses reflets et ses couleurs au nouveau paysage urbain parisien.

de l'époque (eau et gaz à tous les étages, mais pas encore d'ascenseur), ceux-ci obéissent à quelques principes simples : des façades en pierre strictement alignées, des rez-de-chaussée striés de refends, un étage noble et à balcon au deuxième, un balcon filant au cinquième, des combles à 45° au sixième, où se tassent les chambres de service. Tous ces immeubles se ressemblent, donnant une très forte unité esthétique aux nouvelles rues parisiennes.

Un mobilier urbain, caractéristique lui aussi, les accompagne : grilles d'arbres, réverbères, bancs, kiosques à journaux, colonnes Morris, chalets d'aisance. L'édification de nouveaux et somptueux bâtiments apporte une touche de monumentalité : le tribunal de commerce et la nouvelle caserne (qui deviendra la Préfecture de police) sur l'île de la Cité, l'Opéra, les gares du Nord et de Lyon, sans oublier les dix pavillons des nouvelles Halles de Paris, architecture de verre et d'acier conçue par l'ingénieur Victor Baltard. C'est donc une ville nouvelle qui sort littéralement de terre durant ces deux décennies. Les rues, les places, les immeubles

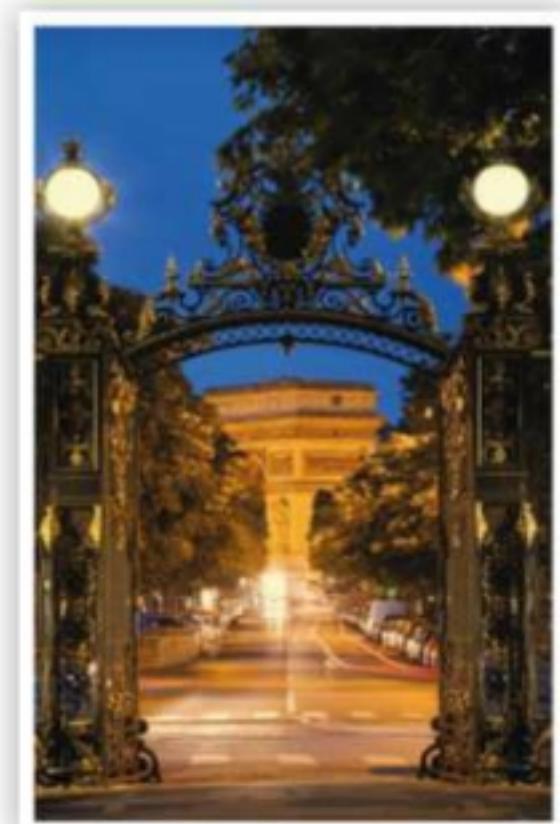
qui surgissent donnent à Paris son identité moderne. Un tel chantier, proprement pharaonique, ne fut possible qu'avec le soutien indéfectible de Napoléon III et l'engagement massif de l'État, ce qui permit à Haussmann d'oeuvrer à grande échelle là où ses prédécesseurs n'avaient pu réaliser que de plus modestes aménagements. Toutes les opérations décisives sont prises en charge par les pouvoirs publics. C'est l'administration qui décide du périmètre des expropriations, qui rachète les terrains, les revend à des promoteurs, édicte les règlements et les servitudes qui unifient l'aspect de la ville (matériaux de construction, gabarit et hauteur des immeubles, obligation de ravalement, etc.).

Paris en chantier pendant vingt ans

Une telle transformation ne pouvait évidemment se faire sans susciter des réactions et des critiques sévères. Le Paris du Second Empire, on l'oublie trop souvent, fut durant près de vingt ans un immense chantier de travaux : arasements, nivelllements, percements et construc-

UNE ENTRÉE DU PARC MONCEAU

Dans l'Ouest parisien s'affirme le pur « style » haussmannien. Le parc Monceau, dont on aperçoit l'une des portes donnant sur l'Arc de Triomphe en constitue l'un des principaux symboles.



© HEMIS.FR / GTRES

VUE DU BOULEVARD HAUSSMANN

On aperçoit ici le boulevard qui a pris le nom du baron, depuis le dôme doré de l'actuel magasin Printemps. Derrière, trône l'Opéra Garnier, inauguré le 5 janvier 1875.





BOULEVARD DE SÉBASTOPOL.

La queue à la porte d'une épicerie du boulevard de Sébastopol pendant le siège de Paris en novembre 1870. Huile sur toile d'Alfred Decaen et Jacques Guiaud, *musée Carnavalet, Paris*.



tions ne purent être menés sans nuisances, ce qui indisposa de nombreux contemporains. D'autres accusèrent Haussmann de brader le patrimoine historique de la capitale, de liquider sans état d'âme le vieux Paris. On parla de nouveaux barbares, de Vandales qui avançaient le marteau et le pic à la main. D'autres encore, comme Charles Garnier, le concepteur du nouvel Opéra, critiquèrent la monumentalité étouffante de certaines perspectives.

Vers un urbanisme policier ?

Mais les attaques les plus vives portèrent sur les modalités financières et les conséquences politiques de l'opération. Un chantier aussi gigantesque avait exigé d'imposants financements, plus de deux milliards et demi de francs, auxquels contribuèrent l'État, les banques et les sociétés immobilières. Des emprunts publics massifs furent lancés, souvent supérieurs à 50 millions de francs par an, gérés à compter de 1858 par la Caisse des travaux de Paris fondée

LES CANONS DE LA RÉPRESSION

Depuis 1830 et 1848, les insurrections parisiennes font trembler le pouvoir. Les nouvelles artères, larges et droites, doivent permettre aux canons et à la cavalerie de venir facilement à bout des barricades.



sur l'initiative d'Haussmann. Cependant, la grande banque, notamment celle des frères Pèreire, fut un acteur essentiel du dispositif, ainsi que les promoteurs qui rachetaient les parcelles et construisaient les nouveaux édifices. La plupart réalisèrent d'énormes plus-values foncières.

De nombreuses entreprises signèrent également de juteux contrats d'équipement (égouts, gaz, adduction d'eau). La dette de la Caisse des travaux, en revanche, se creusa. En 1867, Jules Ferry, alors jeune avocat républicain, dénonça dans un pamphlet *Les comptes fantastiques d'Haussmann*. L'affairisme, la spéculation, la corruption accompagnèrent l'émergence du

nouveau Paris, ce que Zola mit en scène quelques années plus

tard, en 1871, dans *La Curée*. On voulut aussi voir dans l'haussmannisation un urbanisme policier. Les barricades, dont Paris s'était si souvent couvert dans la première moitié du siècle, étaient-elle encore



© BRIDGEMAN / INDEX



© ROGER VIOULET / CORDON PRES

ORIGINE DE LA VILLE LUMIÈRE

L'ÉCLAIRAGE au gaz fut introduit à Paris en 1829, mais c'est à Haussmann que l'on doit sa généralisation. La création en 1856 de la Compagnie parisienne d'éclairage par le gaz permit de multiplier les réverbères et d'augmenter leur intensité lumineuse. La ville avait vaincu la nuit et acquis sa réputation de ville lumière.

PLACE DE LA CONCORDE LA NUIT. PHOTOGRAPHIE DE R. SCHALL, 1933, MUSÉE CARNAVALET.

possibles dans ces larges avenues, désormais ouvertes aux mouvements de troupes et à l'artillerie ? En mai 1871, la Commune de Paris en fit cruellement l'expérience. Mais si le maintien de l'ordre était évidemment une préoccupation du pouvoir impérial, il serait réducteur d'y voir une des sources majeures du chantier haussmannien.

Répartition sociale des habitants

Ses répercussions sociales furent en revanche très sensibles. Si les travaux ne provoquèrent pas d'exode immédiat (on se relogea souvent à proximité), ils eurent un effet évident sur l'évolution à plus long terme de la sociologie parisienne. L'augmentation considérable des loyers et des valeurs immobilières suscita le début d'un phénomène de « gentrification », concentrant les populations aisées dans le centre ou dans les « beaux quartiers » de l'Ouest, reléguant au contraire ouvriers et artisans dans la ceinture des anciens faubourgs de l'Est et du Sud. Haussmann fut révoqué en janvier 1870, mais son œuvre fut poursuivie

par le nouveau régime républicain. Plusieurs artères qu'il avait imaginées comme le boulevard Saint-Germain, l'avenue de la République ou le boulevard Raspail furent ainsi achevées à la fin des années 1870.

Tandis que des villes de province, comme Lyon, Montpellier, Toulouse, Limoges ou Nantes connaissaient des processus similaires de rénovation urbaine, Paris continua dans le dernier quart du siècle sa grande transformation. L'Exposition universelle de 1889, qui amena à l'édification de la tour Eiffel, et celle de 1900, qui inaugura le métropolitain et construisit, entre autres, le Grand et le Petit Palais, poursuivirent une œuvre qui contribua à faire de cette ville si singulière le symbole de la modernité occidentale. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

La Modernité avant Haussmann

Karen Bowie (dir.), Paris, Recherche, 2001.

Paris, histoire d'une ville XIX^e-XX^e siècle

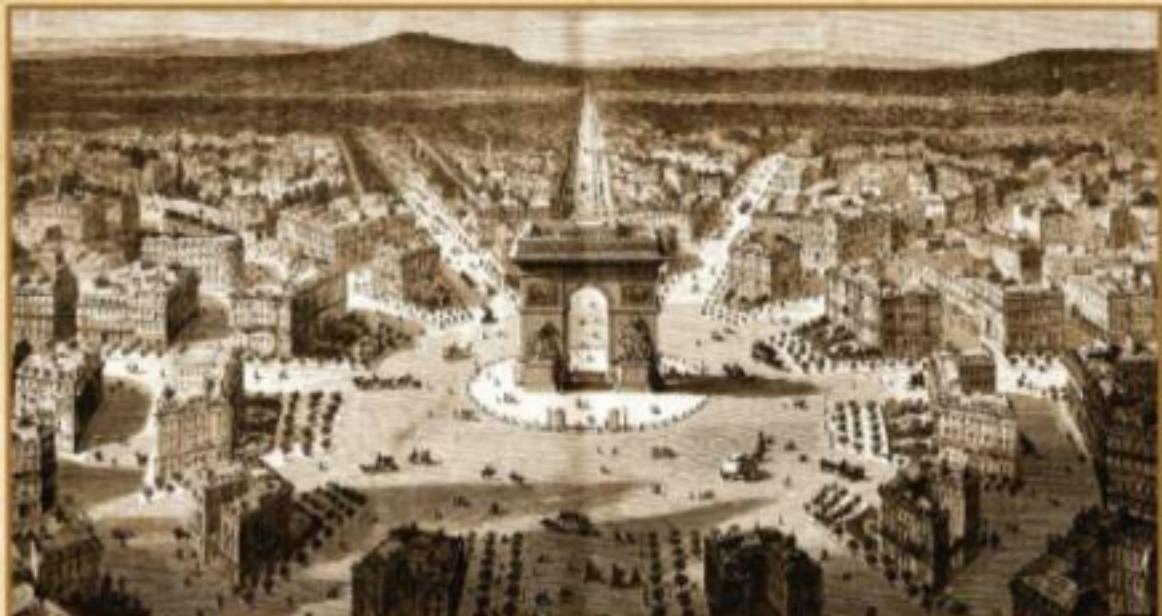
Bernard Marchand, Seuil, 1993.

Atlas du Paris haussmannien

Pierre Pinon, Parisgramme, 2002.

PARCS, AVENUES, PLACES, GARES

De la place de l'Étoile aux Buttes-Chaumont, en passant par l'opéra Garnier, Haussmann



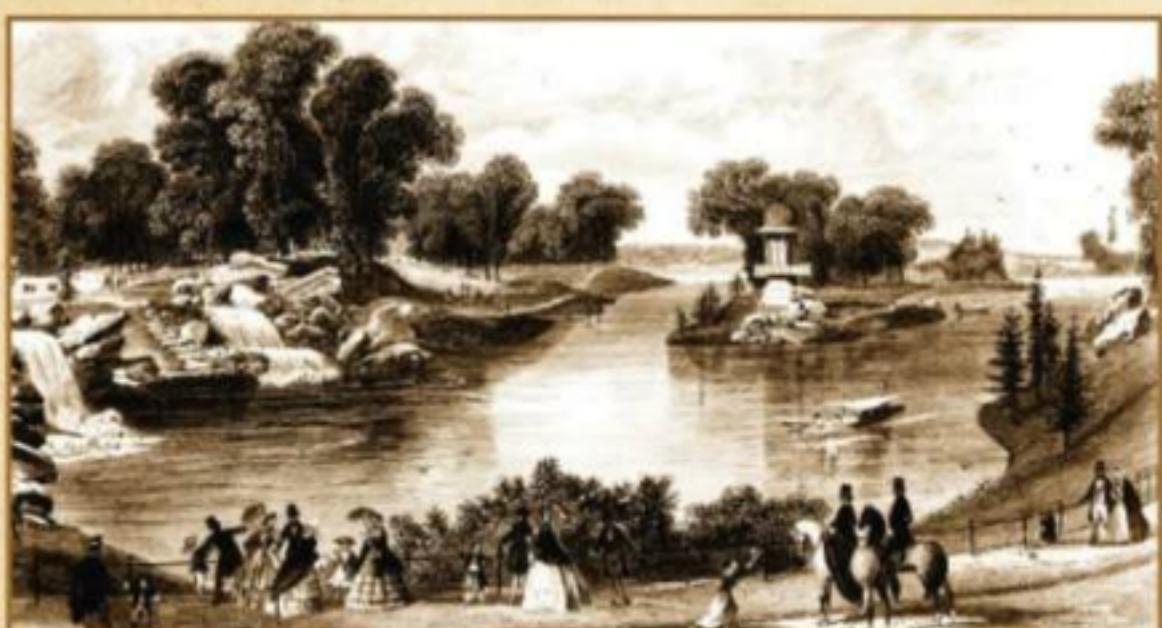
1 LA PLACE DE L'ÉTOILE

L'avenue des Champs-Élysées et l'arc de Triomphe sont antérieurs à Haussmann, mais c'est lui qui imagina et fit réaliser la place de l'Étoile, d'où rayonnent douze avenues.



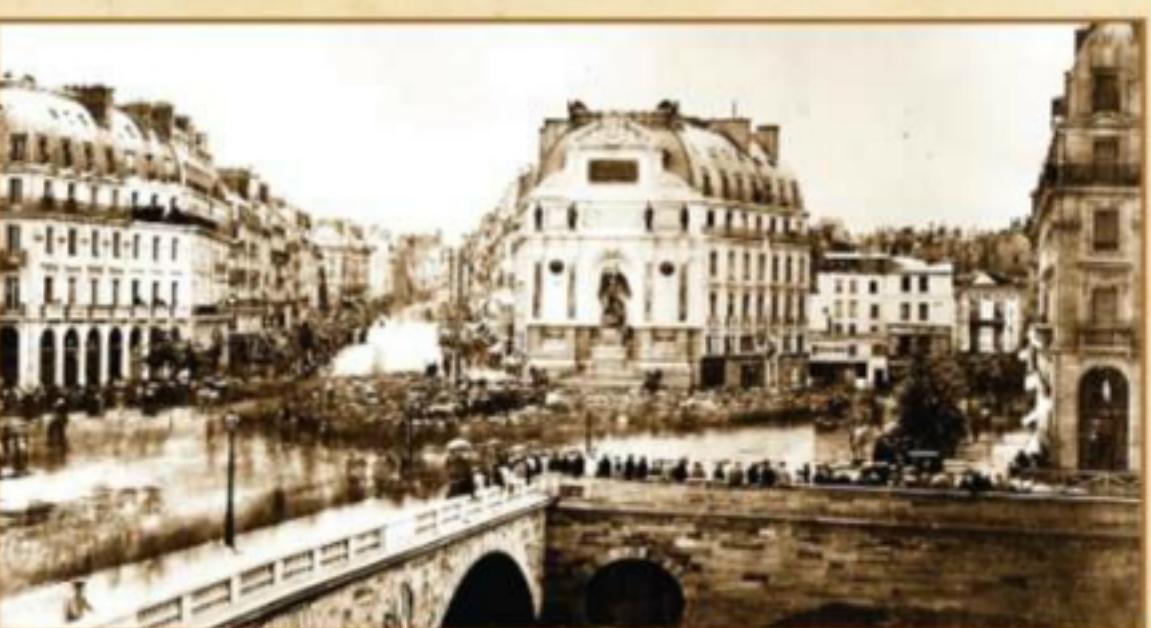
2 L'OPÉRA GARNIER

C'est à l'extrémité de cette nouvelle voie, qui fut d'abord appelée avenue Napoléon, que Charles Garnier débuta en 1861 le chantier du nouvel Opéra.



3 LE BOIS DE BOULOGNE

Cette ancienne forêt, cédée par Napoléon III à la ville de Paris, est remodelée par Haussmann et Alphand pour constituer un vaste parc « à l'anglaise ».



4 LA FONTAINE SAINT-MICHEL

Inaugurée en 1860, cette fontaine monumentale, œuvre du sculpteur Gabriel Davioud, offrait un débouché visuel au nouveau boulevard du Palais.

LES RÉALISATIONS DU BARON

a imaginé, remodelé et embellie des lieux et monuments importants de la capitale.



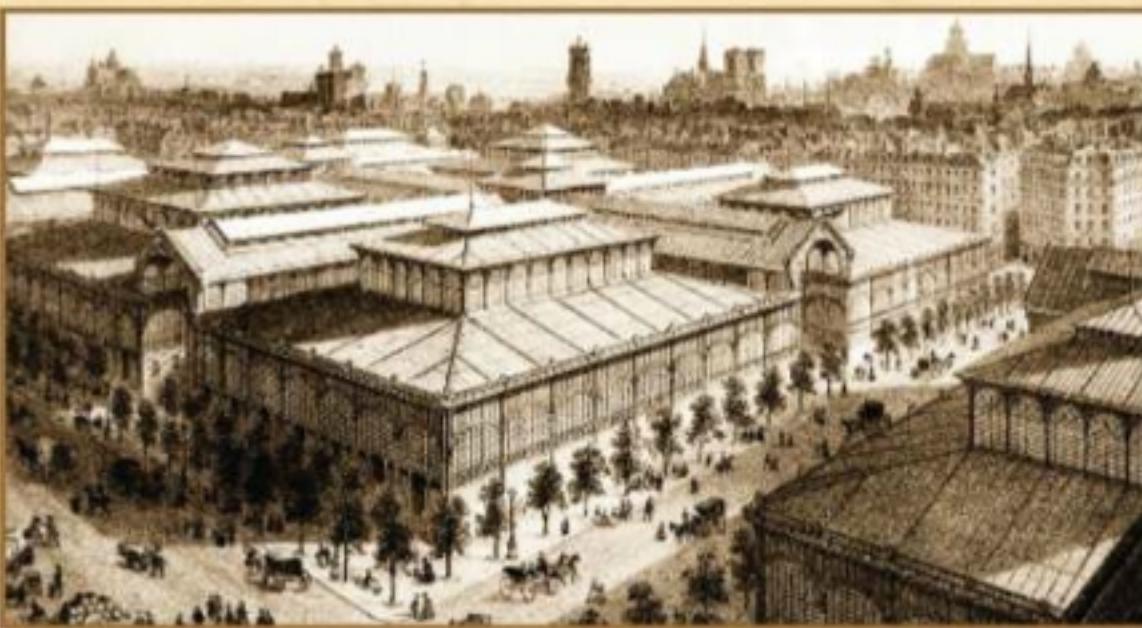
6 LES BUTTES-CHAUMONT

Aménagé sur l'emplacement d'anciennes carrières de gypse, ce nouveau parc, conçu par Jean-Charles Alphand, fut ouvert au public en 1867.



7 LA GARE DE L'EST

Achevé en 1854, l'embarcadère de l'Est clôt vers le nord, au niveau du boulevard de Strasbourg, l'axe nord-sud de la grande croisée haussmannienne.



5 LES HALLES BALTARD

Œuvre de l'ingénieur Victor Baltard, les dix pavillons du « Ventre de Paris » furent construits de 1852 à 1870. Ils ont été démantelés en 1971.

8 LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

Cette grande place rectangulaire, qui abritait la caserne du prince Eugène et les Magasins-Réunis, ne prit le nom de République qu'en 1889.

Vasa, le sauvetage du naufragé de la marine suédoise

En 1628, le fleuron de la flotte suédoise ne put quitter le port de Stockholm. S'inclinant par bâbord, il coula et ne fut remonté qu'en 1961.

Le 10 août 1628, le commandant Söfring Hansson fit hisser les voiles du *Vasa*, le nouveau navire de guerre du roi Gustave II Adolphe de Suède. Une douce brise du sud soufflait sur le port de Stockholm. Le vacarme des canons résonnait aux oreilles des curieux venus assister au départ du bateau. Quelques proches des marins étaient montés à bord afin de participer au premier voyage du navire dans la région.

Mais ce dernier ne se prolongea guère au-delà de 1 500 mètres : une violente rafale de vent fit gîter le navire, l'eau s'engouffra dans les canonnières les plus basses et le bateau s'inclina vers bâbord avant de sombrer dans les eaux froides du port. Sur les 150 personnes montées à bord, près de trente périrent, dont des femmes et



des enfants. Ce fut une véritable catastrophe nationale : le navire de guerre flambant neuf avait été conçu comme instrument de propagande pour renforcer la présence suédoise dans la Baltique. Immédiatement, la marine suédoise diligenta une enquête pour établir les causes du naufrage, mais cette dernière ne put établir de responsabilité et nul ne fut condamné. Des opérations de sauvetage furent tout de suite entreprises sous la direction de l'ingénieur anglais Ian Bulmer. Le grand mât sortait de l'eau en

dessinant un angle, et Bulmer parvint à redresser la coque mais ses efforts pour remettre le bateau à flot furent vains : il ne réussit qu'à le faire sombrer davantage dans la boue.

Remontée des canons

En 1664, le Suédois Hans Albrekt von Treileben proposa de remonter les canons de 24 livres du *Vasa*. Après avoir obtenu l'autorisation, il s'associa avec l'Allemand Andreas Peckell et les deux hommes s'équipèrent de cloches de plongée qui leur permettaient de respirer pendant l'opération. On put ainsi remonter plus de cinquante des soixante-quatre canons du *Vasa*, mais pour les atteindre, il fallut détruire une partie du pont supérieur.

Au XIX^e siècle, des plongeurs explorèrent l'épave à plusieurs reprises et, en 1920, on lança le projet de remonter le navire,

LE VASA tel qu'on peut le voir aujourd'hui au musée Vasa de Stockholm, après sa restauration.



© GTRÉS

mais il ne fut jamais mis à exécution, et ce n'est qu'en 1950, grâce à Anders Franzén, que le *Vasa* put enfin sortir de l'eau. Bien qu'il n'ait pas ter-



© ANG / ALBUM

1628

Le Vasa, navire de la marine suédoise, coule dans la baie de Stockholm le 10 août, jour de sa mise à flot.

1664

Von Treileben et Peckell parviennent à remonter 53 des 64 canons du *Vasa* en utilisant des cloches de plongée.

1961

Le 24 avril, le bateau est remonté depuis le lieu où Anders Franzén l'avait localisé en 1956.

1990

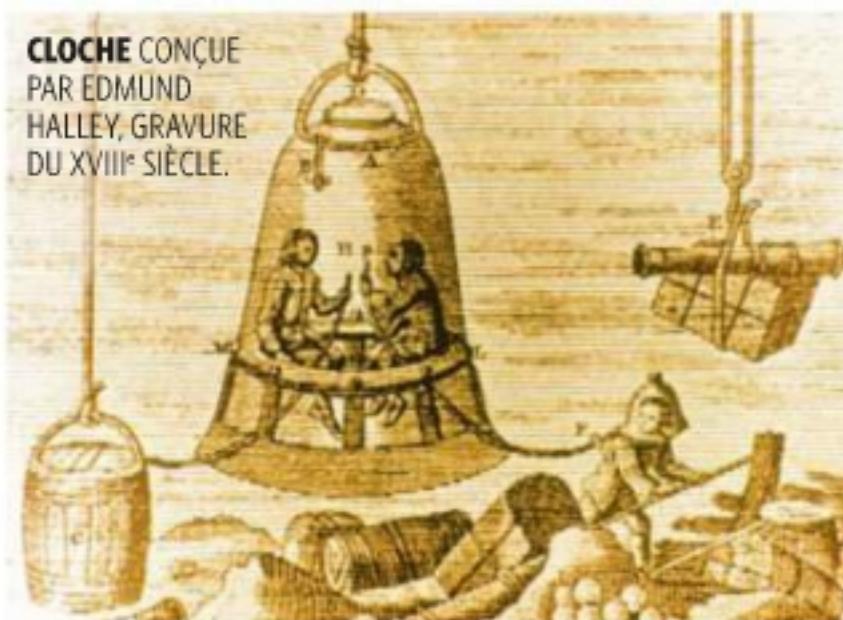
Inauguration près de Stockholm du musée Vasa, pour y conserver le *Vasa* et les objets qu'on y a retrouvés.

COURONNE PORTÉE PAR LES ROIS DE SUÈDE AU XVII^e SIÈCLE.



RESPIRER SOUS CLOCHE

CES CLOCHEs ont été inventées au XVII^e siècle pour remonter des restes d'épaves des fonds sous-marins. Les plongeurs descendaient avec elles et réalisaient les fouilles, puis retournaient respirer en-dessous. En 1663, on procéda ainsi pour récupérer des objets du Vasa.



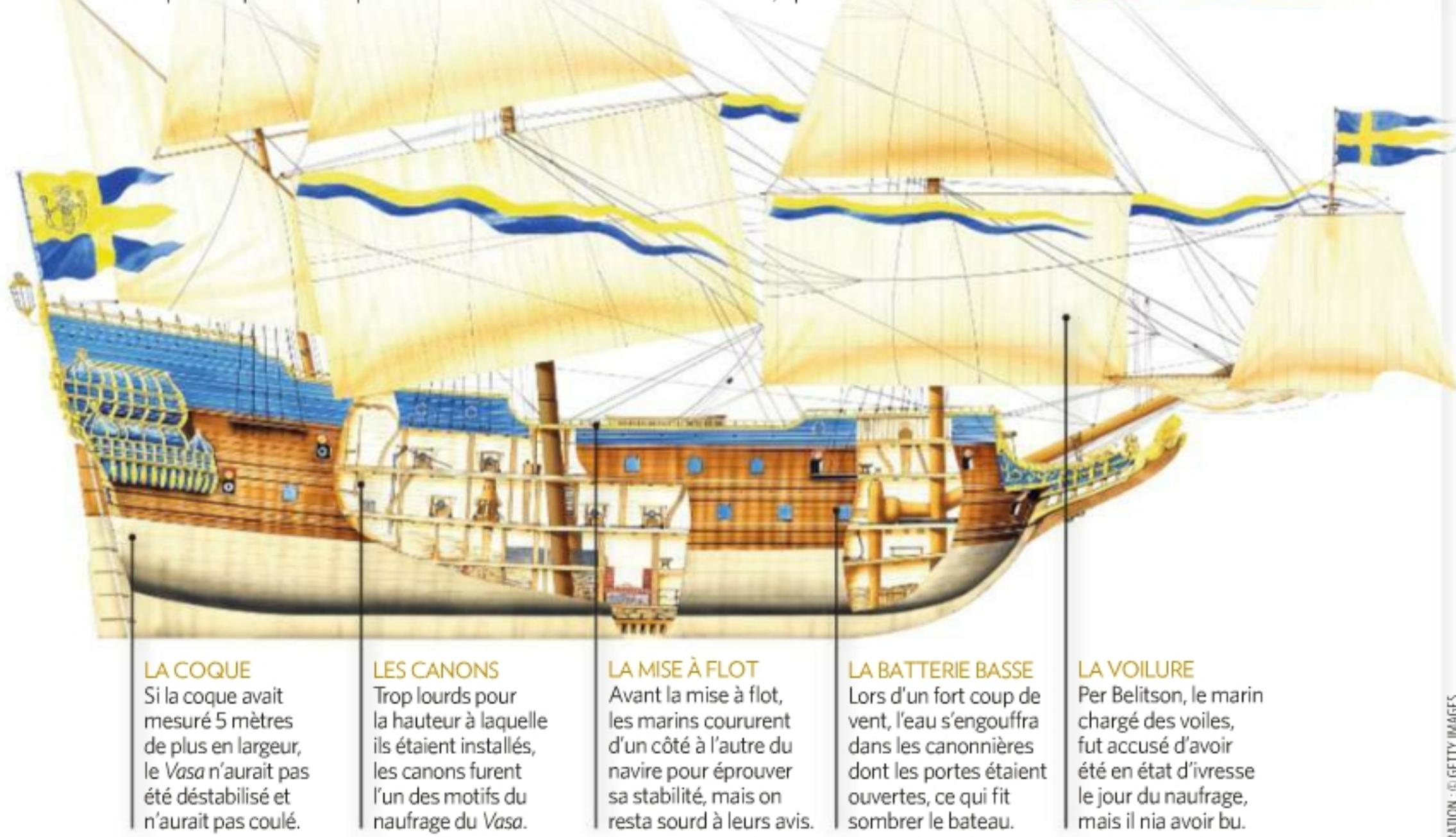
© ULLSTEIN / CORDON PRES

miné ses études d'ingénieur, Franzén était un technicien maritime qui s'intéressait beaucoup à l'histoire nautique. En étudiant des naufrages historiques, il s'aperçut que les conditions salines des eaux de la Baltique protégeaient le bois des bateaux du taret ou *Teredo navalis*, un mollusque qui se nourrit surtout de bois immersés. Il en déduisit que le Vasa et ses « trésors » devaient être intacts. Il lui fallut ensuite localiser l'épave. Il chercha dans les archives et

sonda le port pendant trois ans avant de parvenir à ses fins. En août 1956, Franzén et son équipe (constituée de Per Edvin Fälting et d'autres plongeurs de la marine suédoise) récupérèrent des fragments de chêne noir qui leur firent penser qu'ils avaient retrouvé l'épave. La Marine leur accorda l'autorisation d'organiser des fouilles et l'excellent état de conservation du navire justifia sa remise à flot : on creusa 6 tunnels sous la coque afin d'y faire passer des câbles pour

Les raisons d'un naufrage

En 1620, Gustave II Adolphe, roi de Suède, fit bâtir une flotte de guerre dans le cadre de sa politique d'expansion en Europe. Le *Vasa* en était le fleuron, mais il ignora l'avis des experts quant aux problèmes de stabilité de ce bateau, qui le firent sombrer.



© ILLUSTRATION : © GETTY IMAGES

LA COQUE
Si la coque avait mesuré 5 mètres de plus en largeur, le *Vasa* n'aurait pas été déstabilisé et n'aurait pas coulé.

LES CANONS
Trop lourds pour la hauteur à laquelle ils étaient installés, les canons furent l'un des motifs du naufrage du *Vasa*.

LA MISE À FLOT
Avant la mise à flot, les marins coururent d'un côté à l'autre du navire pour éprouver sa stabilité, mais on resta sourd à leurs avis.

LA BATTERIE BASSE
Lors d'un fort coup de vent, l'eau s'engouffra dans les canonnnières dont les portes étaient ouvertes, ce qui fit sombrer le bateau.

LA VOILURE
Per Belitson, le marin chargé des voiles, fut accusé d'avoir été en état d'ivresse le jour du naufrage, mais il nia avoir bu.

hisser le *Vasa* le long de deux grands pontons et de le restaurer sous l'eau pour, ensuite, le remorquer jusqu'à une cale sèche. La tâche était ardue, mais les efforts de l'équipe de Franzén furent récompensés.

Le 24 avril 1961, à 9 heures, alors que tout le pays retenait son souffle, les parties supérieures du *Vasa* revirent la lumière du jour après avoir été immergées dans les eaux sombres de la Baltique pendant plus de trois siècles. Un ambitieux projet de conservation, permettant pour la première fois la préservation de la coque complète d'un navire et d'environ 25 000 objets, fut alors mis en place. Le plus

difficile consistait à protéger la coque. Le bois mouillé garde sa forme parce que sa structure cellulaire est trempée. Si l'eau s'évapore, le bois travaille, rétrécit et se fendille. Le *Vasa* devait donc être traité selon un procédé d'extraction de l'eau afin d'éviter sa détérioration.

De l'acide dans la coque
La méthode choisie fut la pulvérisation de polyéthylène glycol (PEG), une cire synthétique pouvant se mélanger à l'eau. Le PEG a la capacité de pénétrer dans le bois et de se substituer à l'eau qu'il contient, le desséchant progressivement pour éviter la destruction de la structure. Cette technique

n'avait jamais été appliquée sur un volume aussi important de bois mouillé. Près de 580 tonnes d'eau furent extraites de la coque dans laquelle on injecta une solution d'eau et de PEG entre 1962 et 1979. Le processus de conservation du *Vasa* n'était pourtant pas achevé.

En 2000, on découvrit la présence de soufre, qui avait pénétré dans le bois pendant sa longue immersion. Combiné à l'oxyde de fer dû à l'oxydation de plus de 5 000 boulons de la coque, le soufre produisait de l'acide sulfurique. En 2003, deux tonnes d'acide sulfurique s'étaient formées dans la coque, nuisant sérieu-

tement à sa préservation. Aujourd'hui, plusieurs solutions sont envisagées mais le problème n'est pas résolu. Les efforts se concentrent désormais sur la conservation de l'épave afin que les visiteurs puissent continuer d'apprécier au musée *Vasa* à Stockholm le seul navire du XVII^e siècle encore intact. ■

V. WALKER / C. CABRERA
ARCHÉOLOGUE / RESTAUREUR

Pour en savoir plus

LIVRES
Vasa, le navire arraché aux sables

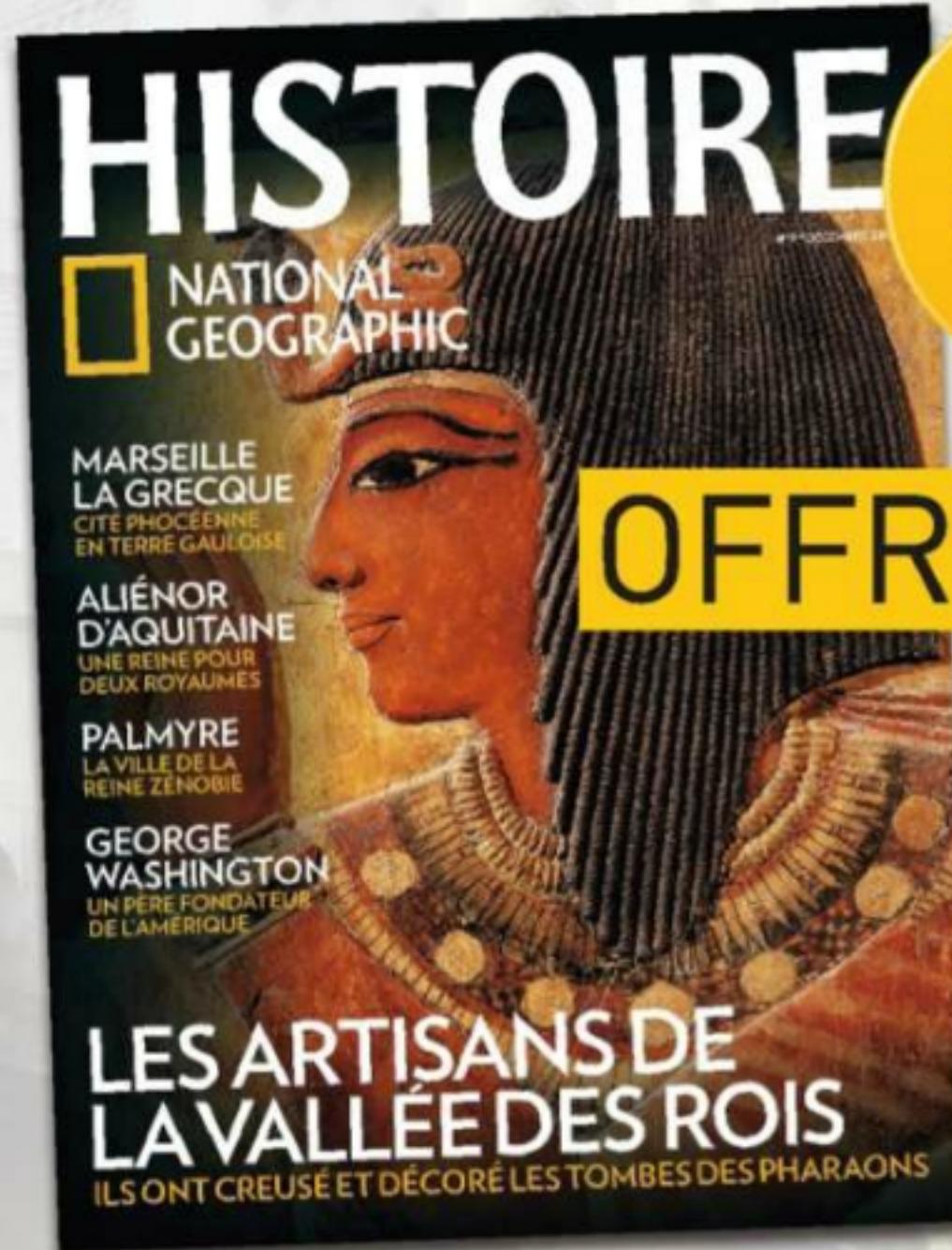
Bengt Ohrelius, Julliard, 1963.

Secrets d'épaves

Anne et Jean-Pierre Joncheray, Belin littérature et revue, 2013.

Chaque mois,
explorez plusieurs
siècles d'histoire

De l'antiquité aux temps modernes, HISTOIRE National Geographic vous entraîne sur les traces des grandes civilisations. Repères chronologiques, analyses, portraits, documents d'archives : un nouveau rendez-vous mensuel pour associer le plaisir de lire et l'enrichissement de vos connaissances.



40%
d'économies*

OFFRE SPÉCIALE

39€90

au lieu de ~~65€45~~

1 AN soit 11 numéros

*sur le prix de vente au numéro.

HISTOIRE National Geographic est une marque de la National Geographic Society 125 A N S

BULLETIN D'ABONNEMENT

A compléter et à renvoyer avec votre règlement sous enveloppe SANS l'affranchir
à : HISTOIRE NATIONAL GEOGRAPHIC - SERVICE ABONNEMENT I-ABO
Libre Réponse 83051 - 91079 BONDOUFLÉ CEDEX - Service abonnement : 01.60.86.03.31

Oui, je m'abonne au magazine Histoire National Geographic

PP10

1 an, soit 11 numéros. Je paie 39€90 au lieu de ~~65€45~~ (prix de vente au n°) Soit **40% d'économie**.

M. Mme Nom :

Prénom :

Adresse :

CP :

Ville :

Tél. :

email :

@

Mode de paiement

Chèque bancaire ou postal de 39€90 à l'ordre de Histoire National Geographic.

Carte bancaire

N° Expire fin :

Je note les trois derniers chiffres du numéro figurant au dos de ma carte :

Date et signature obligatoires :

Climat inquiétant autour des ambassadeurs de Holbein

Réalisé en 1532, ce portrait célèbre une amitié placée sous le signe de la richesse, de l'érudit, mais y plane la crise politico-religieuse traversée par la monarchie anglaise.

Deux jeunes hommes accoudés à une étagère remplis d'instruments variés, devant un rideau vert, jettent au spectateur un regard calme et souverain. L'un porte un manteau doublé de fourrure de lynx, une tunique de velours noir et de satin rose, l'ordre de Saint-Michel autour du cou, et une dague à la ceinture où est gravé son âge, 29 ans. L'autre, plus sobrement vêtu, est enveloppé dans une robe de damas brun foncé doublé de fourrure. Le livre placé sous



AUTOPORTRAIT DE HANS HOLBEIN LE JEUNE (1497-1543). GALERIE DES OFFICES, FLORENCE.

son coude donne son âge, 25 ans. Ce double portrait de Jean de Dinteville et de Georges de Selve est un des premiers portraits d'amitié de l'histoire, mais aussi le plus

fastueux tableau de Hans Holbein, dit Holbein le Jeune, peintre bâlois né à Augsbourg et très actif à Londres. Éloquente, son œuvre n'en est pas moins énigmatique.

Crise politico-religieuse

Que signifient ces instruments d'astronomie et de musique, le crucifix caché derrière le rideau et, surtout, cette forme incompréhensible qui traverse le premier plan du tableau ? Holbein exécuta ce portrait en 1532. Proche de la cour d'Henry VIII – il fut nommé peintre du roi –,

il assista au bouleversement politique et religieux que traversait alors la monarchie anglaise. Après son mariage avec Anne Boleyn, réprouvé par le pape Clément VII, le roi rompit ses liens avec l'Église catholique romaine, menaçant aussi ses relations avec François I^{er} qui venait de marier son second fils à la nièce du pape. Pour rassurer Henry VIII, François I^{er} envoya Jean de Dinteville à Londres, qui occupa ainsi la fonction d'ambassadeur de France entre février et novembre 1533. En avril, Dinteville reçut la visite de son ami Georges de Selve, évêque de Lavaur, lui aussi en mission diplomatique.

Célébration du savoir

Le portrait célèbre l'amitié des deux hommes, la plaçant sous le signe de la richesse et de l'érudit. Sur l'étagère sont disposés des instruments en référence au quadrivium, ceux des sept arts libéraux qui mobilisent les aptitudes mathématiques : la musique figurée par le luth, la partition et le recueil de cantiques, l'arithmétique évoquée par le traité de Peter Apian publié en 1527, la géométrie suggérée par le compas et l'équerre, enfin l'astronomie richement symbolisée à l'étage supérieur

L'AUTRE PERSPECTIVE, INQUIÉTANTE

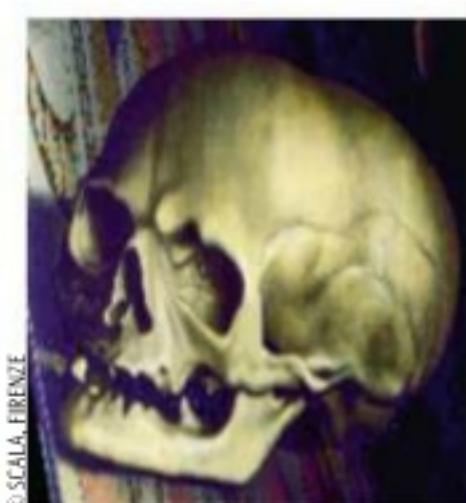
LES OBJETS RENVOIENT au savoir scientifique de l'époque, mais également au climat religieux très tendu qui règne alors. Le contraste entre les hommes riches et le crâne fait du tableau une vanité, les luxes de l'existence sont insignifiants.



LE CRUCIFIX, derrière le rideau vert, est le symbole du *deus absconditus*, Dieu caché qui se révèle dans le cœur du chrétien.



LES INSTRUMENTS d'astronomie sont empruntés au portrait de Nicolas Kratzer, ami de l'artiste, réalisé en 1528.



LE CRÂNE est l'une des plus belles anamorphoses de l'histoire de la peinture, il souligne la vanité de l'existence terrestre.



DOUBLE PORTRAIT DE JEAN DE DINTEVILLE ET GEORGES DE SELVE (DIT LES AMBASSADEURS), 1533. CHÊNE, 206 X 209 CM. LONDRES, NATIONAL GALLERY.

© SCALA, FIRENZE

par le globe céleste, l'horloge solaire cylindrique indiquant la date et l'heure de leurs retrouvailles le 11 avril 1533, un cadran solaire polyédrique et un astrolabe.

Portrait de vanité

Sur le faste de ce portrait vient peser une ombre inquiétante. C'est l'ombre de la dissension

religieuse, matérialisée par la corde rompue du luth. C'est également l'ombre de la vanité de l'existence devant la mort inéluctable, suggérée par le crucifix d'argent, par le pavement rappelant celui de l'abbaye de Westminster, lieu de couronnement et nécropole royale, enfin par l'anamorphose du premier plan,

qu'on ne perçoit qu'en regardant le tableau de biais. Alors, cette dernière se redresse et laisse apparaître un crâne inquiétant flottant au-dessus du sol, tandis que le portrait devient pour sa part imperceptible. Transposé ainsi dans une autre perspective, le spectateur perçoit le sens ambivalent du double

portrait, à la fois célébration du savoir et *memento mori*.

CHRISTIAN JOSCHKE
HISTORIEN DE L'ART

Pour en savoir plus

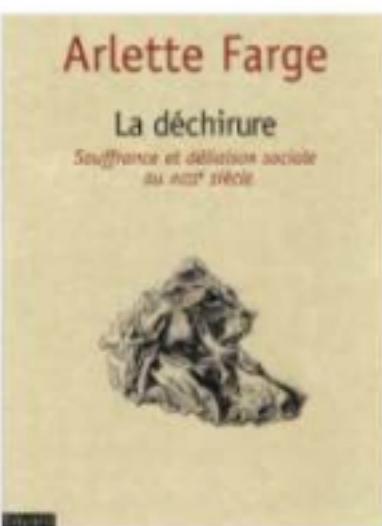
ESSAIS

Hans Holbein Oskar Bätschmann et Pascal Griener, Gallimard, 1997.

Anamorphoses ou Thaumaturgus opticus.
Les perspectives dépravées – II Jurgis Baltrusaitis, Flammarion, 1996.

LA FRANCE AU XVIII^e SIÈCLE

L'envers social du Siècle des Lumières



Arlette Farge
LA DÉCHIRURE
 SOUFFRANCE ET DÉLIAISON
 SOCIALE AU XVIII^e SIÈCLE
 Bayard,
 septembre 2013,
 228 pp., 19 €

Qui peut vraiment dire comment se ressentaient les sociétés d'autrefois, de quelle manière elles vivaient douleurs et approches de la mort et communiquaient leurs impressions à autrui ? » L'historienne Arlette Farge, dont les travaux sur les femmes et les comportements populaires font référence, nous permet une fois de plus d'entrer dans le quotidien le plus sombre de ce « Siècle des Lumières » si souvent dépeint à travers le cliché de la douceur de vivre.

Avant que le temps des révolutions ne lui donne un nouveau visage, ce siècle fut d'abord un temps d'inégalités et de déliaison sociale qui marquèrent durement, tout au long de leur vie, le corps des gens de peu.

Mise à l'épreuve du corps

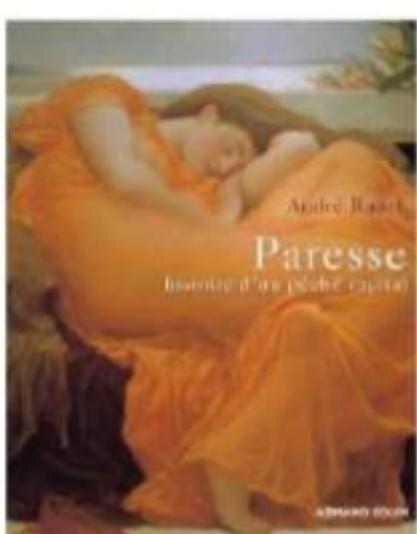
Dans les écrits personnels, dans les archives de police, Arlette Farge a retrouvé de nombreuses traces de ces « corps de peine », qu'elle étudie sans misérabilisme comme autant de sources, esquissant ainsi une histoire

de la souffrance sociale. Après avoir décrit les mots choisis par les élites pour parler de leur corps et qualifier celui des autres, Arlette Farge s'arrête plus longuement sur ce qui l'intéresse avant tout : l'incessante mise à l'épreuve du corps du peuple, à la maison, dans la rue, au travail, mais aussi dans l'intimité de la sexualité ou en prison. Même si l'opposition trop frontale entre « élites » et « peuple » ne convainc guère, ces analyses très fines et nuancées laissent la parole à ces cardeuses de matelas, fermiers, petits curés et autres doreuses de tabatière qui dévoilent ici, avec l'intelligence de leurs mots, l'envers du « beau XVIII^e siècle ». ■

GUILLAUME MAZEAU
 HISTORIEN

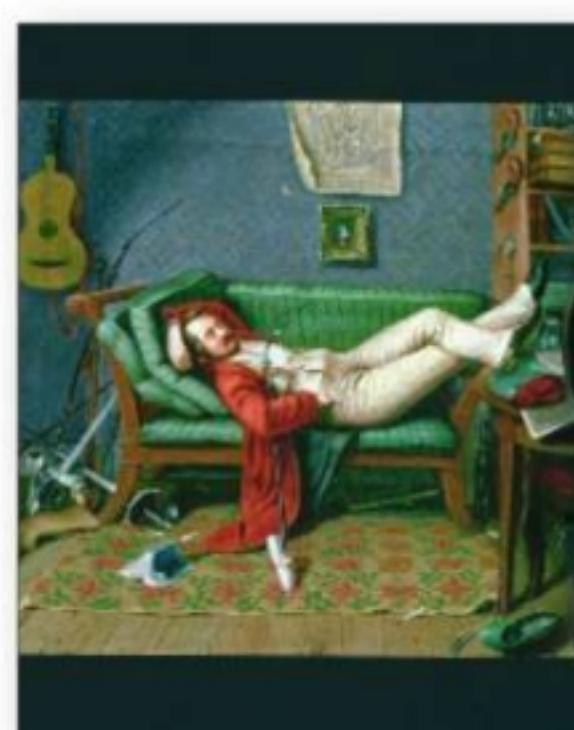
PÉCHÉ CAPITAL

L'histoire d'une douce flemme



André Rauch
LA PARESSE
 HISTOIRE D'UN PÉCHÉ
 CAPITAL
 Armand Colin,
 Paris, octobre 2013,
 216 pp., 25 €

Verte ou verte ? La cote de popularité de la paresse a connu des hauts et des bas. Aux IV^e et V^e siècles, le terme « acédie », utilisé par la tradition monastique, désigne la paresse spirituelle, le mal qui éloigne le moine de la vertu, de la prière. Découragé, il se trouve privé du désir de servir dieu, du désir de vivre. À partir du XIII^e siècle, la paresse est promue péché capital, ce qui ne qualifie pas la gravité mais la spécificité : elle prend la tête d'une série de vices. Et n'est plus réservée



aux seuls moines mais concerne également les laïcs. À la Renaissance, le paresseux est vilipendé.

Dans l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert, la voici qui procure bien des maladies, « elle épaisse les humeurs et relâche les solides, elle énerve le corps

et accélère la vieillesse ». Le travail est gage de santé, la paresse devient un enjeu moral, politique et médical. Richement illustré, le livre raconte ce péché mignon à travers les peintres, les philosophes, les théologiens. Et se lit sans fatigue. ■

SYLVIE BRIET

RÉVOLTE MODERNE

Le poids politique des femmes Frondeuses



Sophie Vergnes
LES FRONDEUSES
UNE RÉVOLTE AU FÉMININ (1643-1661)
Champ Vallon,
octobre 2013,
528 pp., 29 €

Et si les historiens n'avaient été jusque-là que d'affreux phallocrates, prisonniers consentants d'une histoire faite par les hommes et pour les hommes ? Sophie Vergnes, jeune historienne, veut rompre avec cette histoire traditionnelle en reprenant les sources volumineuses consacrées à la Fronde (1648-1653). Pour elle, il s'agit d'un moment transgressif dans la culture politique très misogyne de l'Ancien Régime, un bref épisode de pouvoir au féminin. En suivant le destin d'une quin-

zaine de femmes de la haute noblesse, de la turbulente duchesse de Chevreuse à la plus réservée épouse du Grand Condé, l'auteur décortique les stratégies déployées par ces femmes, souvent ennemis, pour peser sur les événements.

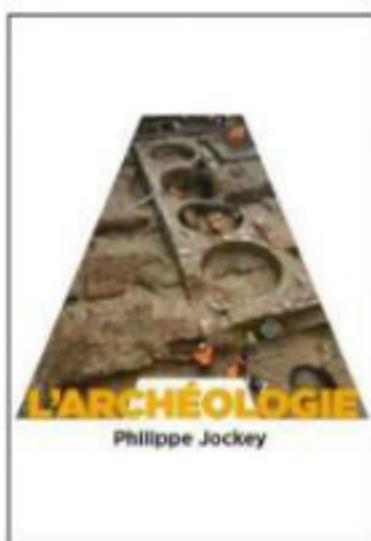
Tour à tour chefs de guerre, intrigantes, voire maîtresses, elles défaisaient et refaisaient les équilibres politiques en mobilisant leurs clientèles et en se jouant avec virtuosité d'un écheveau complexe d'alliances. Pour l'auteur, cette implication des femmes

dans les affaires politiques fut la conséquence de la régence d'Anne d'Autriche qui ébranla les théories essentialistes sur le sexe faible. Elle s'inscrivait aussi dans une effervescence culturelle née de salons animés par des femmes et à l'origine d'un véritable renouveau de la noblesse.

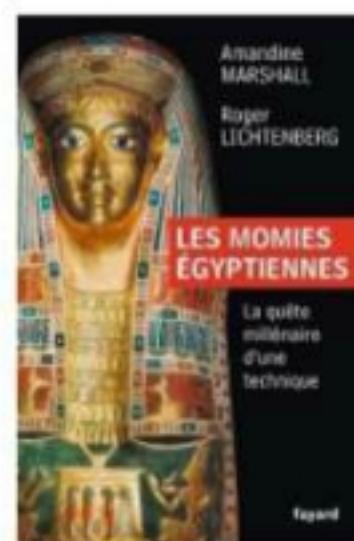
C'est donc une face méconnue de la Fronde qui est proposée dans cet ouvrage informé. Même si, et peut-être au grand désespoir de Sophie Vergnes, dont le féminisme affleure ici ou là, le lecteur a parfois le sentiment que les Frondeuses avaient accepté les valeurs patriarcales de leur époque, qui savaient les protéger d'une société souvent très violente. ■

MATTHIEU LAHAYE
HISTORIEN

DÉCOUVERTES ET CONSTRUCTIONS



L'ARCHÉOLOGIE
Philippe Jockey
Belin Littérature et revues,
octobre 2013,
576 pp., 10,15 €



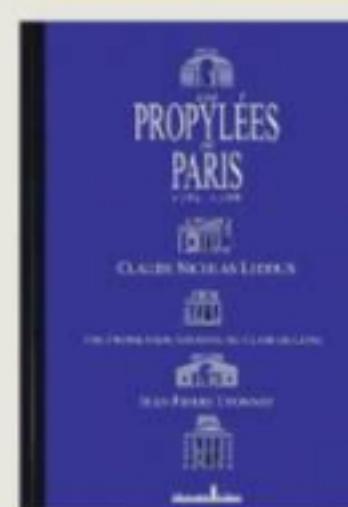
LES MOMIES ÉGYPTIENNES
Amandine Marshall & Roger Lichtenberg
Fayard, octobre 2013,
272 pp., 25 €

L'AUTEUR SONDE l'archéologie dans l'histoire, en tant que science. Des « antiquaires » de la Renaissance jusqu'aux récentes techniques informatiques, il montre ainsi comment Indiana Jones représente un anti-modèle absolu pour l'archéologue professionnel.

TIRANT LES MOMIES de leurs sarcophages, les auteurs rappellent qu'il n'y a pas de mystère autour de la momification. Mais à travers une documentation riche et illustrée, ils démontrent que cette technique est bien plus ancienne que ce que l'on croit.

LES PROPYLÉES, CES TEMPLES LAÏCS AUX PORTES DE PARIS

BIEN CONNUS DANS la Grèce Antique, les propylées entourèrent également Paris à la fin du XVIII^e siècle, tels des postes de douane destinés à intercepter les fraudeurs. Jean-Pierre Lyonnet fait revivre, par le dessin, ces temples disparus et retrace leur construction par le célèbre architecte Claude-Nicolas Ledoux. Celui-ci ne se contenta pas d'un seul édifice répété à l'identique mais fit preuve d'un génie créatif sans précédent, livrant une cinquantaine d'ouvrages originaux. Il assurait que le style devait servir la fonction. La plupart furent détruits

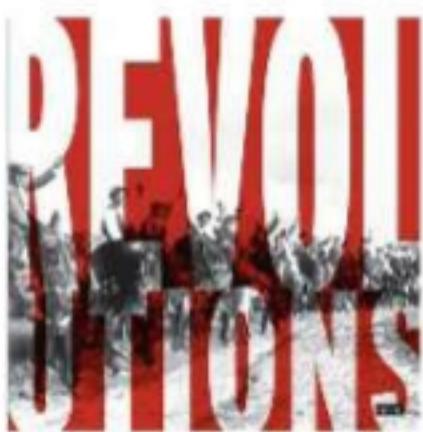


au XIX^e siècle mais il reste des traces - telle la Rotonde de la Villette - de ces merveilles d'architecture.

Claude-Nicolas Ledoux,
présenté par Jean-Pierre Lyonnet
LES PROPYLÉES DE PARIS
(1785-1788).
Honoré Clair, octobre 2013,
135 pp., 39 €

AU FIL DES RÉVOLUTIONS

Quatre siècles de soulèvements populaires



Mathilde Larrère (coord.)
RÉVOLUTIONS QUAND LES PEUPLES FONT L'HISTOIRE
 Belin, octobre 2013, 240 pp., 39 €

Le déclenchement, au printemps 2011, des révoltes arabes a rappelé au monde que le temps des révoltes n'était pas clos. Leur histoire, inscrite dans une longue durée, semble au contraire se poursuivre avec son rythme saccadé. L'ambition de cet ouvrage collectif est d'en retracer les moments, depuis la Glorieuse Révolution de 1688 jusqu'au « printemps arabe », en passant par la Révolution française, la révolution mexicaine de 1910, la russe de 1917 – ainsi que celles, plus inattendues, du mouvement

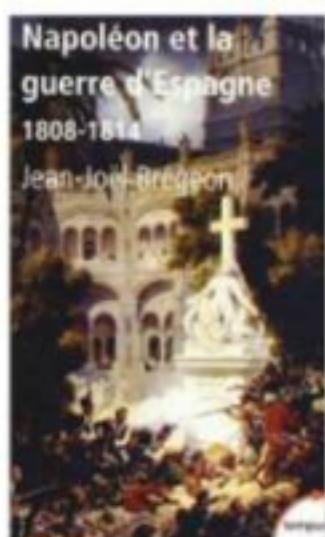
jeune-turc en 1908 ou de l'Iran en 1979. L'ouvrage se compose de courtes présentations, claires et informées, discutant des apports de l'historiographie récente. Elles sont illustrées par une abondante iconographie judicieusement commentée.

De brèves mises au point suggèrent des ponts dans le temps ou l'espace entre ces épisodes (à propos par exemple du *Petit Livre rouge*), tandis que des notes plus longues abordent des thèmes transversaux, tels que le rôle des femmes en révolution. Le lecteur découvre ainsi des

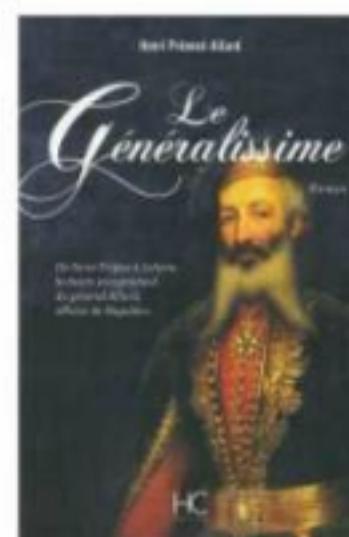
noms célèbres ou oubliés : Lamartine, Lénine, Zapata, Che Guevara... On pourra discuter des événements ou des interprétations retenus. Mais il est peut-être plus pertinent ici de souligner le souci de dégager, en plus des issues avvenues, les champs des possibles chaque fois ouverts puis refermés. Et d'insister sur le dispositif original de ce « beau livre » : laisser percer des relations entre ces événements sans postuler de jugements ou de liens directs a priori, invitant à prolonger soi-même la réflexion. Le lecteur découvre ainsi cette histoire incertaine, toute en éruption et discontinuités, qui reste une source d'interrogation pour l'historien comme pour le citoyen d'aujourd'hui. ■

QUENTIN DELUERMOZ
 HISTORIEN

L'HISTOIRE EN VRAC



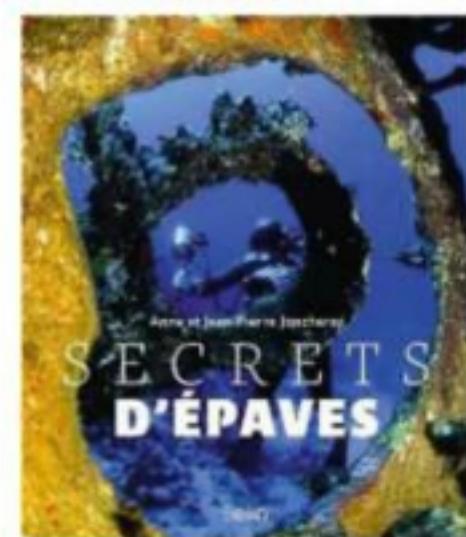
NAPOLÉON ET LA GUERRE D'ESPAGNE
 Jean-Joël Brégeon
 Perrin, août 2013, 414 pp., 10 €



LE GÉNÉRALISSIME LE DESTIN DU GÉNÉRAL ALLARD
 Henri Prévost-Allard
 HC, novembre 2013, 514 pp., 24 €



LA CHINE AU XVIII^e SIÈCLE
 Damien Chaussende
 Les Belles Lettres, octobre 2013, 272 pp., 19 €



SECRÉTS D'ÉPAVES
 Anne et Jean-Pierre Joncheray
 Belin, octobre 2013, 256 pp., 39,50 €

MÉCONNUES, fragmentées, confuses, « ces diables d'affaires d'Espagne », selon Napoléon, sont ici très clairement synthétisées. Un éclairage essentiel sur une guerre qui fut celle de l'indépendance pour l'Espagne et celle de trop pour la France impériale.

L'UN DE SES descendants raconte le destin étonnant du général Allard, officier de Napoléon, qui devint conseiller diplomatique du maharaja Ranjit Singh puis légat de France. Une histoire romancée à partir des journaux d'époque et des lettres d'Allard.

PRÉSENTÉ de façon didactique, avec de multiples cartes et schémas, cet ouvrage retrace l'apogée de l'empire des Qing au XVIII^e siècle. À une époque où la Chine n'était pas gouvernée par des Chinois mais par les souverains mandchous venus du nord-est.

COMMENT s'est déroulée la fouille sous-marine du Grand Congloué qui rendit Cousteau célèbre ? Où se trouve l'épave de Barberousse ? Les deux archéologues répondent à ces questions et à bien d'autres à travers des récits passionnés et richement illustrés.

UN AIR À LA MODE

L'éventail dans le vent du XVIII^e siècle

Destiné au départ à rafraîchir les visages, l'éventail s'est transformé en attribut du pouvoir. Importé d'Asie à la Renaissance, il arrive en France sous Louis XIV et Paris devient la capitale de cet objet aristocratique. Très vite, il s'utilise comme un accessoire de mode, un objet de luxe, de séduction. Les montures se travaillent sur des matériaux nobles : écailles blondes ou brunes, ivoire, nacre, parfois ornés d'or ou d'argent. « Dès le XVII^e siècle, les éventailistes français étaient les meilleurs, explique Georgina Letourmy-Bordier, commissaire de l'exposition raffinée qui réunit 70 pièces au musée

Cognacq-Jay. On voit ici l'excellence du travail des artisans du XVIII^e siècle, le siècle d'or de l'éventail, même si les objets n'étaient pas signés. »

Ces éventails racontent une certaine histoire de France. Ainsi ce déjeuner de la famille royale peint à la gouache vers 1755-1760 sur une feuille en peau doublée de papier : Louis XV, attablé, lève son verre et l'on voit derrière lui, deux gardes attachés à sa sécurité. Scènes de mariages, images pastorales, scènes de l'amythologie ou encore vues de Paris étaient très prisées : on reconnaît au fil du parcours, la place des Victoires, le Pont-Neuf, le jardin des Tuileries, le carnaval de la rue



LE TRIOMPHE DE BACCHUS, 1^e moitié du XVIII^e siècle. Musée Cognacq-Jay.

Saint-Antoine (vers 1680) avec la prison de la Bastille au fond de la rue...

Si l'éventail se collectionne beaucoup, il ne s'est pas figé dans les limbes de la monarchie. Comme l'écrit, en préface du catalogue de l'exposition, Sylvain Le Guen, le meilleur éventailiste français actuel : « Aussi appelé paravent de la pudeur » par les belles

du siècle des Lumières, ce petit « meuble » continue aujourd'hui encore de nourrir l'imaginaire des créateurs en ce début de XXI^e siècle. »

SYLVIE BRIET

Le siècle d'or de l'éventail

LIEU Musée Cognacq Jay, rue Elzévir, 75003 Paris

TÉLÉPHONE 01 40 27 07 21

DATE Jusqu'au 2 mars 2014.



© ROMA CAPITALE / SOVRINTENDENZA AI BENI CULTURALI

LES ENFANTS MURAT dans la Villa Reale de Naples. Jean-Baptiste Isabey. Museo Napoleonico, Rome.

LES SŒURS DE NAPOLEON

Un règne en famille

Dès l'entrée du musée Marmottan, sous une grande rotonde, les bustes en marbre des sept frères et sœurs de Napoléon accueillent le visiteur sous les yeux bienveillants de « la mère des rois », Lætitia Bonaparte. Puis, Elisa, Pauline et Caroline Bonaparte racontent, d'œuvre en œuvre, leur histoire hors du commun, de leur entrée en scène à Paris sous le Consulat jusqu'à leurs règnes italiens. Florence, Rome et Naples, sièges respectifs de leurs éphémères royaumes, se rappellent de ces « reines des arts » et du goût français, qui jouèrent

un rôle de mécène très apprécié. Mais elles furent avant tout les indéfectibles soutiens de l'Empereur, ambassadrices d'une conquête éclairée sur l'Europe. Napoléon lui-même, parfois si dur avec ses proches, ne tarissait pas d'éloges sur ses sœurs. Il sut leur rendre hommage lorsqu'en exil, il confia à son compagnon Las Cases : « Mais quelle famille eut mieux fait ? »

A.C

Les sœurs de Napoléon

LIEU Musée Marmottan Monet à Paris

TÉLÉPHONE 01 44 96 50 33

DATE Jusqu'au 26 janvier 2014.

Dans le prochain numéro



© WHITE IMAGES / SCALA, FIRENZE

LE SACRIFICE GREC À LA BATAILLE DES THERMOPYLES

EN L'AN 480 AV. J.-C., le roi Xerxès I^{er} avançait sur Athènes à la tête d'une flotte colossale et de la plus grande armée terrestre jamais réunie. Il voulait asservir les Grecs et étendre son empire jusqu'à la péninsule balkanique. Devant la gravité de la situation, quelque 7 000 Grecs de différentes régions furent réunis pour freiner l'armée des envahisseurs. Pendant trois jours, ils parvinrent à contenir les troupes perses dans le passage des Thermopyles. Le sacrifice de leur chef, Léonidas, et de sa garde spartiate permit à la Grèce d'affaiblir les armées de Xerxès.



Premiers calculs en Mésopotamie

Il y a plus de quatre mille ans, l'apparition des premières cités et des échanges économiques entraîna les débuts des mathématiques dans les opérations de tous les jours.

Pharaons, des morts en or

Présent en abondance autour du Nil, l'or était considéré comme le métal le plus précieux par les Égyptiens qui l'utilisèrent dans la décoration des tombes royales.

Les thermes de Trajan

Sous le règne de Trajan, au 1^{er} siècle, la construction des thermes illustre les progrès de l'ingénierie romaine et la splendeur architecturale de la capitale.

Les merveilles de Marco Polo

En 1271, le jeune Marco Polo quitte sa Venise natale pour un fabuleux voyage à travers l'Asie. À son retour, il raconte son périple dans le *Livre des merveilles du monde*.

MARENGO, LA VICTOIRE INESPÉRÉE

SEPT MOIS APRÈS son arrivée au pouvoir en novembre 1799, comme Premier consul, Bonaparte livre une bataille décisive en Italie, près du petit village de Marengo. Longtemps indécise, la victoire est finalement remportée par les troupes françaises sur les Autrichiens, après un retournement inattendu et grâce à l'ingéniosité des généraux français. Ce triomphe légitime le pouvoir personnel de Bonaparte et accroît son prestige en Europe.

une collection

Le Monde

HISTOIRE
& CIVILISATIONS

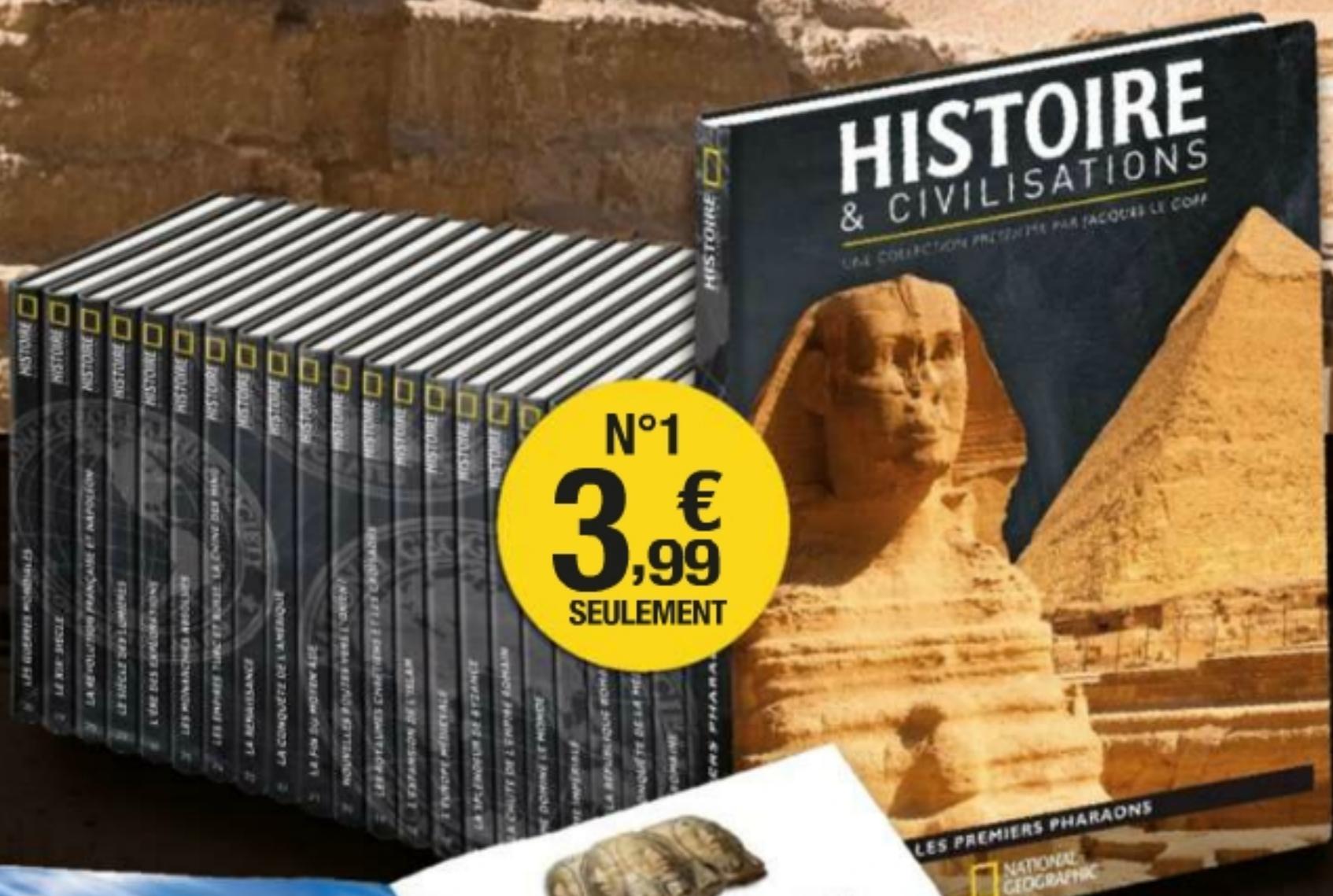
LA PLUS BELLE PERSPECTIVE
SUR 5000 ANS D'HISTOIRE



Le projet éditorial
le plus ambitieux
jamais mené par

NATIONAL
GEOGRAPHIC

Une collection de 30 beaux livres
à lire, à admirer, à conserver.



DÈS LE 23 JANVIER CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

UN PORTRAIT SAISISSANT DU DIVIN MARQUIS

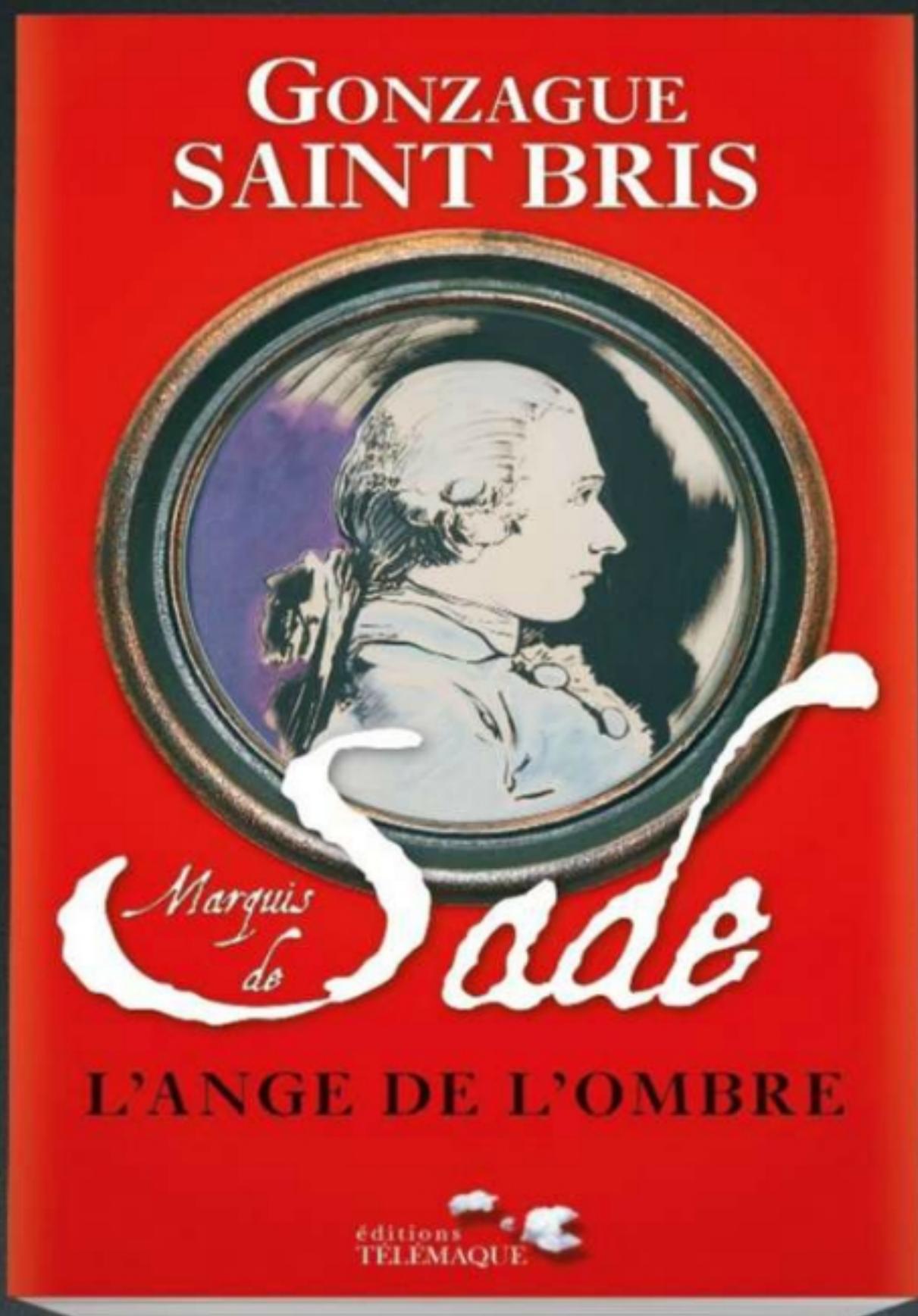
L'auteur des « 120 journées de Sodome », éclairé d'un jour nouveau par
Gonzague Saint Bris



« Un livre remarquable.
La meilleure biographie
de Gonzague Saint Bris ! »

**MARINA CARRÈRE D'ENCAUSSE
GÉRARD COLLARD**

FRANCE 5 – COUP DE CŒUR DU LIBRAIRE



À l'aube du bicentenaire de la mort du Marquis de Sade, Gonzague Saint Bris retrace son portrait, aussi saisissant qu'émouvant.

Ami de longue date de la famille de Sade, il a eu accès à des archives encore inédites et a voulu, outre son admiration pour l'écrivain, retracer un parcours humain douloureux et méconnu, révélant une fin de vie surprenante.